

1ère partie (octobre 1966-avril 1970)

Chapitre 1

Les six mois qui suivirent la mort de Freinet (octobre 66 - mars 67)

A mon retour de l'inhumation de Freinet à Gars, une lettre de lui m'attendait à la maison, l'une des dernières, sinon la toute dernière, qu'il ait dictée la veille de sa mort. On peut juger de mon émotion en ouvrant ce dernier message du disparu, alors que j'avais en tête les images de son retour définitif au village natal.

L'essentiel de la lettre portait sur les relations avec les autres mouvements, thème habituel entre nous, mais la conclusion me fit mal parce que je n'avais plus la possibilité de dissiper le malentendu. Il s'agissait de la publication dans *L'Éducateur* du texte de la *Déclaration commune des Mouvements d'Éducation Nouvelle*, à laquelle j'avais participé en le représentant personnellement. Bien qu'étant parvenu à faire passer l'essentiel de ce qui lui tenait à cœur, lui-même semblait maintenant décidé à n'en publier que des extraits, estimant qu'il existait des choses plus urgentes à imprimer dans *L'Éducateur*. Comme le texte complet n'occupait que quelques pages, je craignais qu'une publication tronquée n'apparaisse, aux yeux de nos partenaires, comme un refus de prendre en compte la totalité du texte commun.

Michel-Edouard Bertrand était chargé à Cannes de préparer la copie de la revue avant de la confier aux typographes et je savais qu'il subsistait fréquemment des vides, comblés aussitôt par de courts textes de Freinet. J'avais donc demandé par lettre à Bertrand d'insister pour la publication intégrale de la déclaration commune. Ce dernier avait réagi en faisant lire ma lettre à Freinet, geste que je jugeais peu élégant à mon égard. Le dernier paragraphe de son ultime lettre montrait que Freinet n'avait pas trop apprécié que j'essaie de peser indirectement sur sa décision. Cela n'avait aucune gravité en soi, car nous avons l'habitude d'éclaircir toute divergence par le dialogue. Le plus douloureux était pour moi l'impossibilité définitive d'effacer ce léger malentendu.

Élise Freinet était restée enfermée chez elle le jour de l'inhumation à laquelle elle n'avait pas assisté. N'ayant pu la voir à ce moment, je lui écrivis dès mon retour pour lui dire la part que je prenais à son chagrin.

Interpellation sur le plan des relations extérieures

Je fus rapidement interpellé par les relations extérieures. *L'Humanité* venait de publier un article nécrologique particulièrement perfide sur Freinet, avec la signature de Fernande Seclet-Riou qui, aux yeux du monde enseignant, restait la secrétaire générale du GFEN, même si elle n'avait conservé que le titre honorifique de la fonction. Après les efforts de rapprochement entre nos mouvements, ce texte était un véritable coup de poignard dans le dos de tous les partenaires de la Déclaration commune.

Sans en référer à quiconque, puisque je n'avais été que le représentant personnel de Freinet, j'écrivis immédiatement à mes interlocuteurs des autres mouvements que, l'ayant représenté à nos réunions, je ne pouvais accepter l'article écrit sur lui par un responsable connu de l'un de nos mouvements et que je me retirais du groupe de rencontre. Mon but était à la fois de provoquer une clarification de la part des responsables du GFEN et de poser à

l'ICEM le problème des relations extérieures. En effet, après la mort de Freinet, il ne m'appartenait plus de jouer un rôle d'intermédiaire sans être mandaté clairement.

Le GFEN ne tarda pas à prendre distance avec l'article de F. Seclet-Riou. Cela ne me surprit pas, car je connaissais l'évolution de ce mouvement sous l'impulsion de Gaston Mialaret. Ce dernier devait enfin comprendre les raisons de la méfiance de Freinet que, dans une conversation confidentielle, il avait qualifiée de « paranoïaque ».

Le Dr Berge, l'un des initiateurs du rapprochement entre les mouvements, m'invita un jour dans sa maison de campagne de Seine-Maritime pour me demander de reprendre place au sein du groupe de travail, après la mise au point du GFEN. Je lui répondis que je n'y voyais pas d'opposition, mais qu'il ne m'appartenait pas de m'autodésigner comme représentant de l'ICEM après la mort de Freinet. Il décida donc de poser le problème à Élise Freinet.

Une autre demande m'avait été faite par Gisèle de Failly pour les CEMEA (dont j'étais également militant depuis 20 ans) : la rédaction d'un article sur Freinet pour leur revue mensuelle *Vers l'Éducation Nouvelle*. Cet honneur n'était pas sans risque, car mon texte devait se situer à l'intersection des deux mouvements : faire comprendre Freinet par un public qui le connaissait peu, tout en permettant aux militants de l'ICEM de se reconnaître dans ce que j'écrivais. Je choisis d'éclairer la personnalité de Freinet par les grandes étapes de sa vie, d'où le titre de l'article : *L'itinéraire de Célestin Freinet* (titre repris ultérieurement par Élise Freinet pour un de ses livres).

Mon entrée dans les instances de l'ICEM

Je fus convoqué le 2 novembre 66 à Paris, rue d'Ulm, pour la première réunion des responsables du mouvement depuis la mort de Freinet. Le jour des obsèques, ces responsables avaient signé le transfert de la gérance des revues à Élise Freinet afin d'assurer la continuité. A Cannes, les affaires courantes étaient expédiées par l'équipe de permanents : R. Poitrenaud, pour la direction de la CEL ; M.E. Bertrand, au secrétariat de l'ICEM et des éditions ; R. Linarès, pour la liaison avec les groupes départementaux et les stages pédagogiques, y compris auprès des centres de formation pour l'enfance inadaptée ou les classes de transition.

Pour la première fois, on me demandait de participer de façon institutionnelle aux instances du mouvement, sans doute à cause de mon expérience des relations extérieures et pour les responsabilités que j'avais prises dans l'animation du dernier congrès de Perpignan. Car l'une des priorités était la préparation du congrès de Tours (du 29 mars au 4 avril 67) à laquelle on me demandait de contribuer activement. D'autre part, à la demande d'Élise Freinet, était constituée sous son autorité une commission de révision des statuts de l'ICEM pour laquelle j'étais sollicité avec Roger Ueberschlag et Maurice Berteloot.

Je venais d'apprendre mon troisième échec à l'examen de l'Inspection primaire, malgré des notes plus qu'honorables dans ma préparation. Cela me rendait de ce fait plus disponible pour les tâches du mouvement.

Un texte d'Élise nous avait rappelé certaines priorités émises par Freinet et manifestait surtout sa hantise d'un pillage général par des gens qui tenteraient d'accaparer ses apports incontestables, en les dépouillant de toute référence à son nom et à son œuvre.

Le 8 novembre, dans une lettre à une trentaine de responsables (non cités), elle revenait sur cette crainte, et à nouveau le 10 dans un appel à 14 camarades : Ueberschlag, Le Bohec, Barré, Berteloot, Beugrand, Madeleine Porquet, Delbast, Favry, Janou Lèmery, Jaegly,

Lamireau, Daniel, Jacqueline Bertrand, Cécile Cauquil. Je n'avais pas gardé de double de ma réaction, mais j'appris par la réponse d'Élise que j'étais, le 20 novembre, l'un des trois qui avaient réagi.

Par ma correspondance, je voulais d'abord lui témoigner une présence affectueuse, si nécessaire pour elle dans cette période de deuil. On n'a pas partagé quarante ans de la vie d'un homme aussi plein de fougue sans ressentir un vide angoissant après sa mort. Je jugeais essentiel de lui montrer que, malgré notre peine très réelle devant la disparition de Freinet, nous restions pleins d'enthousiasme et de projets nourris par sa pensée. Je tenais à la rassurer sur l'état réel du mouvement (car contrairement à certains, j'étais assez optimiste depuis le congrès de Perpignan).

Une courte lettre manuscrite d'Élise, le 28 novembre, résume nos relations :

Très cher Barré,

Je suis toujours très touchée par le contenu de tes lettres et le ton de cet engagement qui te lie à l'œuvre de Freinet. Ce sont ces présences qui me donnent le courage de continuer mon effort pour aider au laborieux redémarrage du mouvement. Il ne fait pas de doute que le passage est difficile et délicat et nous en sommes inquiets à Cannes et Vence.

J'espère pouvoir tenir jusqu'à ce que se dessine l'équipe de disciples et de militants sûrs qui puisse prendre la direction du mouvement. Il va de soi que cette équipe ne peut comprendre que des réalisateurs sur le plan de la pratique et de la théorie.

T.B. ton papier sur « les piliers de la pédagogie vermoulue ». Des pamphlets légers de ce genre peuvent porter leurs flèches et faire progresser les idées plus et mieux que les discours. (...)

Bon courage toujours ! Pour moi, je réalise jour après jour l'immensité de ma solitude affective et intellectuelle... Mais je tiendrai.

Je vous embrasse tous affectueusement.

Élise

L'allusion aux « réalisateurs sur le plan de la pratique et de la théorie » était sans doute une allusion à ma lettre précédente, mais je me souvenais mal des termes précis que j'avais employés. Je dois préciser qu'à l'issue d'une lourde journée de travail, j'écrivais de premier jet, à l'heure où nos quatre enfants étaient endormis. Je pris la décision de garder désormais un double au carbone de mes lettres, à cette époque sans photocopieur. Cela me fut précieux dans le cas des lettres qui se croisent, comme les deux suivantes datées toutes deux du 8 décembre 66.

Ma chère Élise,

Je te rends compte de l'hommage à Roger Gal à l'IPN (Institut Pédagogique National, rue d'Ulm, à Paris). Peu de monde : moins de cent personnes, malgré la présence de gens de la maison, ses collaborateurs et collègues de l'IPN.

A l'ouverture, Mialaret a présenté les excuses des personnalités absentes. Après les excuses d'un inspecteur général, il a lu ta lettre et a ajouté : « 1966 est une année sombre puisqu'elle a vu tomber à quelques mois d'intervalle, deux pionniers de

l'éducation nouvelle : Roger Gal et Célestin Freinet. Puisque M. Barré représente ici Madame Freinet et l'Institut de l'Ecole Moderne, nous lui demandons de transmettre à Madame Freinet les sentiments de tristesse et de sympathie devant le deuil qui la touche et atteint toute la pédagogie. » Je n'ai pas noté les termes exacts, mais ceci rend compte assez justement du ton. Après une série d'excuses, il a cité à la fin celles de Mme Seclet-Riou dont il a lu, sans commentaire, un passage d'hommage à R. Gal. J'avais l'impression qu'il l'avait éloignée le plus possible de ta lettre pour éviter toute promiscuité fâcheuse. (...)

Après la réunion, j'ai été accroché par Mme François, directrice du Renouveau (et l'une des responsables du GFEN) qui m'a reproché d'avoir abandonné les Etats-Généraux pour la connerie (je cite les termes exacts) de Mme Seclet-Riou. Véritablement, elle m'enguirlandait, sans agressivité d'ailleurs. Je lui ai répondu que je n'étais qu'un individu et que même si, par amitié pour les participants, je décidais d'oublier l'incident, ce serait sans valeur si le mouvement ne me donnait pas mandat, que c'est avec le mouvement, dirigé maintenant par Mme Freinet, qu'il fallait régler la chose. Louis Cros (inspecteur général, président des CEMEA) qui s'est mêlé à la fin de notre conversation m'a dit qu'il était disposé à aborder la question auprès du Comité de Liaison, jeudi prochain. (...) En tout cas, je ne ferai rien sans ton avis, je te retransmettrai ce que je pourrai recevoir.

Dans l'article sur la pédagogie de groupe, je voudrais faire la différence entre psychothérapie et éducation, pour nous situer par rapport aux recherches, par ailleurs intéressantes, de Rogers. Je pense aussi à quelque chose sur la pédagogie de masse qui tenait Freinet à cœur. Tu retiendras ce que tu voudras, tu pourras même, si mes articles t'incitent à parler du sujet en mieux, les laisser tomber et les traiter toi-même. Cela arrivait à Freinet de puiser dans nos lettres le départ d'une pensée fulgurante qui dépassait de loin ce que nous avons entrevu, mais nous étions fiers d'avoir parfois été l'étincelle. Je dois dire que le jour où j'ai connu les délais d'impression de L'Éducateur, je suis devenu plus modeste à cet égard. Souvent L'Éducateur était sous presse lorsque j'avais écrit, mais j'étais quand même heureux parfois d'avoir pensé, sinon au même niveau, du moins dans le même sens.

J'écrirai beaucoup, je te le promets, ne serait-ce que pour t'inciter à répondre. Je n'ai pas l'envie d'être trop publié. D'ailleurs, des camarades diraient avec juste raison : « Que vient faire ce Barré ? On n'entend que lui. Fait-il mieux la classe que nous ? Qu'a-t-il de plus que nous ? » Et c'est vrai, je ne fais pas mieux la classe qu'eux, souvent moins bien. Ce que je possède, c'est une aptitude à voir et à expliquer. Si cela peut aider, tant mieux.

Je te quitte car il est tard

Nous t'embrassons bien affectueusement. M. Barré

Le même jour, Élise m'écrivait la lettre manuscrite suivante que je reçus deux ou trois jours plus tard.

Mon cher Barré,

Tout n'est pas simple en effet pour les gens de bonne volonté et de courage. Leur idéal est toujours déplacé dans un monde conformiste et la bêtise s'ingénie à leur rendre le chemin difficile. Nous avons connu cela au long de toute notre vie avec

Freinet et aujourd'hui la mort n'arrêtera pas les dégâts... De toutes façons, on choisit sa route pour une bonne fois. Il faudrait aussi choisir ses amis pour une bonne fois, mais cela n'est possible qu'à une certaine hauteur d'expérience et de valeur humaine. C'est cette garantie qui a fait de Freinet un guide et un ami de tous les instants : il ne s'est jamais gaspillé dans des alliances médiocres et c'est pourquoi il a été irréprochable.

Les injustices qui t'assaillent (probablement mon échec à l'Inspection) tiennent, n'en doute pas, à cette fierté et à cette élégance intérieure qui est si gênante pour la médiocrité. Il faut en prendre son parti. (...)

Je ne sais pas bien à quelle date il faudrait ton article sur la dynamique des groupes. Je ferai moi aussi une mise au point relativement au Tâtonnement expérimental. Je sais qu'il ne faut pas perdre trop de temps avec ces bricolages pédagogiques qui nous valent une littérature au poids et dont on ne tire rien ou presque.

Je suis assez pessimiste sur l'avenir de l'ICEM, mais rassurée sur celui de la CEL. Les groupes départementaux vont amplifier leur action et renforcer la pratique des techniques Freinet. Mais en haut, dans le domaine d'une théorie dialectique, rien ne semble bien rassurant. Quelques camarades seulement sur lesquels on peut compter et encore pas d'une façon suivie et régulière. Personne ne réalise que l'absence de Freinet exige un comportement nouveau des responsables actuels.

Je dois personnellement me consacrer à la publication des écrits de Freinet perdus dans des éditions. Ce que j'ai tenté auprès des camarades ne rend pas. Je ne suis donc pas d'une grande utilité dans les circuits.

Je réalise de plus en plus quel grand vide a laissé Freinet et les dimensions de mon malheur sont agrandies de tant d'émouvantes constatations de sa valeur. Enfin, la route ne sera plus si longue pour moi.

Affectueusement à vous tous.

Élise

Les statuts de l'ICEM

Freinet avait longtemps repoussé cette question pour éviter que l'innovation pédagogique ne soit dépendante de la majorité arithmétique des membres. Chaque commission possédait une relative autonomie sous la coordination générale de Freinet. Les groupes départementaux avaient des statuts différents, selon l'époque de leur développement. Certains étaient déclarés comme association autonome (loi de 1901), ce qui leur permettait parfois de recevoir des subventions locales. D'autres étaient de simples filiales de l'ICEM. Mais il était impossible de définir ce que signifiait l'adhésion à l'ICEM. Le récent conflit au sein du groupe parisien soulignait le danger du vote à la majorité des présents à une Assemblée Générale.

Une circulaire ayant rappelé aux trois personnes désignées (Ueberschlag, Berteloot et moi) qu'il fallait progresser avant les prochaines échéances, je fis les propositions suivantes :

Deux niveaux d'adhésion :

***Les membres adhérents** (enseignants ou non, afin d'ouvrir aux parents et amis de la pédagogie Freinet) dont la carte d'adhésion ne donnerait lieu à aucun droit particulier, sinon l'invitation aux manifestations locales, démonstrations et peut-être la réception d'un bulletin bisannuel.*

***Les membres actifs**, travailleurs effectifs des commissions de l'ICEM, chantiers BT, animateurs de stages ICEM. Tous devraient être en plus actionnaires de la CEL et*

abonnés à l'Éducateur. Dans chaque département, ces membres actifs constitueraient un conseil départemental proposant à l'agrément du CA de l'ICEM le délégué départemental de leur choix.

Chaque année, les membres actifs se réuniraient en assemblée générale pour élire ou réélire le Conseil d'Administration qui désignerait les responsables des groupes départementaux et des commissions, d'après les propositions faites par les travailleurs.

Ceci permettrait, à mon avis, un fonctionnement démocratique, tout en évitant des manœuvres du type Faligand qui avaient accaparé la direction et les finances du groupe parisien.

Une lettre dactylographiée à Cannes le 23 décembre me donnait les réactions d'Élise :

Mon cher Barré,

La question des statuts de l'ICEM est très importante et il faut s'y atteler dès à présent. Je trouve tes suggestions bonnes et fondées car les risques de mauvaise interprétation ne manquent jamais. Nous allons en discuter à Cannes et nous t'adresserons ce qui résultera de nos recherches communes

- *A mon avis, il n'est peut-être pas utile de changer le sigle (ce que je n'avais nullement suggéré dans mes propositions). Il suffirait d'ajouter le nom de Freinet : ICEM - Freinet. Le vocable moderne est un simple adjectif que quiconque peut utiliser.*

- *Il faut éviter surtout les dangers d'une démocratisation montée abusivement de la base - comme le désiraient les Parisiens - et éviter aussi les dangers d'un sommet outrancièrement directeur.*

- *Il faut éviter aussi que, de l'extérieur, des autorités intéressées pénètrent dans la maison de façon plus ou moins clandestine et, à l'occasion d'assises préparées par voie détournée, n'en viennent à influencer nos congrès.*

A ce sujet, je pense qu'il serait plus prudent de laisser indépendante l'Association des amis de l'ICEM-Freinet, cette association ayant un rôle à jouer dans les A.M.E.(associations pour la modernisation de l'enseignement) en formation. Ne penses-tu pas que c'est dangereux d'introduire, dans nos débats et travaux, des sympathies plus ou moins empreintes d'arrivisme ou de malfaisance, des spécialistes intéressés ? Certes, elles n'auraient aucun pouvoir de décision, mais elles peuvent créer un climat ou des climats nuisibles à l'unité.

Par ailleurs, je suis d'accord avec toi. Le comité départemental de l'ICEM pourrait jouer un très grand rôle de ralliement et d'éducation et redonner vie aux groupes départementaux. Il aurait aussi l'avantage de liquider les Délégués Départementaux à vie, les apathiques qui paralysent toute initiative des jeunes car il faut prévoir un pourcentage de jeunes dans les comités départementaux.

- *On peut certes gonfler les effectifs des membres actifs réels à condition qu'ils délèguent des représentants ou un représentant pour les rencontres. De plus en plus, les déplacements doivent être remboursés car la mentalité des adhérents a changé.*

- *Il y a peut-être une certaine liaison nécessaire entre les comités départementaux et les diverses commissions. Il faut y réfléchir pour éviter un esprit grégaire départemental.*

• *Il faudrait voir - c'est ce que nous essayons de faire à Cannes - s'il n'y aurait pas des avantages à devenir association de recherche scientifique. Ne parlons pas de la recherche de l'Etat (à moins d'un triomphe assez problématique des gauches)... mais de recherche scientifique privée. Il faut en tout cas se renseigner un peu sur les organisations de recherche des Facultés et Universités et profiter de l'esprit nouveau et de l'avance historique de la pédagogie Freinet. Bref, nous reparlerons de tout cela.*

Bonnes fêtes pour vous tous et que la pensée de notre cruelle solitude ne vous attriste pas. La vie d'abord doit avoir raison.

Affectueusement

Élise Freinet

Cette lettre me laissait penser que j'avais été le premier, sinon le seul des trois, à envoyer des propositions précises. Je ne partageais pas la hantise d'Élise concernant un débordement provoqué par une ouverture de l'ICEM, dans la mesure où les décisions appartiendraient réellement aux travailleurs réguliers du mouvement. Sur la dénomination, je réussis finalement à infléchir la référence à la personne de Freinet, qui me semblait suspecte d'un culte de la personnalité, vers celle à sa pédagogie à laquelle nous nous référions tous. On écrivait désormais : « ICEM - Pédagogie Freinet ». Quant à fonder une association de recherche dépassant ce qui avait été fait jusqu'alors, c'était une question de moyens financiers et d'audience auprès des universitaires. Les deux nous faisaient alors défaut.

Problèmes de direction du secrétariat de Cannes

Le 4 janvier 67, en réponse à nos vœux, Élise me disait, dans une courte lettre manuscrite, sa profonde tristesse pendant les fêtes et sa décision de prendre ses responsabilités jusqu'au congrès, pour pouvoir ensuite se mettre « à la continuation de l'œuvre de Freinet dont la pensée sereine (l')aiderait à durer et à moins souffrir ».

Quelques jours plus tard, le 7 janvier, je reçus une nouvelle lettre manuscrite, marquée **Confidentiel**.

Mon cher Barré,

Entre autres tâches pénibles, je suis obligée de préparer la mise en place de l'équipe qui prendra la direction effective de l'ICEM et centralisera les travaux.

Tu sais certainement que B. (pourquoi donc n'écrivait-elle pas les noms entiers dans cette lettre « confidentielle » ?) n'a pas bonne presse et je redoute des incidents regrettables pour Tours, si j'en crois quelques échos. Ici, nous ne sommes pas non plus très rassurés sur les possibilités de direction de B(ertrand). Son manque de sens des responsabilités peut nous exposer à de grands risques. Ce qui ne veut pas dire que B. n'ait pas ses qualités, mais l'équilibre n'y est pas.

En accord avec les autres camarades de Cannes et Vence, je vais prendre seule la responsabilité de la mise en place de l'équipe nouvelle de façon à ce que ni Li(narès) ni Poit(renaud) ni Raus(her) ne soient mis en cause, ce qui risquerait de nuire au travail de Cannes.

J'ai choisi trois vice-présidents : Madeleine Porquet, Beaugrand et toi. Chacun de vous aurait à Tours la responsabilité d'une journée du congrès, de façon à ce que Ber. ne risque pas d'avoir des ennuis. Je lui expliquerai sous peu que ni lui, ni moi ne pouvons être agréés par la masse. Il sait du reste quelles sont ses faiblesses.

Dis-moi si tu acceptes.

Il n'en restera pas moins qu'il manquera une tête à Cannes. Je me demande qui pourrait jouer ce rôle.

Je suis vraiment très lasse et ces mesquines considérations me rendent plus cruelle l'absence de mon cher Freinet dont le souvenir est pour moi empreint de tant de noblesse.

A propos des statuts, j'ai stoppé les discussions au profit de la préparation du congrès. Tu verras T. de Vie à ce sujet. Mais ici, on va quand même, avec Berteloot et ce que tu as proposé, préparer les articles essentiels qui seront proposés au C.A. du 9 février.

Je t'embrasse et Micheline et les enfants.

Élise

En dehors de la responsabilité d'une journée de congrès qui ne nécessitait pas un titre de vice-président, cette lettre me laissait perplexe. Ayant sûrement appris par Freinet que Bertrand lui avait fait lire ma lettre sur la publication de la Déclaration commune, peut-être pensait-elle que je gardais un contentieux avec lui, ce qui aurait été irresponsable dans ces circonstances. Je répondis aussitôt (le 11) ce qui suit :

Ma chère Élise,

Je reçois ce soir ta lettre du 7 en même temps que T. de V. J'approuve pleinement ton article ferme et pondéré. Il faut secouer les camarades sans les brutaliser, car ils ont de la bonne volonté, mais ils doivent savoir que tout dépend d'eux.

Pour le congrès, la responsabilité que tu me proposes m'honore et m'effraie. Si tu crois que personne d'autre ne peut le faire mieux que moi, je suis à la disposition du mouvement et je ne reculerai devant aucune responsabilité. Le tout est de me confier des tâches à la mesure de mes compétences. Je sais organiser une discussion, faire le point d'un débat. Je peux parler au niveau des débutants de la base dont je me sens plus proche par mon inquiétude.

Au Canada, par exemple (en juillet 66), chaque question était traitée par l'un des ténors du mouvement. Ils voulaient que je fasse un cours, mais comment parler de calcul à la place de Beaugrand, d'audiovisuel plutôt que Guérin ? Finalement, le dernier jour, j'ai parlé de « comment démarrer » modestement mais sincèrement. Là j'étais à l'aise et les stagiaires m'ont remercié de les avoir rassurés après tant de talent déployé par nos champions. Voilà ce que tu peux me demander.

En dehors de l'aspect thérapeutique de la pédagogie Freinet, notamment par le texte libre, je n'ai pas beaucoup à apporter, sinon à centrer les problèmes, à clarifier les réponses.

Je ne sais pas si les camarades me trouveront digne de figurer aux côtés de gens aussi incontestables que Madeleine et Beaugrand. Si tu crois que je peux être temporairement utile, je suis prêt à prendre toutes les responsabilités, mais je suis prêt à m'écarter si cela posait des difficultés.

Celles que tu sembles craindre (concernant Bertrand) ne datent pas d'hier, mais il faut sauvegarder ce qui est et ne marche pas si mal. Ce n'est pas en bousculant tout qu'on assure l'équilibre, mais en renforçant le positif de chacun.

Il faut, une fois pour toutes, renoncer à trouver un dauphin à un homme irremplaçable et que les camarades ne cherchent pas des yeux le successeur ou ne croient pas qu'on veut leur en « imposer un ».

En fait, nous trouverons chez des gens très divers certaines qualités réunies, en plus de son génie, par Freinet. Les uns auront les élans créateurs, parfois désordonnés, mais aux illuminations si riches, les autres ce bon sens têtu attaché à la pratique quotidienne du métier, certains l'écoute attentive des besoins de la civilisation moderne, d'autres

encore les prolongements dans d'autres domaines des recherches que nous poursuivons.

En fait, je pense que ce n'est pas une tête dont nous avons besoin, car Freinet est encore présent, avec ton aide, pour de nombreuses années. Plus tard, il en viendra d'autres qui le continueront. Ce qu'il faut, c'est un stimulateur, fonction qu'a aussi assumée Freinet, un coordinateur qui provoque la rencontre de ces qualités dispersées dans le creuset du mouvement et en fasse profiter tout le monde. C'est plus un rôle de relations publiques que de direction proprement dite, une sorte d'écho des mille facettes du mouvement.

Parce que je ressens chaque jour davantage ce que je dois à Freinet et ce que j'attendais de lui, je comprends ta peine et je suis prêt à tout faire pour que son œuvre soit sauvegardée et trouve tout le rayonnement qu'elle mérite.

Nous t'embrassons affectueusement.

M. Barré

Sa lettre manuscrite suivante (du 15 janvier) s'inquiétait de ma santé. Je ne sais plus comment elle avait appris que j'avais eu la grippe, vite enrayée. Ayant participé à l'animation d'un stage départemental pendant les vacances de Noël, j'avais effectivement accumulé un peu de fatigue. Élise m'écrivait :

Je suis désolée de te savoir si surmené et fatigué. Je crains pour les meilleurs camarades un surmenage qui risque de compromettre et leur sécurité familiale et le mouvement. C'est très dur en effet de prendre la suite d'un guide qui donnait à tous l'impression d'un travail dans l'optimisme et avec une aisance qui ne semblait jamais susciter l'effort. Personnellement, je ne suis pas celle qui pourrait assurer la continuité du mouvement, je l'ai écrit et il faut me croire.

Elle m'annonçait deux nouvelles : une lettre de Mialaret désirant mettre un terme au contentieux sur l'article de Mme Seclet-Riou et une double protestation à mon billet sur "*les piliers d'une pédagogie vermoulue*". Ce dernier point mérite explication. Un an plus tôt, j'avais rendu compte de façon très critique, dans *L'Éducateur*, d'une brochure quasi-officielle sur l'expression écrite où s'exprimait une grande méfiance vis-à-vis du texte libre. Un certain Brandicourt, cité à 16 reprises, y affirmait que « *l'enfant a aussi peu d'idées que de mots* ». Comme je risquais de retrouver les auteurs de la brochure dans mon jury pour l'inspection, j'avais choisi de signer ma critique d'un pseudonyme : Jean-Jacques Blin. Je ne connaissais pas ce Brandicourt jusqu'au jour où je découvris un manuel de grammaire, publié par lui chez Larousse. L'auteur y faisait apprendre la conjugaison du verbe « être » de la façon suivante : « *Je suis vermoulu, dit le vieux bahut. Tu es vermoulue, dit-il à la commode. Il est vermoulu, dit la commode du bahut. Nous sommes vermoulus, disent le bahut et la commode, etc.* » Après avoir cité la page, je ne m'étonnais plus que, soumis à un tel traitement, les enfants aient aussi peu d'idées que de mots et j'avais signé à nouveau du pseudonyme : J.J. Blin. Une protestation des éditions Larousse n'hésitait pas à parler d'attentat concernant un manuel datant de 20 ans. Une autre émanait de Roger Lallemand et de quelques amis de son groupe du Var, prenant prétexte des états de service de Brandicourt avant la guerre pour condamner une telle "agression" qui n'était pourtant qu'humoristique. Élise ajoutait : « *J'ai l'impression que nos camarades ne goûtent guère l'humour et que, sortis des sillons pédagogiques, ils ne s'intéressent à rien* ».

Je fus rapidement sur pied, ce qui me permit, le 18 janvier, d'envoyer l'article promis sur la vie du groupe en pédagogie Freinet, accompagné de la lettre suivante :

Ma chère Élise,

J'ai remonté la pente, j'espère cette fois définitivement. Je t'envoie enfin l'article sur le groupe. Tu me diras ce que tu en penses, j'ai essayé de nous situer à la fois par rapport aux psychosociologues et à la pédagogie traditionnelle. Si tu vois des faiblesses, signale-les ; même s'il est trop tard pour cet article, cela servira pour les suivants (je pense à un prochain : Pédagogie et psychothérapie, situant nettement la différence, tout en notant l'aspect thérapeutique d'une certaine pédagogie, mais cela pourrait peut-être servir au congrès).

Je repense à ton idée de vice-présidence. Non, vraiment, je ne me sens pas le mérite d'être vice-président. Ce n'est pas de la fausse modestie, tu sais que je ne suis pas modeste. Mais il y a 100 camarades qui ont plus de mérite que moi dans le mouvement. Bien sûr, je peux faire certaines choses qu'ils ne peuvent pas faire (et inversement), mais faut-il que je sois vice-président pour cela. Les titres, c'est un peu politique, ça doit couvrir toutes les ailes d'un mouvement. Si Delbasty et Le Bohec étaient mieux équilibrés, c'est l'un d'eux qui devrait occuper la 3^e vice-présidence. Ainsi tous les pôles seraient représentés.

Enfin, je ne sais que dire, sinon que je ne cherche pas les titres et c'est une forme d'orgueil : je préfère retirer mon autorité de mes œuvres plutôt que d'un titre qui me serait accordé. Malgré tout, je suis prêt à faire ce qu'on me demandera et à prendre mes responsabilités, c'est tout ce que je puis dire.

Je viens de corriger les épreuves de mon article sur Freinet pour les CEMEA. Depuis le 15 novembre, je croyais que c'était classé. Je ne sais pas si tu le trouveras bon, c'est-à-dire juste. En tout cas, j'ai essayé d'aller le plus loin possible dans l'approche de Freinet pour des gens qui le connaissaient mal ou pas du tout (notamment les jeunes moniteurs). En tout cas, je me suis mouillé. Si cela doit me marquer à jamais sur les tablettes du ministère (et qu'est-ce que je risque encore ?), je le dédie en gage de fidélité à celui qui n'a jamais craint de s'engager. (...)

Pour ce qui est de J.J. Blin, je ne voudrais pas occasionner d'histoires mais, cela mis à part, j'ai été ravi. Cela dit, n'exagérons rien, Blin n'a assassiné personne. Je réponds à Larousse une lettre à taper sur papier à en-tête ICEM. Je serais heureux de connaître les réactions des camarades, s'il y en a. Et si ça bouge un peu, tant mieux. C'est mieux que l'apathie et cela donnera l'occasion écrire un article « L'éducateur a-t-il droit à l'humour ? » Cela encore est un apport de Freinet à la pédagogie, il nous a permis de rire de nous, mais avec un rire sain : celui de Charlot, pas celui qui flatte les bassesses. Nous avons besoin de nous voir nous-mêmes en posture ridicule, pour mieux prendre conscience du sérieux de notre métier.

Je te quitte, car il est tard et je t'embrasse en notre nom à tous. M. Barré

Réunion à Cannes des instances du mouvement

Les 10 et 11 février 1967, les instances du mouvement étaient réunies à Cannes afin de préparer l'avenir. Alors que l'entreprise CEL était plus florissante que jamais, les opinions étaient assez incertaines sur l'avenir de l'ICEM. Certains des responsables, même s'ils ne le disaient pas publiquement, étaient persuadés qu'après les deux années de tensions ayant précédé la mort de Freinet, l'ICEM s'acheminait inéluctablement vers l'éclatement ou l'émiettement. D'autres recherchaient anxieusement parmi les militants lequel posséderait assez de charisme et d'autorité pour succéder à Freinet. Je faisais partie de ceux qui estimaient qu'après la période de leadership unique, issu de l'histoire du mouvement, on

devait évoluer progressivement vers une direction collégiale, seule capable de fédérer les diversités si riches de l'ICEM.

D'entrée, une lettre d'Élise nous plaçait devant nos responsabilités en annonçant qu'elle désirait se retirer au plus vite. Pendant la période de transition qui préparerait l'avenir, elle avait décidé de s'appuyer sur un groupe de trois personnes : Madeleine Porquet, militante et amie de longue date, inspectrice des maternelles dans le Finistère ; Maurice Beaugrand, instituteur de l'Aube, responsable de la commission Calcul vivant et principal collaborateur de Freinet dans l'aventure des bandes enseignantes (notamment avec l'Atelier de Calcul). Malgré mes objections, je me retrouvais le troisième, alors que j'étais loin de posséder le poids de mes deux camarades. Certes, j'avais été l'un des animateurs du congrès de Perpignan, dans un contexte que l'on pouvait craindre très difficile. Pourtant, du fait de mon absence, pour raisons familiales, de nombreux congrès de l'ICEM, je pouvais apparaître, aux yeux de certains, comme un nouveau venu, propulsé soudain au premier plan sans avoir assumé jusqu'à présent de responsabilité institutionnelle. La confiance que m'accordait Freinet pour certaines négociations n'était pas un mérite suffisant pour les militants de base. J'ignore quel rôle avait joué mes deux compagnons et amis dans ma nomination, mais je promis notamment d'aider aux relations extérieures du mouvement, si importantes dans cette période que je sentais en pleine fermentation.

Le second après-midi, un déplacement à l'école Freinet avait été prévu pour nous retremper dans ce lieu où nous avons vu Freinet pour la dernière fois, fin août 66. Comme Élise habitait à moins de 100 mètres, à « l'Auberge », nous étions tous désireux de la revoir, ne serait-ce qu'un court moment. Madeleine Porquet revint du téléphone en déclarant qu'Élise, fatiguée, ne pouvait recevoir que notre « triumvirat ». Arrivés auprès d'elle, nous avons insisté sur l'importance de permettre à tous les autres responsables de venir lui témoigner leur affection et leur soutien, ne serait-ce que quelques minutes. Élise se rangea à nos arguments et, après un coup de fil à l'école, l'ensemble de notre groupe arriva dans la grande salle de l'Auberge.

Au-delà du simple échange de chaleureuse amitié qui nous semblait l'essentiel, Élise improvisa un petit discours, rappelant nos responsabilités pour l'avenir et abordant de façon concrète son rapide remplacement à la présidence : « *Parmi les camarades capables d'assumer ce rôle, il en est un auquel vous pensez tous sans oser le désigner.* » Un rapide échange de regards me révéla que la plupart étaient très surpris de ne pas savoir à qui ils étaient sensés penser unanimement. Elle continua : « *Je sais bien qu'il est inspecteur, nommé depuis peu à Paris, mais cela ne doit pas être un obstacle à sa désignation.* » Plus de doute, il s'agissait de Roger Ueberschlag, absent de notre rencontre. Inspecteur primaire du Bas-Rhin, il venait d'être nommé au Ministère de l'Éducation Nationale où il aurait dû être l'adjoint de Jean Vial, au bureau de la Recherche Pédagogique. Mais un infarctus avait amené J. Vial à refuser au dernier moment cette fonction.

Comme promis, l'entrevue ne se prolongea pas. Restait à analyser l'annonce qu'il existait maintenant un candidat désigné à la présidence. De retour à Cannes, après la fermeture des bureaux de la CEL, nous étions réunis dans le local des abonnements. Beaucoup de camarades exprimaient leur étonnement. Sans mettre en question la valeur personnelle de R. Ueberschlag, ils ne voyaient pas pourquoi Élise le propulsait soudain au devant de la scène. Seul F. Deléam (responsable de l'importante commission Etude du Milieu) affirma qu'il avait pensé à lui pour assurer la présidence si Élise se retirait.

Quelqu'un intervint avec véhémence pour critiquer le peu de cas que faisait Élise du travail accompli. C'était Jacqueline Bertrand, venue en simple voisine, et chacun comprit qu'elle s'indignait de voir son mari relégué soudain au second plan. Pourtant, seul était posé le problème de la présidence et non celui du travail de Bertrand, mais son expérience des bouleversements récents de « l'affaire Pons » lui faisait peut-être pressentir que cela s'accompagnerait d'une redistribution de toutes les responsabilités.

Dans l'immédiat, chacun de nous ne pouvait qu'apporter sa contribution pour la poursuite des travaux de l'ICEM. Pour ma part, je participerais à l'animation de plusieurs séances du congrès et coordonnerais la préparation des dossiers pédagogiques pour l'enseignement primaire et la mise au point de bandes programmées de sciences.

Je reçus rapidement une lettre manuscrite d'Élise datée du 13 février :

Mon cher Barré,

J'ai senti hier, au cours de cette rapide visite si bouleversante pour moi, que tu avais toi-même des inquiétudes assez graves sur les décisions prises. Cela à l'endroit d'Ueb. et aussi peut-être de Ber. Tu devines que j'ai moi-même bien de la peine à orienter des décisions qui brisent si radicalement avec mon passé, un passé qui a été si prenant, si total dans sa somme d'efforts, de déceptions et aussi de sacrifices. Mais le temps n'est plus bien long devant moi et je me dois de faire l'impossible pour que continue l'œuvre commencée avec tant de risques et d'enthousiasme, dans des conditions nouvelles où l'on redoute les risques et où l'enthousiasme n'est pas toujours de la partie.

Si j'ai pensé à Ueb, c'est en toute lucidité, après cet intérim qui m'a fait toucher l'ampleur des responsabilités administratives, pédagogiques, culturelles. Il faut que le mouvement ait une tête et que cette tête soit pensante et militante, rompue aussi aux contacts hors du mouvement, au courant des « courants » parallèles. Aucun de nos camarades du rang ne peut répondre et assumer de telles exigences. Il faut donc choisir quelqu'un en marge du mouvement, dans un niveau de culture plus affirmée et qui ait prestance d'autorité. Tu aurais pu être cet homme-là si ta pratique pédagogique avait été plus affirmée et surtout si tu avais été libéré de responsabilités familiales. Ces dernières raisons m'ont fait renoncer à toi et je l'ai beaucoup regretté.

Madeleine (Porquet) est bien choisie pour tenir la place en attendant que le président se montre digne et apte à remplir ses fonctions. Mais elle est en fin de carrière et de santé fragile et, par ailleurs, il est exact qu'une autorité masculine est plus apte à s'imposer dans toutes les instances.

J'ai, en dehors de ces considérations pour ainsi dire élémentaires, pensé aussi qu'Ueb. était capable de certains sacrifices personnels et des faits m'ont prouvé qu'il était humain tout autant que bien des camarades, sinon plus. Il avait accepté en effet de venir diriger l'Institut Freinet à Vence, si Freinet avait eu le temps de réaliser ce projet. Et cela sans conditions préalables, simplement pour travailler à une œuvre neuve avec Freinet. (...)

Pour Bertr. les choses sont à la fois plus simples en apparence, mais plus compliquées. Bertrand est venu chez nous à 20 ans. Il a été notre fils, il a réalisé beaucoup avec nous et nous lui avons pardonné beaucoup. Le meilleur et le pire s'enchevêtrent chez lui de façon inquiétante et soudaine, ce qui le rend dangereux dans un rôle de direction. (...)

Face à ces problèmes, l'action de l'OCCE est brusquement si soudaine et envahissante que nos adhérents à la base en sont ébranlés, quand ils sont à la fois

OCCE-ICEM. Il semble que leur choix se porte vers l'OCCE qui a en main les leviers de commande essentiels : l'argent et les autorités administratives.

Des problèmes très vastes s'imposent. Il faut essayer de les affronter, d'où la nécessité d'une tête qui prend tout au moins les guides pour faire front.

Voilà, mon cher Barré, les exigences immédiates du mouvement qui doivent s'ajouter aux travaux pédagogiques. Vous êtes jeunes et vous avez confiance, mais il faut prendre vers soi le plus de chances possible.

J'ai voulu vous entretenir de l'Ecole des Parents qui était un projet de Freinet (ce dernier voulait effectivement tenter une sensibilisation des parents aux problèmes de pédagogie). Il me semble que tu serais le mieux placé pour y prendre des responsabilités au cas où nous aurions la possibilité d'agir sans trop de risques.

Courage, mon cher Barré, et bon travail malgré les soucis.

Je vous embrasse tous deux affectueusement.

Élise

Le lendemain, Élise me faisait envoyer le double d'une lettre à l'équipe de Cannes où elle reprochait à Bertrand de mener une relation personnelle avec les responsables de l'OCCE sans l'en avoir informée et elle exigeait que tout courrier au nom de Bertrand soit ouvert au secrétariat et que lui soit communiqué à elle, présidente du mouvement, tout ce qui concernerait les relations extérieures.

Les inquiétudes qu'elle m'attribuait ne concernaient sûrement pas la désignation d'Ueberschlag sur laquelle je n'éprouvais personnellement aucune réticence et j'étais rassuré qu'elle ait écarté d'emblée l'hypothèse de mon nom. Je craignais avant tout qu'un chamboulement aggrave le malaise né du deuil. C'est pourquoi je préférais un glissement progressif de certaines responsabilités rendu inévitable par la disparition de Freinet.

Le 17 février, après lui avoir parlé du Comité de Liaison pour l'Éducation Nouvelle et de l'animation du congrès de Tours, je lui précisai à nouveau ma pensée sur l'ICEM :

A propos des outils (au congrès), je veux bien, mais je crois qu'il faut parler d'abord mouvement. Plus j'y réfléchis, plus je crois que ce qui caractérise la pédagogie Freinet par rapport à toutes les autres, ce n'est pas le rôle des outils (capital aussi chez Montessori), plutôt le fait que c'est une pédagogie non octroyée mais prise en charge par les éducateurs. Il se passe dans l'ICEM la même chose que dans une classe où l'enfant cesse d'être exécutant pour assumer sa propre éducation. Quel qu'ait pu être le génie de Freinet, il n'aurait rien apporté de plus et de mieux que ses prédécesseurs s'il ne nous avait fait tous ensemble prendre en charge nos destinées pédagogiques.

Ce qui est inacceptable dans les stages pédagogiques qui fleurissent partout, c'est qu'on y octroie une pédagogie, fût-elle d'avant-garde. Dans l'ICEM, les éducateurs ont pris en charge leur pédagogie. Si le résultat des recherches vaut la peine qu'on s'y arrête, c'est peut-être plus encore ce mouvement de chantier qui a son importance. En effet, cette attitude permet par le dedans une conscience plus nette de ce qu'est l'éducation.

Cette prise de responsabilité du mouvement implique une remise en question permanente. Elle assigne à chacun des directions lointaines et des tâches immédiates et ainsi elle sauve de l'enlisement les différents types de militants. Aux intellectualistes qui ont fait, dans l'éducation nouvelle, un choix idéaliste, elle donne des obligations

pratiques (ne serait-ce que la correspondance) qui les maintiennent au niveau de la pédagogie réelle. Aux praticiens plus terre-à-terre, par le brassage permanent, par la confrontation des expositions et des visites de classes, elle arrache le complexe du « bon maître » qui est la marque d'un pharisaïsme anti-éducatif. L'inquiétude est le ressort de tout progrès. Aux spécialistes, toujours par ce brassage et cette exigence permanente, elle enlève la tentation de n'être que des spécialistes. On peut trouver ailleurs des instituteurs spécialistes très compétents en histoire, musique, photographie, mais très vite leur spécialité devient une marotte envahissante auprès de laquelle le métier devient une pâle excroissance. Ce qui frappe chez nous, c'est que les spécialistes sont d'abord des spécialistes d'éducation.

Voilà un certain nombre de points qui devraient être abordés, par moi ou avant moi (dans le congrès), pour introduire la présentation de nos pratiques pédagogiques. A mes yeux, ce qu'il y a de capital, c'est le rôle du mouvement dans la pédagogie Freinet. Cela explique toute mon attitude en ce moment : il faut sauvegarder tous les écrits de Freinet, mais le mouvement est une part importante de son œuvre et si l'ICEM venait à disparaître, il faudrait le recréer pour comprendre à nouveau en profondeur sa pensée. Sa philosophie n'est pas individuelle, elle n'est compréhensible qu'à l'échelle du groupe. Voilà ce que je voulais te dire ce soir. Je t'écrirai mes notes sur « Psychothérapie et Éducation »

Affectueusement.

M. Barré

Je reçus cette lettre manuscrite du 15 février qui croisait la précédente :

Cher Barré,

Il ne faut pas insister sur ma décision irrévocable concernant mon abandon de la présidence de l'ICEM. Si je me laissais fléchir sur la raison de fidélité fervente à la pensée de Freinet, une raison impérative de santé m'en empêcherait : je suis un instant de survie et la crise définitive peut m'emporter en quelques instants bien rapides. Je ne te donne pas de précisions. Il faut que de mon vivant les problèmes les plus graves soient résolus ou tout au moins en voie de solution. Après, vous auriez plus de mal encore à maintenir le mouvement.

Les charges que j'ai assumées dans des conditions les plus inhumaines peuvent être assumées mieux encore par une personnalité plus dynamique et qui connaît mieux les données pédagogiques de l'école publique et qui peut donc être d'un réel secours. Il faut se rendre à l'évidence : je suis à bout de souffle et ne peux être présente à vos assises. Je n'ai du reste pas la sympathie de tous, ce qui ne fait que compliquer les choses. Bref, ces 4 mois ont été un réel gaspillage de mes ressources physiques, sans grand bénéfice pour le mouvement : après ces longs mois d'effort qui m'ont vidée, le mécanisme se met à peine en branle et vous réalisez à peine les conditions implacables de l'histoire : un temps est révolu, un autre doit commencer.

J'ai proposé loyalement, ouvertement, Ueberschlag avant même de prendre contact avec lui. Je ne peux pas prendre des décisions qui vous regardent. Encore que l'on me reproche d'avoir, sans en avertir les camarades, pris une quelconque décision et de laisser croire que Freinet peut avoir un successeur valable, je n'ai pu parler qu'à l'instant où je vous entretenais de mon opinion. A Madeleine d'abord, à vous tous ensuite j'ai soumis à votre appréciation un camarade. J'en avais entretenu chacun de mes coéquipiers de Cannes et Bertrand le premier. Proposant Ueb. je ne faisais que reprendre les projets de Freinet qui l'avait sollicité pour l'Institut Freinet. Ueb. avait

accepté, ce qui témoignait d'un certain état de sympathie, de désintéressement, de courage. Je n'ai parlé à Uebersch. qu'une ou 2 fois dans ma vie. Je ne le connais pas sur le plan personnel, mais je suis au courant de son dynamisme, de ses possibilités de travail que j'ai pu constater au long des 20 ans de fidélité qu'il a apportés à la pédagogie Freinet, comme stagiaire, comme instituteur, comme inspecteur.

Je reste présente à l'ICEM. Je continue à écrire des articles, à faire des comptes-rendus de livres psychologiques où sera mis en valeur le Tâtonnement expérimental. Je reste à la disposition de l'équipe de Cannes pour conseils, mais ma seule correspondance sera dictée par mes obligations nouvelles.

Je ne puis travailler que 5 h. par jour, en raison du long repos physique exigé par mon état de santé. Le temps de travail sera consacré à l'œuvre théorique de Freinet. Ce n'est pas sans quelque angoisse que j'aborde ce dernier chapitre de ma vie. (...)

Ne t'inquiète pas outre mesure du présent et de l'avenir. Freinet et moi avons toujours vécu dangereusement parce que nous faisons confiance à la vie, à la pensée généreuse, au cœur populaire. Dans ma solitude, je serais totalement désespérée sans Balouette et Jacques (sa fille et son gendre) et Rauscher (Charles R. était alors directeur de l'école Freinet) et sans les quelques vrais disciples que je compte sur les doigts d'une main et dont tu es, mon cher Barré.

Je t'embrasse comme un fils.

Élise

P.S. Nous reparlerons du travail de vacances (car j'avais promis de les consacrer au mouvement).

Si cette lettre manuscrite n'avait porté mon nom au début et à la fin, je l'aurais crue destinée à un autre, à cause du plaidoyer justifiant le choix d'Ueberschlag que je n'avais jamais contesté. Les activités qu'Élise se réservait par la suite correspondaient mieux à ce que je lui proposais dans nos échanges : qu'elle reste présente, tout en abandonnant l'intendance. J'étais davantage navré qu'elle dénombre si peu de personnes de confiance que flatté de compter parmi elles.

Je réagis par lettre du 20 février :

Ma chère Élise,

Je me rends à tes raisons. On ne peut exiger plus de tes forces. Tu ne peux t'user et abandonner la mise en ordre des dernières œuvres de Freinet. Pourtant je continue de penser que ta pensée, ta lucidité nous sont précieuses et qu'il faudra recourir à tes conseils, même si ce n'est pas dans l'intention de les suivre, car tout ce que tu dis ne peut que nous aider à progresser. Dans ce sens, l'acceptation des camarades, que tu sembles minimiser, est relativement secondaire. L'important n'est pas qu'ils t'écoutent mais qu'ils t'entendent et qu'ils aient matière à réflexion.

Pour l'organisation administrative de l'ICEM, je n'ai plus qu'une hâte, celle d'apprendre l'accord d'Ueberschlag. Je lui apporterai, comme à toi, un appui total et désintéressé mais, je le répète, dans la mesure de mes moyens qui ne sont pas, hélas ! beaucoup au niveau de l'action.

Je t'envoie des notes sur « Psychothérapie et éducation » qui devraient servir à un article (dans ce cas, il faudrait les remanier), mais qui pourraient peut-être servir d'introduction au débat sur les effets thérapeutiques de la pédagogie Freinet. Si tu crois

cela valable, transmets-le à Berteloot qui est responsable de la séance, il verra si cela cadre avec ce qu'il voudrait faire.

Ce que tu dis à Le Bohec du tâtonnement expérimental me paraît essentiel. La crainte de manquer le coche ne doit pas nous affoler. Cultivons-nous en math comme dans les autres domaines et soyons à l'écoute des enfants, nous trouverons des occasions d'aller plus loin en math, mais réellement plus loin, alors qu'en nous précipitant dans le fourgon de queue des « rénovateurs », nous risquons de perdre notre fil d'Ariane. Je crains que Beaugrand ne fasse en ce moment le complexe du gars dépassé. Pas de souci, si les autres prennent de l'avance sur certains plans, nous leur emboîterons le pas un moment, car nous savons qu'avec nos clefs nous pourrions aller où les autres n'iront pas.

Je n'ai pas fait grand chose en math (pas plus qu'ailleurs hélas !) mais je sens que c'est dans cette voie qu'il faut aller. Je t'enverrai copie de ce que j'enverrai à Beaugrand. Le problème, c'est la reproduction (à plusieurs exemplaires).

Je te laisse pour ce soir. Nous t'embrassons tous bien affectueusement, ainsi que Baloule et Jacques.

M. Barré

Réaction de R. Ueberschlag

Élise n'avait apparemment pas sondé Ueberschlag avant d'avancer publiquement son nom. Ce dernier réagit par une lettre dont elle envoya copie au « triumvirat » avec sa réponse, datée du 18 février :

Ma chère Élise,

Je suis autant effrayé que touché par ta proposition de prendre une place aussi importante dans notre mouvement. Freinet est irremplaçable et comme tu fus plus que sa compagne : son inspiratrice et sa collaboratrice, tant que tu seras en vie, et nous espérons que ce sera pour des dizaines d'années encore, il faut que ton nom figure en tête de notre équipe, même si en fait tu délègues tes pouvoirs. C'est une opinion basée non seulement sur un sentiment personnel mais sur mes conversations à Paris et en province. On me dit : « Tant qu'Élise sera là, le mouvement ne risque rien. »

Je sais que tu es fatiguée, éprouvée par ce vide, torturée par ces détails juridiques et matériels et que tu ne demandes qu'à vivre avec tes souvenirs et la mission de prolonger Freinet en mettant au net ses écrits inédits et ses pensées. Travail admirable que tu seras seule à pouvoir mener sans lacunes. Mais je suis sûr que tu peux te décharger du reste sauf de ton nom indispensable encore au mouvement et qui est le symbole comme la garantie de cohésion

Camarade pour les anciens, je ne suis pour la masse qu'un inspecteur parmi d'autres avec les réactions que cela déclenche. Il ne faut pas le nier. Madeleine Porquet a une position plus assurée car les maternelles ont un autre esprit. Mais, ni elle, ni moi ne devrions être en vedette. Ce serait malsain. Il faut que les instituteurs eux-mêmes (et parmi eux nos camarades de CES naturellement) prennent en charge l'ICEM. Nous y jouerons notre rôle, dans le rang, non sur l'estrade. C'est pour cette raison que j'ai tenu à ce que la commission de la Formation des maîtres soit dirigée par Oliver.

Avec mon affection

Roger Ueberschlag

Réponse d'Élise :

Cher Ueberschlag,

Tes arguments me redonnant une autorité et un rôle dans le mouvement me touchent, mais tu sais très bien qu'il faut à un mouvement une tête pleine, agissante, combative qui exige activités multiples, jeunesse, contacts fréquents avec les camarades. Ni l'âge, ni la maladie, ni mes aptitudes, ni ma connaissance des autres organismes d'éducation ne me permettent de prendre d'autre responsabilité qui ne soit de transition.

Je note que tu ne refuses pas à priori l'offre que je te fais, même si tu la discutes. C'est évidemment une affaire sérieuse qui demande du temps, de la réflexion, des engagements.

La place de la présidence reste disponible, elle le sera pour le temps qu'il faudra pour mûrir ta décision en ce qui te concerne, pour permettre aux camarades de prendre des contacts avec toi en ce qui les engage.

J'ai voulu, en raison d'un passé loyal où la confiance était de règle, poser le problème dans toute sa vérité et son ampleur humaine. J'ai dit aux camarades du CA mon opinion à ton égard et en égard des exigences du mouvement. Il ne s'agit pas de remplacer Freinet mais de le continuer dans l'esprit et dans l'action qu'il a imprimée au mouvement.

Je t'écrirai ultérieurement à ce sujet si important pour nous tous. Mais je tiens à préciser que, bien que restant présente par mon nom, par des articles, par un travail général de recherche, je ne puis continuer à assumer des responsabilités de direction. J'ai d'ailleurs besoin de mon indépendance pour travailler dans l'esprit de Freinet.

Je t'embrasse affectueusement

Élise

Une lettre au « triumvirat » accompagnait cette réponse :

Chers amis,

Je vous adresse copie (...)

Je continue à penser que les énormes responsabilités qu'exige la marche de l'ICEM ne peuvent être prises que par un homme qui est rompu aux démarches administratives,

• qui est au courant en profondeur de la pédagogie Freinet et de l'œuvre de Freinet. Ueber. est adhérent depuis 1946.

• qui sait naviguer au milieu de la pédagogie mondiale.

• qui puisse voyager à l'étranger où la pédagogie Freinet va prendre de l'extension.

• qui ait de l'autorité face à la médiocrité des faux pédagogues et des organismes intéressés, prêts à foncer sans scrupules pour s'emparer de notre pédagogie en nous encerclant.

Certes, Ueberschlag n'est pas du rang. Mais faut-il quelqu'un du rang ? On m'a fait personnellement de continuel procès d'intention qui ont bien vite abouti au dénigrement le plus misérable. Il ne faudra pas laisser se continuer de tels agissements venus de l'ignorance et de la vulgarité.

Il est certes entendu qu'Ueberschlag doit donner des gages de simplicité et d'amitié, il sait qu'il vient après Freinet et que le contraste entre deux comportements serait intolérable pour les fidèles de Freinet. Il doit certes donner des gages de laïcité et c'est un sujet brûlant. (...)

Pour le reste des exigences demandées, je pense que Ueberschlag peut nous donner des garanties que son action pédagogique, ses rapports avec Freinet ont préparées.

Vous étiez à St Etienne. Vous savez que Freinet avait été sévère pour Ueberschlag qui, à ce moment-là, tentait de maintenir Fonvieille dans le mouvement. Le mérite d'Ueb. a été de faire ultérieurement le point sur son erreur et de le dire à Freinet en des termes humains que n'a pas démentis sa collaboration depuis cet incident.

C'est Ueberschlag que Freinet avait désigné pour diriger l'Institut de Vence. Ueb. avait accepté, ce qui n'était pas une sinécure pour lui.

Bref, j'ai pris en considération tous les aspects possibles des responsabilités à assumer et des garanties que celui que j'ai proposé me semblait pouvoir remplir.

Je veux dès à présent me mettre à couvert de certaines accusations qui déjà figurent dans une lettre de Jacqueline Bertrand. J'affirme que je n'ai pas écrit à Ueberschlag avant d'avoir eu l'opinion des membres de l'équipe de Cannes. Avant d'en avoir informé le CA.

Je ne veux pas « tout de suite faire un mouvement brillant » (allusion probable à une phrase de Jacqueline Bertrand), mes démarches ne sont dictées que par mon dévouement à l'œuvre collective, à l'œuvre de Freinet, même si elles sont pour moi si cruciales que j'en suis malade au point de ne pouvoir continuer la lutte.

Tout est prêt pour ma participation aux Éducateurs d'ici le congrès. Je vais donc suivre les conseils de mon ami docteur et me donner un peu de détente.

J'aimerais avoir votre opinion définitive.

Je vous adresserai, cela va de soi, l'échange de correspondance entre Ueberschlag et moi.

Affectueusement

Élise

P.S. Pour tranquilliser les camarades et pour permettre à Ueberschlag de donner des gages de sa bonne volonté et de son efficience, je pense qu'il faut en effet réserver le titre de Président et lui donner celui de Délégué Général. Rien ne serait en apparence définitif et vous auriez du temps devant vous pour mettre à l'épreuve le responsable.

N'êtes-vous pas de cet avis ?

Ou pensez-vous qu'il faille mettre tout de suite Ueber. en confiance ?

Cette lettre appelait une réaction rapide. Je l'écrivis le soir même du 21.

Ma chère Élise,

Ta lettre du 21 vient de m'arriver (le courrier est soudain très rapide). Tu vois que ma réaction n'est pas isolée par rapport à toi et à ton rôle dans le mouvement. Ueberschlag ne refuse pas et j'espère que c'est bon signe. Qu'il soit effrayé, je le conçois, mais qui le serait moins (sinon un inconscient) ? J'ai hâte comme toi que l'organisation soit assurée mais il faut laisser le temps pour prendre une décision mûrie.

Je pense - et ce n'est pas une question de confiance car, si Ueberschlag accepte, je serai sans aucune réticence - que le titre de délégué général, que j'avais moi-même proposé, est moins effrayant que celui de président. Ainsi Ueberschlag aurait moins l'air de succéder à Freinet et cela ne lui retirerait rien de son autorité.

D'autre part, rien ne peut à mon avis être scellé définitivement. Pour toute autre tâche moins vaste, on demande une période d'essai. Il serait possible et souhaitable de s'entendre pour un an et ainsi chacun se sentirait lié mais non engagé pour la vie. Ueberschlag aurait le temps de montrer son efficacité et les camarades auraient le temps d'éprouver leur confiance et d'effacer éventuellement leurs préjugés.

L'argument d'Ueberschlag sur les inspecteurs n'est pas tout à fait faux, mais il tombe dès qu'il abandonne sa carrière pour militer à la direction. Autant je suis circonspect sur des gens qui voudraient jouer les inspecteurs dans le mouvement (cf. Kuchly - allusion à des tensions dans l'Ain) et nous transformer en GFEN (beaucoup de dirigeants, aucune troupe), autant il serait sinistrement injuste de reprocher à ceux qui ont réussi à s'imposer sans se renier, de rester chez nous et d'y faire entendre leur voix. Pour moi, Madeleine n'est pas d'abord une inspectrice, c'est une compagne de lutte. Je connais peu Ueberschlag, mais je n'ai aucun complexe d'administré à son égard.

A ce compte-là, il faudrait éliminer les conseillers pédagogiques, les directeurs et puis tous ceux qui sortent un peu du rang. Lorsqu'il ne resterait que les plus ternes, on n'aurait plus aucun complexe. Non, ne versons pas dans ce refus de s'imposer. L'arrivisme est une triste chose, mais l'ambition, lorsqu'elle n'est pas individualiste, est une vertu positive. Celui qui est trop indifférent à la réussite n'a pas vraiment confiance en son idéal.

Ne te tourmente pas trop des reproches qui te seront faits. Les mêmes qui ne voulaient pas qu'on leur « impose » Bertrand critiqueront qu'on leur impose Ueberschlag, alors qu'il s'agit de prendre ses responsabilités et ses engagements. Cela, Bertrand doit le comprendre comme les autres. Même si son ambition était louable, son refus des réalités présentes prouverait que le dévouement passé était calculé. Je pense qu'après un temps de déception, il comprendra l'intérêt général du mouvement. L'essentiel est que peu de gens se mêlent de ce débat entre le rêve et le devoir, pour que le bon sens puisse faire entendre sa voix.

Je t'embrasse affectueusement

M. Barré

En m'inspirant des CEMEA qui possédaient des délégués régionaux et un délégué général, j'avais en effet proposé que l'ICEM, déjà doté de délégués départementaux et de responsables de commissions, se donne un délégué général, chargé de la coordination d'ensemble, en laissant la décision des grandes orientations à la présidence et au comité directeur.

Une lettre manuscrite, datée du 22 février, m'arriva en réponse, suivie de deux lettres dactylographiées passées par le secrétariat de Cannes. Voici la première :

Cher Barré,

Ta lettre m'aide à prendre mes dernières positions de repli : on ne peut être responsable et non responsable ; donner des conseils qui ne sont pas suivis, des opinions appelées à être discutées. Quel jeune camarade tiendrait ce rôle si vain et si ingrat ?

Je suis vraiment très profondément marquée par un état cardiaque incurable. Je suis obligée d'arrêter discussions et travail direct pour le congrès. Ueberschlag semble réticent - je préciserai sous peu et ferai prendre copie de sa réponse. Trop de problèmes graves sont en suspens qui ne seront réglés par personne : OCCE, IPN, conflits classes de transition, etc.

Vous ne vous rendez pas compte des difficultés d'une direction qui ne peut compter sur personne.

Bref, moi j'ai terminé. Je vais essayer de reprendre le dessus pour arranger au mieux « ma » succession.

Je transmets ton papier (sur le congrès) à Berteloot.

La vie est vraiment trop dure pour mes vieilles forces car je suis devenue tout à coup une vieille femme. On ne fait pas du nouveau avec du vieux et du fini.

Je vous embrasse affectueusement tous les deux.

Élise

Suivait le double de la deuxième lettre d'Ueberschlag, datée du 20 :

Chère Élise,

Je viens d'avoir une longue conversation avec Linarès et je vois mieux maintenant ce que tu attends de moi et qui, dans ta lettre, pouvait n'apparaître que comme une sorte de patronage moral.

J'ai dit à Linarès et je te redis que cette proposition me prend totalement au dépourvu, car jamais je n'ai osé me sentir digne ou capable d'une telle responsabilité. Freinet m'avait pressenti pour l'Institut F., mais il s'agissait là davantage d'une mission pour accueillir les Etrangers et coordonner les travaux se faisant autour de son nom et de ses idées, que d'une direction de mouvement. Dans le cas présent, l'ICEM n'ayant pas légalement le droit d'engager un directeur, il s'agirait d'un poste pris en charge par la CEL, pesant lourdement sur son budget et m'obligeant à démissionner de l'Éducation Nationale, au cas où celle-ci refuserait mon congé pour convenances personnelles, refus assez probable car 40 postes d'I.P. sont vacants.

Si, comme Linarès, j'étais en retraite, ou, comme les Berteloot, détaché mais payé par l'Ed. Nat. (ces derniers avaient accepté de venir enseigner à l'école Freinet à la prochaine rentrée), le problème se présenterait tout autrement.

Je suis très réconforté par ta confiance et par l'adhésion des camarades, et ne cesserai de venir en aide au mouvement et de seconder ses efforts. Je suis sûr que l'équipe cannoise, après un an de rodage, dominera la situation. Pour le moment, le mieux serait d'attendre et de coiffer le mouvement de ton nom, même si tu ne signes pas le courrier.

Je viendrai te rendre visite aux grandes vacances et nous pourrons alors mieux examiner les différents problèmes, y compris celui de la pérennité des idées de Freinet.

Dans cette attente, je te prie de croire, chère Élise, à mes sentiments très affectueux.

R. Ueberschlag

Réponse d'Élise le 22, transmise au « triumvirat » :

Cher Ueberschlag,

Très fatiguée au point de vue cardiaque, je ne puis répondre longuement à ta lettre reçue ce jour.

Je tiens à te préciser que si j'ai tenté près de toi cette démarche, c'est que je me suis auparavant assurée de ta situation à la CEL : elle doit être identique à celle que tu as actuellement. Ceci pour éluder tes remords à ce sujet.

L'essentiel est la continuation de l'œuvre commune et de celle de Freinet. Si tu acceptes des responsabilités, c'est pour jouer à fond ton rôle qui est, tu le sais, un rôle pédagogique mais aussi de combat. Il est impensable que le responsable du mouvement soit un détaché de l'E.N. car, payé par elle, il perdrait son indépendance et celle du mouvement.

Il y a là, au départ, une position nette à prendre qui demande courage et peut-être sacrifices, cela au nom d'un idéal qui a formé des hommes.

Ce n'est pas simple, je le sais bien, mais tant de valeurs sont incluses dans ce mouvement qui peut devenir tout de suite très riche sur le plan international, que ce sacrifice est humainement payant.

Réfléchis, cher Ueberschlag, vois si un congé de convenance personnelle peut te permettre de tenter l'expérience (Il ne peut être refusé). Et dis-moi bien nettement ce que tu penses décider en principe, car évidemment toutes les questions restent en suspens.

Ne sois pas trop modeste, tu sais que tu as les qualités fondamentales exigées par la situation.

Je t'embrasse affectueusement.

Élise

Je répondis sans tarder (le 25 février) surtout à la lettre personnelle :

Ma chère Élise,

J'ai pris en plein coeur tes deux dernières lettres où tu m'annonces que ta maladie t'empêche de nous aider pour le congrès. J'ai du mal à comprendre le ton déchirant et désabusé de la dernière. Comme le dialogue est difficile par lettres, quand tant d'allusions à des faits quotidiens risquent de se dénaturer, lorsque les mots traduisent parfois mal notre pensée et surtout ce délai qui sépare et hache le dialogue. Une conversation rectifierait d'un mot une incompréhension et, en 10 jours, un malentendu peut s'amplifier.

Ta dernière lettre où tu parles « du vieux et du fini » se réfère peut-être à des faits que j'ignore mais je la récuse. Je me rends même compte que, dans ce dialogue, j'ai trop tendance à discuter de plain-pied avec toi. Mon respect n'y perd rien, tu le sais, mais je n'ai pas pour toi la vénération qu'on éprouve pour un passé glorieux ; tu as dû comprendre que c'est ta pensée présente qui me préoccupe, l'autre j'aurai toujours le moyen de la retrouver. Ta référence à ma lettre (et laquelle ?) m'angoisse. Qu'aurais-je pu dire qui t'encourage à te retirer alors que, personnellement, je n'accepterais pas plus ton éloignement du mouvement que je n'ai pu accepter la mort de Freinet ? Ton allusion aux conseils non suivis concerne-t-elle des événements réels ou un passage de ma lettre ? De toute façon, je m'explique :

Depuis plusieurs semaines, tu te plains d'une désaffection de la majorité des camarades. Je crois cette opinion exagérée mais je sais que, quoi qu'il en soit, je serai de ceux qui solliciteront toujours ton avis, je ferai aussi en sorte que nous, c'est-à-dire le mouvement tout entier, te considérons, non comme la veuve de Freinet mais comme la conseillère qui peut le mieux nous donner le sens de notre action. Même si les camarades ne sont pas décidés a priori à tenir compte de ces conseils à cause de cette désaffection que tu sembles discerner, j'insisterai pour que ta voix se fasse entendre parce que j'ai tellement confiance en ta lucidité et dans ton autorité morale que je sais que ta voix nous apportera quelque chose d'essentiel. Peu importe, ai-je dit, que les camarades semblent t'écouter pourvu qu'ils t'entendent et, à travers toi, la grande voix de Freinet. Oui, ton opinion sera appelée à être discutée parce que, si nous nous contentions de « suivre » tes conseils, nous serions impuissants à te succéder ; par contre, nous devons prendre en charge avec ton aide les décisions que nous prendrons.

Si les camarades pensent que tu as appelé Ueberschlag à la direction, à mon avis, tout est fichu. C'est nous qui devons l'appeler et c'est grâce à ta lucidité que nous aurons pu discerner le plus compétent.

Le débat est d'ailleurs un débat d'éducation, c'est celui de la part du maître par rapport aux ordres de la pédagogie traditionnelle. Peut-être ton état physique passager te fait-il juger ce rôle vain et ingrat, mais je te jure qu'il n'est pas médiocre. Oui, je dois le dire, je n'ai jamais accepté d'emblée les bonds en avant de Freinet, je sentais qu'il y avait matière à réflexion, mais j'ai toujours discuté. Je peux dire, avec les limites qui sont les miennes, que tout ce que j'ai reçu de Freinet est maintenant mien et que je suis prêt à l'assumer.

Je t'enverrai mon article sur Freinet dans « Vers l'éducation nouvelle » dès qu'il sera publié. Je ne dis pas qu'il soit bon, mais je peux dire comme Flaubert « cet article, c'est moi ». Je crois que je suis allé jusqu'au bout de ce que les CEMEA pouvaient publier. Tu me diras les critiques que tu fais, elles m'aideront à progresser.

Voilà. Que te dire de plus sans être trahi par les mots. Si tu doutes de moi, je te propose une épreuve terrible : relis, si tu les as encore, les différentes lettres que je t'ai envoyées. Parmi ce débordement de mots, la loi des grands nombres donnera, au-delà des malentendus, la ligne générale de ma pensée, s'il y en a une. Si tu ne trouves que confusion, je ne mérite pas ton intérêt, garde-moi seulement ton affection. Mais si tu sens un courant et si tu reconnais un peu la pensée de Freinet dans cet écoulement parfois informe, alors je ne suis pas tout à fait indigne de lui et de toi. C'est une épreuve risquée, mais je préfère tout à l'incertitude et à l'incompréhension.

Si tu m'y autorises, je continuerai à t'écrire sans te demander de réponse. Je respecte ton repos. Le jour où tu voudras m'écrire, tu me donneras un nouvel élan. Mais je t'en prie, ma chère Élise, ne doute pas de ma fidélité et de mon dévouement.

Crois à une affection qui est plus que filiale, car on ne choisit pas sa famille mais, chaque jour, on choisit ses maîtres.

M. Barré

Elle me répondit, le 28 février, la lettre manuscrite suivante :

Très cher Barré,

Ne te mets pas martel en tête pour quelques mots de lassitude extrême : j'ai eu coup sur coup deux graves crises cardiaques provoquées par les contrecoups des luttes inévitables que j'ai à mener : affaire Giligny, affaire Kuschly, affaire de Genève, affaire Ueberschlag et à l'école soucis permanents. Une de tes lettres n'a fait que clore le bilan du désespoir... Je me rends, du reste, parfaitement compte que je n'ai ni l'audience des camarades, ni l'autorité intellectuelle, ni la puissance de travail qui me permettraient de jouer un rôle de quelque direction efficace.

Je ne sais jamais si, par mes écrits, j'ai quelquefois accroché l'intérêt ou la sympathie, mais par contre je suis tôt renseignée sur mes insuffisances ou mes erreurs et la plus grande peine qui puisse me venir est celle déjà plusieurs fois formulée que je suis en opposition avec Freinet. Je n'ai fait pourtant que reprendre les directives qu'il a données dans une sorte de pressentiment de définitive absence. Mais, cher Barré, comme c'est pénible de tout ramener au niveau de la médiocrité car « ils » sont médiocres, ceux qui compliquent les choses simplement pour jouer un rôle et se justifier de leurs inconséquences.

Freinet ne m'a jamais demandé autre chose que d'être moi-même, sa tendresse pour moi le rendait sans doute indulgent eu égard à mes mérites. Il en va autrement désormais et il est sage que j'en prenne conscience. Je ne pense pas que ma santé me permette de réaliser mon programme fervent à l'endroit de l'œuvre intellectuelle et humaine de Freinet. Peu se seront aperçus que cet humble travailleur et ce simple

compagnon était un penseur de grande classe. Quand je pense à ses disciples, dans ce domaine de la pensée, c'est toi que je vois le premier, mon cher Barré, tu es le plus subtil et le plus pur. Les autres, et parmi les meilleurs, font trop de fond sur eux-mêmes, bien que leur fidélité à Freinet soit grande.

J'espère décider Ueberschlag car je ne puis plus continuer au milieu de tant de risques de santé et d'incompréhension. A Genève, à Bourg, Linarès, l'incomparable Linarès a arrangé les choses, mais Delbasty nous prépare des lendemains, Giligny fait feu des 4 fers pour masquer ses compromissions et Bertrand reste Bertrand...

Bon, je resterai en liaison avec les fidèles dont tu es. Je reste à la disposition d'Ueberschlag s'il accepte, mais s'il ne vient pas que devient Cannes ? Il faut à Tours voir le problème de près. C'est très grave.

Je pense sincèrement que la pensée de Freinet sera réellement sauvée par les secondaires : ils sont séduits par la large vision des perspectives tracées par Freinet et qui sans cesse appelle la culture. Favry et les Lèmery sont exceptionnels. Il faut compter avec eux

Il me semble que tu devrais entrer dans le secondaire. Tu y serais plus à l'aise et, étant données tes dispositions d'esprit et de sentiments, tu y ferais du bon travail en liaison avec Favry et Lèmery. Est-ce que ce serait possible ?

Ne te fais aucun souci, j'ai pour toi une réelle affection et aussi pour Micheline si vaillante près de toi... Je vous embrasse. J'ai été très touchée par les lettres des enfants reçues hier. Embrasse-les pour moi.

Élise

Voici ce que disait le début de ta lettre qui d'ailleurs n'a fait que préciser ma pensée. "Je continue à penser que ta pensée, ta lucidité nous sont précieuses et qu'il faudra recourir à tes conseils, même si ce n'est pas dans l'intention de les suivre, car tout ce que tu dis ne peut que nous aider à progresser. Dans ce sens, l'acceptation des camarades, que tu sembles minimiser, est relativement secondaire : l'important n'est pas qu'ils t'écoutent mais qu'ils t'entendent et qu'ils aient matière à réflexion."

Et elle ajoutait au verso :

Seulement, diriger c'est susciter des actes et une adhésion à la direction prise. C'est bien parce que les camarades réfléchissent au lieu d'agir que nous piétons sur des problèmes essentiels tels que l'organisation du mouvement lancée depuis octobre, la défense de l'œuvre de Freinet (Giligny et Prévost) pour laquelle personne n'a agi malgré le CA de Cannes, souhaitons qu'Ueberschlag se décide!

Cet échange illustre nos positions respectives. Je tenais à ce qu'Élise continue à s'exprimer ouvertement, car son témoignage ne pouvait que nous affermir, en nous obligeant à nous situer. Mais, dans l'esprit de la pédagogie Freinet, le rôle de celui qui a davantage d'expérience n'est pas de se substituer à la responsabilité des moins expérimentés. Le problème n'était pas de commencer par décider, puis de susciter l'adhésion, il fallait être à l'écoute attentive, poser clairement les problèmes, amener les autres à prendre une décision collective, puis l'appliquer avec détermination. Je savais que Freinet, par delà son tempérament de leader, était beaucoup plus à l'écoute du mouvement que certains ne le croyaient et, chaque fois qu'il avait voulu imposer ses désirs personnels sans tenir suffisamment compte des réalités de son mouvement, il avait toujours eu à le regretter.

Quant au conseil d'Élise de me voir entrer dans le secondaire, je n'en avais ni la possibilité, ni le moindre désir. Ce qui me passionnait dans le métier d'instituteur, c'était l'éducation généraliste.

Un hommage solennel à Freinet à l'IPN de Paris

Les militants de la région parisienne restés fidèles à l'ICEM, après la scission Faligand, avaient organisé un hommage solennel à Freinet, à l'IPN de la rue d'Ulm. Invité, j'y avais assisté du fond de la salle. Dans le prolongement de cette cérémonie, le directeur de l'IPN proposa à Marie Cassy, l'une des responsables ICEM de la région, l'organisation d'une exposition sur Freinet. Dès qu'Élise apprit cette proposition, elle demanda à Ueberschlag d'en coordonner la conception. La réalisation serait assurée par le personnel spécialisé de l'IPN. Avec l'accord d'Élise, Ueberschlag proposa le thème des « Méthodes naturelles » et prit contact avec un certain nombre de militants pour recueillir des documents.

Mon article sur « L'itinéraire de Célestin Freinet »

A la parution de mon article dans *Vers l'Éducation Nouvelle*, j'en fis l'envoi à Élise. Elle me répondit par lettre manuscrite du 1^{er} mars :

Mon cher Barré,

Je viens de lire les pages si émouvantes que tu as écrites avec tant de sincérité et de pieuse affection filiale dans Vers l'Éducation Nouvelle. Rien n'a été dit qui fût inscrit aussi humainement dans l'authenticité du matériau brut qui façonna le génie de Freinet. Ce retour inlassable aux données de nature dont l'évidence est l'évidence même de la vie, c'est encore et toujours la méthode de conviction et de recherche sûres qu'il nous a léguées. Elles y allaient de pair et étayaient un optimisme qui entraînait de concert dans toutes ses démarches, même les plus hasardeuses et je n'ai jamais rien connu de si convaincant que les raisons qu'il se donnait avant d'avoir raison.

Il y avait là, il le savait, plus qu'une méthode de travail, plus qu'une philosophie, une façon de se porter tout entier dans l'épreuve et, quels que fussent les contretemps, d'être toujours à l'abri du remords. C'est là la marque des très grands. C'est elle qui a dominé ma vie près de lui, qui m'a parfois comme aimantée avant que mon esprit ne retrouve sa lucidité critique qui n'était, pour finir, qu'une occasion de faire rentrer par le biais l'analyse dans le bloc élémentaire et fondamental d'une unité irrévocable.

C'est en regardant vivre Freinet, en le sentant penser dans cette sorte de voyance naturelle, que j'ai vécu, face aux difficultés innombrables de nos vies, la plus grande expérience intérieure.

Mon seul apaisement est d'avoir été, comme le dit Barbusse, son « seul voisin ici-bas » et d'avoir à ce titre, venu de si loin, gagné le droit de parler de lui avec le sentiment rassurant de ne le point trahir. C'est ce que je voudrais faire désormais si ma santé si compromise me le permettait pendant une suffisante échéance.

Je n'ai jamais dit à personne ce que je t'écris là et qui est dans la noble veine que tu as découverte à ton tour pour parler authentiquement de Freinet. Tu verras dans cette confiance devenue naturelle, le signe de mon attachement à toi et de la confiance que je te fais.

Élise

Jamais depuis la mort de Freinet, elle n'avait parlé avec autant de chaleur et, somme toute, d'optimisme sur son rôle à venir. On comprendra mon émotion d'avoir pu enfin l'amener à

parler de Freinet, non comme du grand disparu, mais comme d'un être à jamais présent parmi nous. Cela explique l'émotion de ma réponse du 3 mars :

Ma chère Élise,

Certaines lettres n'ont pas de prix : les tiennes reçues toutes deux aujourd'hui rejoignent la première de Freinet où il discernait un hommage pas tout à fait comme les autres et celle qu'il avait manuscrite au lendemain de Perpignan, au sortir de sa première agonie. Il y a dans les grandes joies, comme dans les grandes peines, quelque chose d'immérité, mais la rencontre de deux pensées, même si elles n'ont pas la même taille, est un moment fulgurant et inoubliable.

Ce n'est pas sans appréhension que je t'ai soumis le texte. Peut-être, si je ne l'ai pas envoyé plus tôt, avec le fait que je n'avais pas de double du texte définitif, avais-je peur de solliciter un accord alors que j'étais incapable de faire mieux. J'ai touché douloureusement la limite de mes possibilités de rendre compte de tout Freinet. Que tu estimes que je n'ai rien abîmé me donne tout le bonheur possible, car tu es le meilleur juge en la matière. Ceux qui pourraient te trouver des divergences avec Freinet sont grotesques mais c'est logique, c'est même un hommage à lui rendu : comme on ne peut le discuter, on s'efforce de l'annexer. Ceux qui ont peur de se fondre dans le mouvement par manque d'envergure, essaient de jouer un jeu personnel mais je crois que ce qui t'exaspère le plus, c'est le caractère primaire de leur pensée et j'entends primaire autant sur le plan culturel que sur le plan caractérologique. A mon avis, la seule dissemblance entre Freinet et toi est la façon dont vous acceptiez cette primarité et, dans certains cas, ce poujadisme intellectuel. Incontestablement, par tempérament, tu es plus proche des secondaires mais, ne te leurre pas, tous ne sont pas des Favry et des Lèmery. Par contre, il y a chez beaucoup de nos camarades les germes d'une pensée plus large, parfois étouffés par un milieu professionnel peu favorable. Freinet, sans doute parce qu'il connaissait le milieu ambiant, restait plus indulgent malgré ses impatiences.

Toi, tu n'as jamais su t'y résoudre et l'on ne peut te le reprocher. C'est peut-être ce que ressentent les camarades qui n'osent t'écrire au fil de la plume de peur d'être jugés. Voilà, à mon avis, ta seule divergence avec Freinet. Pour le reste, tu as été son complément, plus que « son voisin », son interlocutrice, son miroir. Comme les époux finissent par se ressembler, vos pensées se sont fondues au terme d'une dialectique qui, si elle t'a transformée, a aussi fait progresser Freinet. Trop de modestie fausserait notre compréhension : Freinet a apporté l'essentiel mais tous et, en premier lieu, en principal lieu toi, avons aidé Freinet à se confirmer, comme dit Giraudoux : « à se déclarer » dans Freinet.

Pour moi, je ressens cet effet catalyseur du groupe qui ne m'apporte peut-être pas quelque chose de nouveau, mais m'aide à approfondir ce que je n'arrivais pas à discerner. (...)

Bien affectueusement.

M. Barré

Par ailleurs, se précisait la préparation des séances du congrès pour lesquelles j'avais envoyé mes propositions. Élise me répondit le 8 mars. Après avoir défini la conduite à tenir au Comité de Liaison pour l'Éducation Nouvelle, elle ajoutait :

J'ai relu avec beaucoup d'intérêt ton article « Pédagogie Freinet et Psychologie de groupe ». Tu as un esprit qui est fait pour survoler les problèmes et recréer l'unité fondamentale d'une compréhension comme organique promue par Freinet. Mon avis

est que tu dois rester dans ce domaine de synthèse pour ainsi dire « supérieure » à laquelle si peu de camarades arrivent. Ils travaillent à travers eux-mêmes, c'est leur personnalité qu'ils projettent - ce qui ne manque pas d'intérêt - mais ce qui nuit à la densité et à la rigueur démonstrative. Il faudrait que tu découvres dans l'actualité des sujets à traiter sous les auspices de la pensée de Freinet pour maintenir une autorité de vision qui survole toujours la pratique pédagogique. L'éparpillement est le danger qui menace le mouvement.

Ton rôle au congrès : ce que tu m'as proposé me semble bien. Mais ne sous-estime pas les outils et les techniques, ils ont joué un rôle essentiel de recherche grâce aux méthodes naturelles de Tâtonnement Expérimental. Tout se tient au départ. Montessori a conditionné l'enfant par son matériel, Freinet l'a déconditionné, libéré par des outils libérateurs et une théorie libératrice. Ce n'est pas seulement parce qu'il y a une pédagogie prise en charge par les éducateurs que le mouvement s'est épanoui, mais surtout prise en charge par l'enfant. Au reste, combien de camarades sont-ils capables de prendre en charge la pédagogie Freinet. C'est le rôle déterminant de l'enfant qui crée la part du Maître prise au sein d'une pédagogie d'expression, d'action, de création. Ce que tu dis des spécialistes est très bien. Nos spécialistes ne sont pas comme les autres grâce à la part de l'enfant et nos collaborations de groupe sont encore et toujours dépendantes des démarches de l'enfant

Cela n'enlève rien au rôle du mouvement qui est aussi bien assis dans la réalité éducative..

- Vient ensuite l'affirmation des techniques par le technicien. C'est une part du Maître de deuxième degré. Elle permet la généralisation et la démonstration sur grande échelle.

- Puis recherche de l'esprit des Techniques aboutissant à la théorie. C'est ce secteur qu'il va falloir poursuivre sans Freinet face à l'actualité humaine, sociale, scientifique.

Il n'est pas utile que tu épouses mon point de vue. Mais il ne faut parler de pédagogie sans faire intervenir l'enfant au départ. L'essentiel, comme tu le dis, est que « l'ICEM c'est un mouvement, une œuvre collective fédérés par la pensée de Freinet ».

Bon courage ! Veillez sur vos santés.

Très affectueusement à vous deux.

Élise

Pas de nouvelles d'Ueberschlag ?

J'étais heureux de cette lettre à un double titre. D'abord, le ton la montrait sortie du pessimisme dépressif des mois précédents. De plus, elle illustrait en quoi elle pouvait nous aider à approfondir, en dépassant parfois son propre point de vue pour nous rappeler l'originalité de Freinet. En écho à ce que j'avais dit précédemment, elle n'exigeait pas que « j'épouse son point de vue », mais comment ne pas reconnaître que ce dernier m'aidait à me dépasser ?

L'allusion à Ueberschlag s'expliquait par le rôle d'intermédiaire qu'elle m'avait confié. Faisant confiance à mes capacités diplomatiques, elle m'avait demandé d'argumenter au téléphone auprès d'Ueberschlag pour influencer sa décision. J'avais déployé tous mes moyens de persuasion et il avait demandé à réfléchir un peu.

Le 16 mars, il lui envoya une réponse dont elle nous fit transmettre cet extrait :

Ajoute à cela que le Ministère est en cours de mue, qu'il faut préparer des dossiers pour le nouveau ministre (Alain Peyrefitte) qui se pointera rue de Grenelle fin mars, début avril avant de prendre officiellement ses fonctions. Aussi ne puis-je promettre ma

présence ferme au Congrès que pour le dimanche 2 avril mais ce sera suffisant pour les contacts que j'estime indispensables avec les camarades responsables.

J'ai dit à Linarès que je réservais ma réponse jusqu'à la rentrée 1967 (après une longue entrevue avec toi durant les vacances). Si le mouvement veut conserver une audience nationale, il faut qu'il puisse lutter à armes égales avec l'OCCE et les CEMEA qui ont des contacts quotidiens avec le Ministère et s'empressent de revendiquer ces « techniques Freinet » tombées dans le domaine public et que nos camarades parisiens défendent de leur mieux mais sans action d'envergure ni influence réelle sur la grande masse.

Par nécessité, le responsable national de l'ICEM devrait donc s'installer à Paris. Cela suppose des investissements, des modifications de structure. Ajoute à cela que nos expériences parisiennes n'ont jamais été bénéfiques pour le mouvement. N'est-il pas plus sage dès lors de conserver à Cannes, en fait d'ICEM, une sorte de bureau d'études des fabrications comme cela existe actuellement ? Toute la question est là : c'est un phénomène de croissance avec ses risques. On peut devenir anémique en grandissant trop vite...

Élise nous faisait joindre sa réponse du 20 mars :

Mon cher Ueberschlag,

J'ai bien reçu, lu et relu ta lettre qui pose évidemment de graves problèmes d'organisations nouvelles, ce qui engage à la fois l'avenir pédagogique, financier et intellectuel de la maison-mère de Cannes. Je crains qu'elle n'engage par surcroît un avenir humain rompant brusquement avec un passé encore récent auquel nos camarades sont profondément attachés.

Quoi qu'il en soit, je m'en tiens personnellement à mon rôle de transition entre le passé et le présent immédiat. C'est dire que j'entends laisser aux camarades du CA la totale liberté de décision. Je leur ai parlé de toi comme étant le plus qualifié à mes yeux pour continuer dans son esprit et son mouvement, l'œuvre collective et aussi l'œuvre de Freinet. Je t'ai fait part ensuite de ma proposition ; tu m'exprimes à ton tour ta façon de voir les choses : il ne reste qu'à statuer sur l'événement, ce que vous ferez à Tours.

J'ai mis au courant de ta lettre nos camarades de Cannes, en regrettant que tu n'aies pu venir prendre contact avec eux pour étudier plus à fond ce changement radical dans le travail et dans le destin de l'ICEM totalement dépendant de la CEL. Ils te diront leur sentiment.

La seule responsabilité qui m'incombe à l'avenir, est celle de préserver de mon mieux la pensée de Freinet de la dégradation sous les effets conjugués d'un prosélytisme borné de certains de nos camarades et d'une incompréhension systématique des universitaires « jouant, comme le dit Bachelard, le jeu périlleux de la pensée sans support expérimental stable ». J'aurai à appeler à l'aide des esprits solides et ouverts dont tu es.

Je vais adresser aussi copie de tes propositions aux trois vice-présidents : Madeleine Porquet, Barré et Beaugrand, pour qu'ils puissent réfléchir un peu à l'avance à cette grave question qui engagera aussi leur responsabilité.

Si tu as d'autres propositions à faire, adresse-les moi de façon que le problème soit posé clairement et que du temps soit gagné pour faciliter ta prise de contact avec les responsables pendant la journée où tu seras à Tours.

Je t'entretiendrai plus tard des différences qui nous séparent de l'OCCE et des CEMEA et des manques et des avantages que nous avons en face de leurs forces plus ou moins antagonistes

Je t'embrasse, mon cher Ueberschlag, affectueusement.

Élise Freinet

Elle restait décidée à obtenir une décision au congrès et elle me demanda d'intervenir à nouveau pour infléchir la position d'Ueberschlag. Dans ce second entretien téléphonique avec lui, en expliquant que, dans l'immédiat, le carrefour des communications se trouvait à Cannes, je me voulais si chaleureusement persuasif qu'après m'avoir longuement écouté, il me répondit : « *Tu es tellement convaincant que c'est toi qui devrais jouer le rôle que tu définis si bien.* »

Je sentis soudain le piège prêt à se refermer et je m'abstins de réagir. J'ignorais ce que mes camarades disaient entre eux et à Élise. Celle-ci ne tarda pas à me faire demander par téléphone si j'accepterais de venir à Cannes à la prochaine rentrée scolaire, pour animer le secrétariat de l'ICEM ; elle ne parlait plus d'abandonner la présidence.

Ainsi, depuis des mois, au fil de la plume, je tentais de redonner confiance à Élise sur l'avenir du mouvement, j'essayais de convaincre chacun de mes amis de l'ICEM de ce qui me semblait nécessaire, sans être évidemment capable de le mettre en œuvre moi-même. Et tous mes efforts de persuasion aboutissaient à développer en eux l'idée que j'étais l'homme de la situation, moi qui n'avais jamais dirigé autre chose que des colonies de vacances et animé davantage que des stages d'une trentaine de personnes. Soudain, je percevais lucidement dans quel piège je m'étais imprudemment placé, mais je refusais pourtant de me dérober dans un moment aussi difficile.

Je tenais d'abord à avoir l'avis personnel de chacun des membres de l'équipe de Cannes, car je n'envisageais pas de venir pour m'affronter à eux. R. Poitrenaud fut le plus rapide à réagir et le plus chaleureux, car il croyait que j'étais le seul à pouvoir empêcher la situation de se dégrader. M.E. Bertrand m'affirmait avoir, le premier, avancé mon nom et m'assurait de son soutien, tout comme R. Linarès.

Le 25 mars, je donnai à Élise mon accord de principe si les instances du mouvement approuvaient ce choix. Elle me répondit : "*Pas de problème. Je ne te soutiendrai pas ouvertement pour ne pas me déjuger par rapport à Ueberschlag, mais Madeleine Porquet dira aux autres que je donne mon accord.*"

Le sort semblait presque tranché.

Chapitre 2

De la désignation à l'entrée en fonction

(avril - octobre 67)

Le congrès de Tours

Comme nous en avons pris l'habitude depuis 1965, c'est en famille que nous débarquons de notre 2 CV (sept passagers, car nous emmenions un cousin adolescent qui garderait nos quatre enfants - 6 à 11 ans - pendant les séances de nuit).

Au pré-congrès à Chinon, le 30 mars, Robert Poitrenaud arriva avec les propositions discutées avec Élise pour un renouvellement des statuts de l'ICEM. Le droit de vote en assemblée générale serait réservé aux responsables (délégués départementaux, animateurs de commissions et membres du CA de la CEL), avec la création d'un comité directeur de 10 membres : E. Freinet, M. Porquet, Beaugrand, Barré, Berteloot, Ueberschlag, Deléam, Le Bohec, Delbasty, Guérin, afin de gérer le mouvement entre les AG, et la désignation d'un secrétaire qui assurerait à Cannes la coordination.

Comme annoncé, Madeleine Porquet proposa ma candidature qui fut rapidement acceptée. J'ignore si tous les responsables étaient vraiment unanimes sur mon nom, mais je les sentais trop soulagés de disposer d'un « volontaire » pour se poser d'inutiles questions.

Le premier des vrais problèmes était l'accueil de Pierre Giligny, ce militant de l'Orne, suspecté de quasi-traison par Élise sous prétexte que, dans un article de revue, le président de l'OCCE, l'Inspecteur général Prévost, avait cité son école comme exemple de « pédagogie coopérative ». Giligny était ulcéré par l'accusation d'Élise et se demandait s'il ne serait pas rejeté, comme on l'avait déjà fait précédemment pour d'autres. Il se tenait un peu à l'écart. Mes camarades me demandèrent d'aller le voir. Ayant été plusieurs fois l'intermédiaire entre Freinet et des responsables de l'OCCE, il m'était facile d'exprimer à Giligny que l'exemple de sa classe, cité par l'I.G. Prévost, était aussi un hommage rendu à la pédagogie Freinet.

Le fait que mes camarades aient compté sur moi pour dissiper ce malentendu servait probablement de test et prouvait qu'ils ne m'avaient pas désigné pour être simplement le bras séculier d'Élise. Elle-même me connaissait depuis 1950 et devait savoir que je n'avais jamais réagi en inconditionnel, même si je tenais à une rigoureuse loyauté. J'étais conscient que la voie serait étroite pour maintenir la cohésion du mouvement.

Un congrès d'animateurs de foyers ruraux, se tenant au même moment à Tours, avait souhaité la présence d'un représentant de l'ICEM à sa séance inaugurale. Comme personne n'était tenté par cette corvée, on me fit comprendre que cela faisait désormais partie de mon travail. Heureusement, il s'agissait seulement de faire de la figuration, car je ne voyais vraiment pas ce que j'aurais pu dire d'intelligent, moi qui ignorais presque tout du monde rural, alors que beaucoup de mes camarades, instituteurs de campagne, étaient plus compétents que moi pour représenter l'ICEM dans ce domaine. J'allais devoir m'initier rapidement à des tas de problèmes que j'ignorais jusqu'alors.

Pour la séance inaugurale du congrès de l'ICEM, je me tenais au milieu des congressistes vers le fond de la salle. J'avais ensuite la responsabilité d'une plénière de présentation de l'Ecole Moderne aux nouveaux venus. Comme ce congrès était celui du quarantenaire (la première rencontre de l'imprimerie à l'école s'étant tenue à Tours en 1927), j'avais choisi de faire rappeler brièvement, par quelques militants des diverses générations, les débuts des plus importantes techniques de la pédagogie Freinet. Cela passa bien parce que le rythme était assez enlevé.

Le soir, j'étais responsable avec Clem Berteloot d'une séance sur les « *aspects thérapeutiques de la pédagogie Freinet* ». Je proposai de condenser les interventions, en raccourcissant notamment la mienne, afin de ne pas lasser l'auditoire. Ce fut une réussite et, dans le document qui fut publié par la suite, on put donner l'intégralité des participations. Le docteur Jean Oury, venu en voisin de la clinique de La Borde, se dit surpris de constater que nous fussions allés aussi loin dans cette voie (qu'il croyait peut-être l'exclusivité de son frère Fernand).

Le soir suivant, à la demande de M. Porquet, j'avais préparé aussi une intervention pour une plénière sur la « part du maître », animée par elle. Mais les autres intervenants étaient si nombreux et si intarissables que j'avais renoncé au dernier moment à faire mon intervention. La lassitude du public était telle qu'il fallut d'ailleurs clore la séance en queue de poisson.

Je devais encore coordonner le lendemain une séance sur la culture. Roger Favry, l'un des responsables du Second Degré, m'avait, avant son départ à la fin du pré-congrès, confié le texte d'une longue et intéressante intervention. Devant les problèmes posés par la communication avec un public aussi nombreux, je décidai de remplacer la lecture de ce document par une courte intervention, presque improvisée, en signalant que le texte de Favry serait intégralement publié.

Je dus enfin tirer les conclusions du congrès, en insistant sur la nécessité d'une responsabilité collégiale alliant toutes les richesses du mouvement et compensant, par la complémentarité, les insuffisances de chacun de nous. Je crois que cela fut bien accueilli par les militants.

Je trouvais que je m'étais trop souvent trouvé en première ligne, mais mes camarades me poussaient par derrière, certains trop heureux de se préserver eux-mêmes, d'autres en jugeant utile d'imposer mon image à ceux qui me connaissaient encore mal. Cela ne convenait pas trop à mon naturel, volontiers effacé, mais je voulais montrer aussi que j'étais capable de faire face aux responsabilités. En résumé, je crois que l'examen de passage avait été réussi.

Une correspondance à télescopes fréquents

J'avais téléphoné à Élise dès la fin du congrès. Elle m'écrivit cette lettre le 7 avril :

Très cher Barré,

Tu m'as paru fatigué et ému au téléphone, mais ce n'était, je l'espère, que l'excès de surmenage chutant sur les derniers instants de présence dans l'arène. Car nos congrès sont une arène où il faut lutter et se battre avec lucidité au milieu d'un public qui ne se doute pas du drame et qui croit qu'un congrès réussi est une victoire gagnée.

Il n'est que le présage d'un bond en avant et le grand danger qui le menace est tout entier dépendant de cette minorité agissante que Lénine savait apte à faire les révolutions. Je sais que tout le congrès s'est réjoui de ton accord de venir à Cannes et d'y prendre un rôle déterminant.

C'est pour moi le plus grand apaisement mais aussi un grand souci pour ta famille que nous allons forcer à la séparation. Les enfants qui grandissent ont tellement besoin de la présence d'un père ! Enfin, il faut encore bien réfléchir à ce sujet et voir si une solution ne serait pas possible, peut-être par permutation puisque l'Ecole Freinet ne vous paraît pas une solution pour l'instant.

L'un des drames du mouvement est celui de la brisure entre les praticiens, techniques uniquement, et les théoriciens trop déracinés de la pratique. Il faut reparler de cela à tête reposée. (...)

Je vais faire paraître un n° de documents Ecole Moderne sur la Connaissance de l'Enfant. J'adresserai sous peu une circulaire aux camarades responsables.

Mais ce mot était surtout pour te demander de faire un leader pour le prochain Éducateur au sujet du congrès. Il faut y prendre conscience de la réussite certes, mais aussi des engagements face à l'avenir. Adresse cela au plus tôt.

Je vous embrasse à la ronde. Bon courage ! La vie a des grandeurs qui ne sont jamais de tout venant.
Élise

Avant d'avoir reçu cette lettre, j'avais moi-même écrit le 8 avril, ce qui avait fait croiser nos courriers :

Ma chère Élise,

Voilà le congrès terminé. Nous avons fait ce que nous avons pu, honnêtement, jusqu'au bout. En gros, je crois que le bilan est positif. Quant à dire s'il a été digne de Freinet, nous y avons été trop impliqués pour être juges. Peut-être auras-tu des échos plus dignes de foi. Je pense même que le nombre de critiques ou de félicitations sera la marque même de notre réussite. Si le mouvement réagit peu dans le mois qui vient, c'est que nous n'aurons pas encore atteint notre but : il ne faudra pas se décourager, mais aller plus loin, sans tarder. Je crois quand même les choses bien engagées.

Pour moi, je reviens rassuré sur un point. Un bon nombre de camarades, ceux qui comptent le plus pour moi, sont prêts à m'aider ; ce n'est qu'une condition nécessaire et non suffisante, mais elle est capitale.

La tâche est démesurée, mais elle est passionnante. Il s'agit de faire face aux situations nouvelles et elles sont nombreuses (je pense, entre autres, à l'évolution de la gauche française depuis quelques mois) sans jamais perdre le fil directeur et sans paraître, même s'il ne s'agit que d'apparences, renier des habitudes proches. Nous devons continuer à faire progresser tout le monde sans perdre personne, même pas ceux qui se figent volontiers dans les habitudes de l'Ecole Moderne. Quand Freinet faisait volte-face, on l'acceptait. Il nous faudra aussi naviguer devant les réalités, mais avec assez de souplesse pour ne pas trop désorienter. Par exemple, les changements de statuts décidés par Freinet depuis longtemps ont été bien acceptés, mais certains se trouvent bousculés. Tant pis, il faut évoluer, mais il faut aussi les rattraper et ne pas leur laisser croire que maintenant l'ICEM de Freinet, c'est fini.

Pour le congrès, par besoin de sécurité, nous avons adopté un travail assez structuré qui a donné des résultats, mais il faudra empêcher que certains camarades croient qu'on veut endiguer l'expression spontanée. Là encore, il faudra expliquer, obtenir l'adhésion, en un mot : éduquer. Le seul moyen d'amener les camarades au progrès volontairement, c'est de leur faire exprimer leurs contestations, leurs critiques. La critique imparable, si elle reste inexprimée, serait notre absence de fidélité à Freinet, car chacun se croit aisément juge en la matière mais, dans la mesure où les critiques seront précisées, il sera possible d'expliquer, de montrer, de faire comprendre.

Personnellement, j'ai besoin de tout construire sur des critiques, pourvu qu'elles ne soient pas malveillantes. Seul, je suis vite à court, mais la contestation m'oblige à approfondir et à trouver. C'est d'abord parce que je comptais sur ta critique permanente que j'ai accepté ce rôle écrasant, parce qu'elle me forcera à progresser, à approfondir. J'ai pensé aussi que mon acceptation t'aiderait à rester plus près de nous tous. La confiance ne favorisera pas ton retrait, je pense au contraire qu'elle facilitera une présence sans obligation, dans la sérénité, ce que nous aurions tant voulu offrir à

Freinet : réserver aux militants les combats quotidiens et lui laisser ce rôle de maître où il avait encore tant à nous apporter. J'espère que nous saurons te protéger des questions d'intendance pour te garder ta part du maître, dans la sérénité.

Je suis prêt à prendre mes responsabilités, même si elles m'effraient. J'ai pris conscience de la mutation qu'opère la responsabilité : on est amené à prendre des attitudes jusqu'alors inconnues parce qu'il fallait que quelqu'un les prenne. Il y a pourtant à cela un danger, c'est celui de vouloir prendre les responsabilités, même lorsqu'elles ne s'imposent pas, par simple goût de s'imposer. Je ressens bien ces choses parce qu'elles sont nouvelles, mais serai-je toujours aussi lucide ?

Après avoir tout fait pour obtenir l'adhésion des camarades dans un but louable, n'y a-t-il pas le risque de continuer pour le seul plaisir d'une autorité ? Pour l'instant, je ne me pose pas le problème, mais il reste posé comme celui des hommages de l'extérieur qui s'adressent au représentant du mouvement mais modifient l'attitude de celui qui les reçoit : je pense notamment aux responsables parisiens des dix dernières années. Le seul moyen d'empêcher de telles déviations, c'est une franchise totale au bon moment, c'est-à-dire à tout instant. Nous devons être conscients quand nous avons fait un tant soit peu de démagogie ou de direction autoritaire. L'essentiel est de savoir ce qu'on fait et les autres le savent mieux que nous.

Selon son état de fatigue, Madeleine Porquet t'adressera une lettre plus ou moins pessimiste sur la foule de nos congrès. Là encore, il ne faut rien dramatiser. Bien sûr, nous aurons à endiguer un flot qui risquerait de faire de nos congrès des lieux d'agitation stérile, mais il faudra raisonner sans passion, sans schématisme, voir clairement ce que nous voulons, plus que ce que nous refusons. Il faudra tenir compte des critiques en respectant la valeur de ceux qui les formulent. Certaines critiques importent peu de la part des amateurs de folklore, fût-il ICEM. J'attache plus d'importance à celles des travailleurs.

Je vais envisager les possibilités de transfert de la famille. Peut-être, à un week-end pourrai-je aller vous voir. Tout cela est encore si nouveau.

En tout cas, ne doute pas de ma bonne volonté.

Nous t'embrassons tous bien affectueusement

M. Barré

Élise me répondit le 12 avril :

Mon cher Barré,

Je reçois ta lettre en même temps qu'une longue lettre de Madeleine me parlant du congrès et de choses importantes qui, je le voudrais bien, ne sont plus de mon ressort. Il faut comprendre que je n'ai aucune aptitude à établir des relations avec les mouvements et les personnalités qui engagent avec nous des relations plus ou moins franches et intéressées. Je dois dire que mes habitudes de vieille militante, formée par Freinet dans la lutte, m'ont orientée vers une attitude critique de toutes situations. J'apparais donc souvent comme manquant d'optimisme et de confiance dans les camarades. Ce n'est pas tout à fait le cas, mais je dois dire que, repensant les problèmes du mouvement ces six mois, je sens nettement n'être pas à la hauteur de la situation et ne voir personne qui y soit... Ceci ne doit pas te démoraliser, mais te faire prendre conscience de problèmes qui ne sont pas exclusivement humains.

Faisant le point de Tours, passage des congrès d'hier aux congrès à venir, je n'ai pu m'empêcher de certaines appréhensions. Les camarades de Cannes ont jugé dangereux le rapprochement que j'y ai fait d'un compte rendu de Freinet sur Caen et du congrès

de Tours. Je leur réponds. Ils t'enverront cette réponse. Tu me diras ce que tu en penses. En tout cas, tu le dis, la succession de Freinet est terriblement difficile et il y a danger, plus que jamais, à faire un mouvement ou trop ouvert ou trop fermé.

Ce qu'il y a de rassurant, c'est que tout le monde a besoin de nous momentanément et désire amorcer le dialogue. Mais quand leurs problèmes auront reçu, grâce à nous, une solution valable, ne risquons-nous pas de nous retrouver plus que jamais entre nous ?

Il n'y a guère que notre action générale au second degré qui peut nous revaloriser à une heure où le 1^{er} degré ne sera bientôt plus que le seul enseignement élémentaire. Mais lis ma réponse aux camarades de Cannes.

Tu pourras compter en toutes circonstances sur Linarès et Poitrenaud. Je pourrai toujours répondre à tes questions et te donner mon point de vue en toutes circonstances, mais il faut savoir que je suis le passé et que je n'entre pas dans un présent qui a ses valeurs humaines. Je suis moins sûre de ses réserves intellectuelles : l'exception n'est pas la règle.

Qu'envisages-tu pour ta famille ? Tu parles de transfert, où ? Je pense que tu ne demanderas pas de trop gros sacrifices à Micheline et aux enfants.

Pour terminer, je veux te dire l'accueil chaleureux des camarades en général pour ta personne et la confiance que nous avons tous en tes possibilités. Tu feras ton tâtonnement expérimental et je suis sûre qu'il ne pouvait y avoir meilleur choix.

Bon courage ! Sois confiant !

Je vous embrasse tous deux avec affection.

Élise

On ne peut pas dire que cette lettre débordait d'optimisme. Point positif : les échos qu'elle avait reçus montraient le soutien de nombreux militants, à la fois les anciens qui me connaissaient depuis 1950 et les divers responsables avec lesquels j'avais partagé un travail.

Il était tout à fait inutile de me rappeler que ma tâche serait très difficile. Conscient de n'être pas à la hauteur de Freinet et me sachant incapable de lui « succéder », je cherchais seulement à assurer la poursuite du travail.

Je m'étais empressé de rédiger l'article demandé, accompagné de cette lettre du 12 qui croisait donc la lettre précédente :

Ma chère Élise,

Voici l'article demandé. Le mot « leader » ne convient pas, car il appartient, comme dans les autres numéros, aux Freinet. Tu l'as promis et nous y tenons tous ; même pour me mettre en relief, tu n'as pas le droit de t'effacer. Il y a des préséances de l'esprit que nul ne peut transgresser.

J'ai entamé le processus qui me conduira à Cannes. En définitive, Micheline va prendre sa retraite proportionnelle pour me suivre à la rentrée. Nous avons longuement réfléchi mais notre choix est fait. Je veux pouvoir me consacrer sans réserve et nous avons jusque-là partagé toutes les tâches familiales. Micheline sera amenée à prendre une plus grande part, il faut qu'elle soit plus disponible à nos quatre enfants. Si j'ai écarté Vence, c'est que je connais Micheline, elle n'est pas du genre à se limiter aux heures de présence et nous ne voulons pas que nos enfants fassent les frais de ce travail passionnant et passionné. Micheline restera un peu disponible, mais elle aura fort à faire au début avec le changement complet et nos deux aînés en 6^e.

Il ne nous reste plus qu'à chercher un logement à Cannes ou sa banlieue. Nous chercherons un F 5 assez confortable et, pour le reste, nous nous débrouillerons.

Ne te fais plus de soucis pour nous. J'ai franchi le Rubicon et je sais ce que cela implique. Mon trac n'est pas une hésitation, c'est une prise de conscience.

Je t'enverrai d'autres papiers sous peu.

Nous t'embrassons bien affectueusement.

M. Barré

Je reçus en réponse une lettre datée du 14. Comme cela était prévisible, mon article centré sur l'avenir du mouvement ne pouvait convenir à Élise, polarisée par son vécu. Je m'y attendais tellement que j'avais refusé de le qualifier de « leader » de la revue.

Très cher Barré,

Ton article ne va pas.

Il est trop léger et la comparaison du début avec une noce aurait tendance à manquer aux égards d'une absence qui a quand même dominé le congrès. Ceci pour la masse

Je te parle en toute franchise. Après un congrès de travail et qui suscite des engagements, il faut faire le poids en forces dynamiques, en perspectives, mais aussi en critiques.

De Cannes, l'on t'a fait suivre certainement l'analyse hâtive que j'ai faite de la situation. Il faut la prendre au sérieux. Pour tous c'est une date historique de prise en charge difficile dans un monde enseignant difficile, avec des camarades qui ne sont pas à une hauteur de vision d'ensemble. Il n'y a que des spécialistes qui foncent dans leur spécialité.

En ce qui concerne les « leaders », Bertrand a devancé mes intentions de te réserver la priorité - avec moi de temps en temps - pour te donner et préparer une autorité que tu dois prendre. Ueberschlag en effet m'écrit : « De ma conversation avec Bertrand, il résulte que l'Éducateur aurait besoin de quelques « leaders » que je pourrais rédiger. Je vais m'y mettre. »

Tu le vois, cette autorité que tu ne veux prendre, d'autres en disposent sans le moindre scrupule... En ce qui me concerne, je ne me plains pas d'être mise hors jeu si allègrement. J'en ai déjà l'habitude et c'est ce que j'espère.

C'est très bien de venir avec Micheline dès à présent. Il ne faut pas briser l'atmosphère par l'absence : on crée la vie, on en est responsable en totalité.

Il faudrait bien que tu viennes pour 1 ou 2 jours à Cannes dès que possible.

Je vous embrasse tous deux affectueusement.

Élise

Je te retourne ton texte. Je ne cache pas qu'un leader soit difficile à faire. Il faut t'y entraîner.

Décidément, la multiplication des courriers provoquait le chevauchement, car le jour où Élise m'écrivait, je lui avais écrit ce qui suit :

Ma chère Élise,

Si j'avais, comme Ueberschlag, envisagé de remplir ma tâche de loin, ce début m'en montrerait l'impossibilité, aussi une lettre traduira incomplètement ce que je pense de documents incomplets. Je suis persuadé que, dans une conversation, l'équipe de Cannes aurait mieux compris toutes les nuances. Si tu me le permets, je solliciterai de toi des entrevues qui permettront d'aller plus loin que des lettres échangées.

Ceci dit, tout en ayant eu la réaction de Poitrenaud, je pense que ce n'est ni ton papier qu'il faut modifier, ni l'extrait de Freinet, mais mon article car il doit montrer la continuité sous les dissemblances.

Je refuse que tu dises : "Je représente le passé." Je veux bien être l'homme d'avenir où l'on voudra mais pas à l'ICEM si tu ne devais pas être aussi l'avenir et moi un peu la fidélité au passé. Bien sûr, une page est tournée, mais aucune n'est déchirée, le livre doit rester cohérent. Tu n'es pas le passé, tu es la permanence, c'est-à-dire l'unité à travers le temps. Ce que tu ressens est vrai ; ce qui gêne peut-être, c'est que cela soit dit de telle ou telle manière. D'après moi, c'est plutôt le moment de le dire et l'endroit où le dire qui peut occasionner une divergence.

Le passage de ton article qui me gêne, c'est celui où tu parles (fin p.4 et début p.5) des camarades qui s'isolent dans une pédagogie d'avant-garde. Cela ne me gêne pas en soi, car c'est très juste mais je pense que, si cela doit être dit à ceux qui ont cette tentation : les cadres, cela ne doit pas être dit à tous ceux qui justement ne décollent jamais du procédé. Je pense que ce genre de thème devrait être approfondi dans Techniques de Vie dont il faudra faire une revue forte, fût-ce en tirant à l'offset les pages importantes pour qu'elles se distinguent de la part administrative. L'article de l'Éducateur doit s'adresser à tous et que chacun y trouve son compte.

Les vérités que tu dis dans ta lettre-réponse ont besoin d'être dites aux cadres avec lesquels il faut la franchise brutale due aux gens responsables. Il n'en va pas de même de la grande masse.

Certes, il n'est pas dans mon intention de faire de la démagogie. Faire de la démagogie, c'est dire aux gens ce qu'ils ont envie d'entendre. Les éduquer, c'est leur dire ce qu'ils ont besoin d'entendre. Mais ils ont parfois besoin d'entendre ce qu'ils voudraient entendre, car il est des vertus qui se créent parce qu'on s'est persuadé qu'elles existent. Les dangers, nous les voyons, tu dois continuer à nous les montrer, mais devant tous nous dirons que tout est bien parti, car c'est le seul moyen de tout faire bien partir. Et ce n'est pas un mensonge, c'est une pré-vérité, une vérité que nous voulons faire éclore. Toute ma vie d'éducateur, j'ai passé mon temps à persuader des enfants qu'ils étaient en train de réussir pour que finalement ils réussissent et ils ont tous finalement réussi.

D'ailleurs, c'est ce que vous êtes en train de faire avec moi. Alors que je regardais qui allait sortir de la tranchée sous les feux multiples, vous m'avez dit : «Ce sera toi. » J'ai mis un peu de résignation à dire oui et je sors en me disant : «Je n'ai plus peur. » et bientôt je n'aurai plus peur, et bientôt c'est moi qui vous rassurerai, parce que je n'ai plus le choix.

Je me demande d'où tiennent leur confiance les camarades qui se réjouissent de ma venue à Cannes, mais leur confiance me donne la responsabilité qui fait de moi quelqu'un d'autre, plus énergique, plus déterminé.

Je te laisse pour ce soir, mais je t'écrirai dès que possible.

Nous t'embrassons affectueusement

M. Barré

Je répondis aussitôt (le 17) à la lettre d'Élise sur mon article du congrès :

Ma chère Élise,

Tu as raison, mon article est mauvais. Ayant axé mon propos sur la continuité, j'ai parlé de nos congrès en général, masquant la rupture qui venait de s'établir. A vouloir montrer que tout doit continuer, on risque de faire croire que rien n'a changé alors que tragiquement l'essentiel nous fait défaut.

Mais si cet article est insuffisant, il devient inadmissible en tant que leader. J'ai accepté de prendre progressivement les responsabilités. Au rythme où vont les choses,

mon tâtonnement expérimental ressemble beaucoup à lancer le non-nageur du haut du grand tremplin. Que certains camarades hâtent ce plongeur avec une curiosité peut-être pas très saine, c'est leur droit. Mais je veux me jeter à l'eau plus progressivement. Je sais bien que le travail n'attend pas, aussi n'est-ce pas le travail que je refuse, mais des titres et des prérogatives. Il ne suffit pas que les camarades aient appuyé ma venue à Cannes pour que, d'un coup de baguette magique, tout ait changé. L'autorité est quelque chose qui se conquiert patiemment.

Je pense à un conte des 1001 nuits où le pacha transforme en une nuit un humble artisan en grand vizir pour le replonger ensuite dans sa misère. Il y a 4 semaines, j'étais l'humble artisan et j'ai le tête trop froide pour savoir que, quelles que soient les impatiences, je ne suis qu'un artisan qui prend des responsabilités qui le dépassent.

Le travail sera assumé, les contacts maintenus, la ligne générale conservée mais l'autorité, si elle vient, sera un aboutissement, un résultat, pas un préalable.

Qu'Ueberschlag, qui était il y a 4 semaines le responsable possible, croie qu'il peut de son bureau de Paris rédiger les leaders, c'est son affaire. Pour ma part, je m'estime incapable d'écrire de Rouen un leader valable en sortant de ma classe. Au congrès, j'ai à deux reprises fait des interventions qui étaient un peu des leaders, parce que je me trouvais en plein courant. A Rouen en ce moment, ce n'est pas vrai.

Un autre point sur lequel je serai très ferme, même si tout le monde me contredisait. Jamais un article de moi n'aura priorité sur un article de vous deux (C. et E. Freinet), tant que tu seras là pour témoigner dans le présent ; il ne s'agit pas d'une préséance de politesse mais d'une hiérarchie des valeurs sur laquelle je ne transigerai pas. Je sens que tu veux me pousser, et cela part d'un bon sentiment, mais personne, même pas toi, n'a le droit d'inverser la nature des choses. Je suis triste et furieux à l'idée que ma réaction pourrait apparaître comme un calcul ou une déférence conventionnelle.

Après tout, l'important est que je sache que ma fidélité, dans sa faiblesse, ne sera pas bêtise, qu'elle sera ma forme personnelle de vivre la pensée de Freinet, qu'elle ne sera pas émaillée de citations en miettes, car c'est au texte entier qu'il faut aller et, au-delà des mots écrits, à l'attitude, à la vie entière.

Mon souci d'accepter les tâches et les responsabilités, en refusant les titres, ne part pas d'une modestie qui, à force d'être voulue et délibérée, serait mensongère. Peut-être même ce refus est-il une manifestation d'orgueil : je ne voudrais détenir que de moi cette autorité que je refuse. C'est possible.

Ce sera peut-être une faiblesse apparente, mais c'est ma grande force : je ne cherche pas à m'imposer mais à imposer mes idées. Je suis disponible et c'est cette disponibilité qui me conduit à Cannes, cette présence disponible qui est la forme élaborée de l'éducation. Oui, je crois que c'est une grande force que de n'avoir d'ambition que pour ses idées, de n'avoir que des camarades et des adversaires, mais pas de rivaux.

Si les leaders d'Ueberschlag sont justes, passons-les à leur place, c'est-à-dire pas en premier, il n'y aura aucun passe-droit. Il n'en restera pas moins que si quelqu'un doit faire la synthèse, assumer en même temps les exigences contraires, je serai là.

Voilà ce que je voulais te dire ce soir, à la fois pour te faire comprendre que j'accepte et que je sollicite tes critiques, mais que malgré ma bonne volonté je ne me laisse pas manger à toutes les sauces. J'ai accepté ce qu'on me demande, sans illusions sur les difficultés, ce qui justifie mon inquiétude ; cela signifie que ce début me confirme dans la nécessité de m'adapter, mais pas à n'importe quoi.

Je vais tâcher de venir à la Pentecôte. Comme je pars en juin au Canada, c'est la seule possibilité avant les vacances.

Bien affectueusement à toi

M.Barré

Le chevauchement de nos courriers devenait gênant et Élise répondit le 17 :

Très cher Barré,

Nos lettres se croisent et je crains qu'une conversation de demi-sourds ne s'instaure au détriment de ton optimisme. Non, il ne faut pas sous-estimer ta valeur, elle est à la hauteur de la lourde et enthousiasmante tâche que tu as, que vous avez Micheline et toi, le courage d'accepter.

C'est en pensant à vous deux que je continuerai à être présente par mes conseils. J'ai demandé à recevoir le titre de conseillère pour avoir, le cas échéant, le droit d'intervenir sans engager le mouvement. J'ai trop senti pendant ces quelques mois à quel point, faute d'avoir la totale confiance des camarades, j'étais vouée au silence dans certains cas.

Je pense en effet, lorsque tu seras là, qu'il est indispensable que tu viennes souvent me voir pour échanges de vue, car certainement la grande complexité du mouvement t'échappe par certains aspects, mais, vois-tu, avec quelqu'un comme Linarès qui a un flair extraordinaire de mouvement de masse - il a travaillé en Algérie et ce n'était pas commode ! -, bien des problèmes sont éclairés et facilités

Je t'envoie ci-joint une analyse qui précise mieux celle, succincte, que j'ai faite pour les camarades de Cannes. Inutile de me dire ce que tu en penses. Prends qq. notes et renvoie-moi le rapport. J'en aurai besoin pour plus tard quand on approfondira les points de vue pour les faire passer dans l'action.

Tu dois avoir ma lettre critiquant ton article. Je ne sais pour finir si à Cannes ils ont pris mon article ou non. Je le jugeais nécessaire car si nos camarades responsables ne sont pas à la hauteur de la critique bienveillante, il ne faut pas compter sur eux. Une sélection va fatalement se faire parmi les cadres. Un mouvement ne se conduit que par une action à la fois de souplesse et de rigueur. Tu as à faire ton apprentissage.

J'ai eu un passage pénible ces jours-ci à cause de l'indécision de ma propre orientation. Maintenant, j'ai choisi. Je me sens libérée de la contrainte des cadres et j'échappe à une sorte de limitation de ma propre pensée. Je me sens libre et humainement je reprendrai plus facilement le dessus. Sois confiant. Il y a en toi tout ce qui est à un homme d'action et un penseur. Il faut apprendre à faire marcher les deux ensemble.

Je vous embrasse tous deux affectueusement

Élise

P.S. Je pense que les camarades t'ont envoyé mon article. Je l'ai fait très loyalement en ayant entendu les commentaires de l'équipe de Cannes et de qq. camarades de base. Je pense que moi seule peux faire la balance et la dire à tous, comme cela doit se faire. C'est parce que tu ne considères que les cadres que tu as peur, mais la masse est rassurée par mon opinion qui n'est défavorable pour personne. Même si les cadres sont choqués - s'ils le sont, ils ne sont pas à la hauteur de la situation -, ils savent que je m'en vais...

Ayant renvoyé ces différents textes, je ne peux les reproduire.

La situation était assez surprenante : Élise avait toujours soutenu, y compris face aux objections de Freinet, les expériences de pointe de certains camarades. Désormais, au nom de

la pédagogie de masse voulue par lui, elle se mettait à critiquer ces camarades en voulant placer un frein que Freinet n'aurait jamais souhaité.

Mon souci à moi était de ne perdre personne en route et de veiller à ce que tout le monde avance, non d'un même pas mais dans le même sens. Je ne voulais pas qu'une sélection naturelle ne conserve avec nous que ceux qui accepteraient toutes les critiques sans se vexer.

En renvoyant les papiers en question, je joignis cette lettre du 23 avril :

Ma chère Élise,

Je traverse cette période (dont m'avaient parlé les Berteloot) où l'on a franchi irrévocablement le cap, mais où pourtant on n'est pas encore dans l'action. C'est pénible, je ne suis plus vraiment ici, mais je ne suis pas encore là-bas et je le ressens dans ma difficulté d'écrire l'article que tu attendais. Dimanche, j'irai mieux car il y aura les camarades du C.A. et des échanges directs, puis il y aura vite la Pentecôte (et mon voyage à Cannes et Vence).

Je ne sais pas comment va se régler notre déménagement mais, comme je descendrai à Cannes dès juillet, pourrions-nous loger à Vence comme l'an dernier, si cela ne dérange pas ? Je crois que, comme préparation psychologique à ce qui m'attend, le cadre de l'école peut m'apporter beaucoup : s'il est un lieu où souffle l'esprit de Freinet, c'est bien celui-là. Mais tout mon été appartient au travail et tu me diras si tu as des choses à me proposer.

Je te renvoie les papiers que tu m'as envoyés. Tu ne me demandes pas mon avis, mais je trouve ton analyse très juste en tous points. Je persiste à croire que notre action et ton intervention devront se situer à deux niveaux : celui de la masse des adhérents et des étrangers au mouvement (par L'Éducateur) et celui des cadres responsables (par Techniques de Vie).

Un de nos soucis doit être la conception des Journées de Vence (23-27 août) qui doivent marquer l'approfondissement des options du mouvement. Je pense que ce serait un bon moyen de resserrer les cadres autour du travail à faire que de préparer des Journées riches et bien construites. Il faudrait peut-être en discuter le 30 à Paris pour ne pas être amenés à une préparation trop hâtive.

Nous t'embrassons tous avec affection, sans oublier Baloule et Jacques.

M. Barré

Le rythme des échanges épistolaires se ralentit pour éviter les croisements précédents. Élise m'écrivit le 2 mai :

Cher Barré,

Maintenant que nos responsabilités ont été mises à l'épreuve et du travail et du congrès, il va falloir redonner au mouvement une sorte d'unité idéologique en même temps qu'une direction d'action pédagogique.

En l'absence de Freinet, c'est indispensable pour que le mouvement affirme sa force, face aux petites initiatives pédagogiques et aux mouvements qui sont bien assis dans l'actualité pédagogique et financés de l'extérieur : OCCE et CEMEA.

A l'exemple de Freinet, il faut donc faire une Charte, comme il en fit à plusieurs reprises. Dans T. de Vie je fais un appel à ce sujet. Je n'ai pas le temps de t'adresser les documents et je passe la charte de 1950 avant le congrès de Nancy.

Il faudrait que dans les réunions de groupe, avant que ne commencent les préparations des stages (d'été), les camarades puissent en discuter.

Aux journées de Vence, la charte serait définitivement mise au point pour paraître en octobre, après le 1^{er} Éducateur établissant le plan de travail de l'année.

Je pense que tu seras d'accord, comme le seront certainement les camarades du comité de direction à qui je fais adresser copie de cette lettre.

Personnellement, j'aimerais que cette charte voie le jour, elle serait le signe de la continuité du mouvement, de la fidélité à l'œuvre de Freinet et de votre majorité. Alors, je pourrais prendre la voie de garage avec plus de tranquillité d'esprit.

A te lire et affectueusement à vous deux.

Élise

On pouvait lancer dès maintenant une réflexion sur la charte, mais j'étais suffisamment inséré au niveau départemental pour savoir que les dernières réunions de l'année scolaire permettaient tout au plus de préparer soigneusement les stages d'été et qu'on ne pouvait pas espérer de réactions significatives pour le mois d'août. Tout au plus pouvait-on demander aux délégués départementaux de faire remonter les réactions des groupes à propos de la charte, de l'Éducateur, Techniques de Vie, du prochain congrès, afin de mieux travailler aux Journées de Vence. Je fis dans ce sens ma première circulaire aux délégués départementaux :

Chers camarades,

Vous avez lu dans Techniques de Vie que je suis chargé d'animer les Journées de Vence du 23 au 27 août qui traceront le programme de la prochaine année scolaire

Au congrès de Tours, l'ICEM a témoigné de la pérennité de la pédagogie Freinet. Il nous reste à faire la preuve de notre capacité à organiser la vie du mouvement, à tracer les perspectives proches et lointaines de notre action, en l'absence de Freinet mais avec le soutien de sa pensée.

Comme l'école Freinet ne peut accueillir qu'un nombre restreint de camarades, nous ne verrons pas en août tous les bons travailleurs de l'ICEM (d'ailleurs, ils ne pourraient tous se libérer à cette période), mais il est indispensable que tous contribuent au débat.

Pour nous répartir les multiples tâches qu'assumait Freinet, nous avons été amenés à structurer notre travail. Cela s'est révélé efficace mais nous ne devons pas nous cacher que nous risquerions de dévier dans la bureaucratie ou le particularisme des régions ou des spécialités si nous ne veillons pas à renforcer et à approfondir sans cesse les échanges réciproques et continuels entre vous-mêmes et Cannes.

Je vous invite donc à discuter les points suivants et à m'envoyer vos points de vue afin de préparer déjà les discussions de Vence :

1 - La charte d'unité de la Pédagogie Freinet

Vous avez lu dans Techniques de Vie la proposition d'Élise. Le texte de Freinet, toujours actuel, doit servir de base à une large discussion aboutissant à une charte qui préciserait clairement la politique générale de notre mouvement, notamment vis-à-vis de l'administration, des autres mouvements.

2 - Les revues, notamment :

A) L'Éducateur

Nous devons à la fois renforcer sa valeur théorique et culturelle et en faire le reflet sincère du travail de base qui est la grande originalité de notre mouvement. Quelles propositions faites-vous pour garder une revue pédagogique qui soit digne de la pédagogie Freinet ?

B) Techniques de Vie

Je pense que, par sa souplesse, Techniques de Vie doit être le véritable bulletin de travail des responsables de l'ICEM. Jusqu'ici, l'information est surtout centrifuge. Comment envisagez-vous une meilleure efficacité dans les échanges ?

3 - Le Congrès

Voilà encore un problème important. Le texte de Madeleine Porquet devrait servir de base à la discussion.

La liste des sujets n'est pas close. Je vous demande de réfléchir à tous les problèmes qui se posent et à m'écrire votre point de vue personnel et collectif à mon adresse actuelle de Normandie.

Bien amicalement

M. Barré

Je consacrai le début de ma lettre suivante à Élise à lui parler du travail de dépistage que l'on m'avait confié, dans plusieurs écoles de Rouen, des enfants en grande difficulté scolaire, afin d'orienter certains en classe de perfectionnement. J'avais été si ému de sentir leur détresse, mêlée de tant de confiance accordée d'emblée à quelqu'un qui les écoutait, parfois pour la première fois, que j'avais du mal à accepter d'être coupé désormais des enfants, hormis les quatre de ma famille. Heureusement, je me promettais de garder le contact grâce à l'école Freinet que je connaissais depuis 16 ans.

Je faisais ensuite un rapide bilan de la récente réunion des responsables ICEM à Paris :

L'ambiance est si amicale que nous devons nous en méfier. Nous pourrions nous trouver si bien entre nous que nous refuserions l'entrée des autres susceptibles de rompre cette harmonie. Le problème d'une pédagogie de masse est aussi celui-là : il faut savoir accepter ceux qui n'ont pas encore fait tout le chemin. Je vais en faire un article pour Techniques de Vie.

Pour la Pentecôte, j'arriverai à Nice le samedi soir. Si tu le veux bien, j'irai te voir à l'Auberge le dimanche 14 et je serai à Cannes le lundi.

J'essaie de régler les différentes questions (congé de convenance personnelle pour moi, retraite proportionnelle de Micheline, logement). La complication, ce sont les 15 jours de stage au Canada, pendant lesquels je ne pourrai rien faire.

Cette période d'attente m'énerve, mais que faire d'autre ? Toute la famille ne vit plus vraiment à Rouen, mais situe chacun de ses actes dans la nouvelle perspective.

Nous t'embrassons tous bien affectueusement.

M. Barré

Je n'avais pas osé ajouter que mon fils aîné (10 ans) avait répliqué à un copain, fils de l'inspecteur primaire, que son père à lui était bien plus important puisqu'il allait « remplacer Papa Freinet ». En l'apprenant, je lui fis promettre de ne jamais redire cela : j'allais à Cannes pour travailler au bureau de Papa Freinet, mais sans avoir la prétention de le remplacer.

A la Pentecôte, sur l'insistance de sa fille Baloule, je ne pus voir Élise que quelques heures afin de ne pas la fatiguer, avant qu'elle ne se retire à Vallouise pour l'été. Je fus pris en charge par René Linarès pour la durée de ce court séjour.

A mon retour, j'écrivis pour faire le point :

Ma chère Élise,

Enfin un peu de calme depuis mon retour. J'en profite pour te dire à quel point j'ai été heureux de mon voyage à Vence. Je ne sais pas si ma présence t'a apporté la sécurité morale dont tu as besoin mais, malgré les difficultés qu'il ne faut pas se cacher, je suis revenu plus confiant.

Une chose me peine, c'est ta façon de répéter « Moi, je suis le passé. » Je t'ai déjà dit ce que j'en pensais et je suis un peu irrité que tu puisses penser que je dis cela pour

te faire plaisir. Si je tiens à ton avis, ce n'est pas pour savoir si c'est bien ou si c'est mal, mais parce que ton approbation ou ta critique (même si je ne l'acceptais pas) permettent d'aller plus loin.

Tu as presque l'air de t'excuser de nous ramener toujours à Freinet, mais comment pourrions-nous trouver notre voie nouvelle si nous ne percevons sans cesse le sens de son action passée. Pour ceux qui n'ont pas pour but la continuation de la pédagogie Freinet, il ne manque pas d'autres mouvements.

Les seuls dangers que nous devons éviter sont d'une part une sorte d'idéalisation de la pensée de Freinet dont la grandeur a justement été cette acceptation des limites de la réalité. Nous devons certes empêcher que cette simplicité délibérée soit taxée de simpliste, mais la transposer à un niveau idéal serait lui enlever finalement sa géniale originalité.

Un autre danger qui nous guette, nous les clercs, c'est de nous référer à un Freinet en miettes au lieu de revenir sans cesse à la totalité de Freinet. Lorsque tu cites, toi, une phrase de Freinet, elle est inscrite dans l'ensemble. Si nous jouons, nous, au jeu des citations, déformés que nous sommes par les manies universitaires, nous risquons de passer au hachoir une pensée si homogène. Je pense que nous devons sans cesse revenir aux textes longs et continuer encore longtemps de démarrer l'Éducateur sur un texte de Freinet formant un tout.

Notre conversation de dimanche a renforcé dans mon esprit la nécessité de recueillir, quand il en est encore temps, tout ce que nous savons de Freinet et qui n'a été dit nulle part

Je terminais par la répartition des tâches que nous avions prévue à Cannes : Bertrand s'occuperait de la documentation (BT, BTJ, SBT) et de la revue *Art Infantin*, Linares de la liaison avec les groupes départementaux, les stages, les bulletins départementaux et régionaux, ainsi que la FIMEM (relations internationales). Je prenais la liaison avec le comité directeur et les commissions, les relations extérieures, et j'animais *L'Éducateur*, *Techniques de Vie*, les dossiers et brochures pédagogiques, les bulletins de commissions.

A M.E. Bertrand qui s'inquiétait de l'Éducateur de rentrée, j'écrivis le 22 mai que je ne pouvais faire davantage en ce moment et que je prendrais le relais début juillet, au plus tôt fin juin. J'ajoutais pour le rassurer :

Je comprends que la situation transitoire ne soit pas drôle, la mienne non plus en ce moment. Tout ira mieux ensuite car la situation sera plus claire. Ne te laisse pas démoraliser. J'ai précisé quel sens je donnais à ma venue à Cannes. Tout en prenant délibérément les responsabilités qui me seront confiées, je serai membre de l'équipe, c'est-à-dire co-responsable, comme chacun de vous, du travail de toute l'équipe. C'est dire que, si j'accepte d'être auprès d'Élise l'interlocuteur de l'équipe, je me considérerai comme solidaire du travail de chacun des membres. Il est bien entendu que cette co-responsabilité n'a de sens que si, tout en ayant la responsabilité propre de secteurs déterminés, nous travaillons en collaboration amicale. Mais de cela je ne doute pas un instant.

Le mieux, c'est que ton secteur de responsabilité te tienne à l'abri des accrochages individuels, ce qui ne veut pas dire que tu ne serais pas mêlé aux autres activités. Le travail collégial ne doit pas être un vain mot et, en l'absence de Freinet, les réunions de synthèse courtes et précises sont plus indispensables que jamais.

Je ne sais si cela peut t'aider, mais j'ai confiance en nous tous plus que dans mes propres capacités.

Tu as raison de dire que, tout en comprenant et en ressentant l'anéantissement qui saisit souvent Élise, nous devons, nous, assumer la vie à laquelle s'est tant identifiée la pensée de Freinet. Élise le sait bien et c'est justement la crainte de n'en avoir plus la force qui la rend parfois si désespérée. C'est un drame dans lequel nous pourrions peut-être lui apporter l'apaisement d'une continuité assumée. C'est en tout cas ce que je souhaite de tous mes vœux.

Bien amicalement

M. Barré

Au risque d'être fastidieux, j'ai cité longuement ces correspondances parce qu'elle montrent clairement dans quel état d'esprit j'abordais ma nouvelle responsabilité. Je n'arrivais pas avec des projets fracassants ni des intentions cachées. Mon seul but était de permettre une évolution dans la souplesse et la durée, en évitant au mouvement de se figer, comme Freinet en avait la hantise après avoir vu ce qui était arrivé pour Decroly et Montessori, mais en progressant dans la fidélité profonde à ce qui nous avait réunis autour de lui. Je sentais Élise tiraillée entre l'espoir que cette action militante allait se poursuivre et la douleur d'accepter que le mouvement survive sans drame à la mort de son leader. Il nous fallait donc renforcer l'espoir sans aviver la douleur.

Une fin d'année scolaire très occupée

J'avais demandé mon congé pour convenance personnelle pour la rentrée. Mes amis des CEMEA trouvaient regrettable que j'interrompe ma carrière administrative et me proposaient d'obtenir un détachement sous leur couverture, en me plaçant au service de l'ICEM qui leur rembourserait mon salaire. C'était généreux, mais je préférais écarter cette solution, car je craignais que cela ne crée une ambiguïté pouvant laisser croire que je serais une sorte de sous-marin des CEMEA à la coordination de l'ICEM.

Pour Micheline, il n'y avait aucun espoir d'obtenir une nomination d'institutrice près de Cannes et, comme la charge de nos quatre enfants se trouverait alourdie pour elle du fait de mon nouvel engagement, nous avons pris ensemble la décision qu'elle demanderait le bénéfice de la retraite anticipée à laquelle elle aurait droit à la prochaine rentrée, notre troisième enfant atteignant 9 ans au cours de l'été.

Depuis des mois, l'ICEM m'avait demandé d'animer au Québec, pendant la première quinzaine de juin, un stage de professeurs d'école normale sortant avec peine d'une pédagogie presque moyenâgeuse. Heureusement, mes coéquipiers : Michel Péliissier, Maurice et Clem Berteloot possédaient le poids pédagogique nous permettant d'engager vraiment le dialogue avec ces enseignants, rendus parfois très agressifs par l'obligation d'évoluer. Malgré l'hypocrisie de leur leader, un jésuite rétrograde, notre souci du dialogue permit de détendre l'atmosphère.

Le principal bénéficiaire de ce stage fut de tisser des liens avec les Berteloot qui devaient prendre la direction de l'école Freinet à la rentrée suivante, une autre fonction à risque. Nous nous étions promis aide mutuelle et j'étais rassuré à l'idée de n'être pas trop coupé de la vie scolaire, en pouvant me retremper de temps en temps dans une école que j'avais bien connue de 1950 à 1952.

A mon retour en France, je trouvai le temps de rencontrer officieusement des responsables communistes nationaux, grâce à une amie rouennaise avec qui j'avais milité contre la guerre d'Algérie. Je préférais savoir quel contentieux j'aurais à assumer entre l'ICEM et le PC. Ils

me répondirent qu'il n'en existait aucun et que le ton de l'article de F. Seclet-Riou les avait surpris. Le temps n'était plus aux invectives, le parti ne soutenait aucun mouvement pédagogique (pas même le GFEN, assuraient-ils) et la voie était ouverte pour le dialogue. Si ce dialogue n'alla jamais très loin, je pus néanmoins constater qu'aucune attaque publique ne fut portée désormais contre l'ICEM par le PC.

La fin de l'année scolaire marquait pour moi l'adieu, au moins provisoire, à ma vie d'instituteur spécialisé. Pendant mon séjour au Canada, mes élèves m'avaient fait la surprise de constituer une sorte de livre d'or dont chaque page était écrite et illustrée par chacun d'eux, avec très peu d'aide extérieure. Cela me toucha beaucoup, tout comme l'attitude chaleureuse de mes collègues, de tous les autres élèves et leurs parents, mes anciens et les autres. Micheline était également fêtée dans son école maternelle.

Veillée d'armes à Vence

Déjà en 1950 (avant d'enseigner à l'école Freinet), j'avais décidé d'y passer tout l'été pour m'imprégner de l'atmosphère. Cet été encore, comme les locaux étaient vides, j'y logerais en famille comme l'été précédent, afin de me retremper au maximum dans la pensée de Freinet, diffuse dans le moindre recoin de ces lieux qu'il avait créés.

A notre arrivée, début juillet, Élise qui était partie jusqu'à l'automne dans sa maison de Vallouise, nous avait laissé une lettre nous demandant d'habiter non pas à l'école, mais à l'Auberge. Je savais que Freinet n'aimait jamais laisser sa maison vide pendant les vacances. Nous recevions donc la garde des lieux et du chien qui n'obéissait bien qu'à Freinet. Comme j'eus la satisfaction de sentir qu'il m'acceptait comme maître temporaire, j'y vis un présage favorable. Élise m'avait donné la consigne de lire le maximum des articles et autres écrits de Freinet, rassemblés dans son petit bureau de travail encore imprégné de sa présence, moins d'un an auparavant.

Je ne vivais pourtant pas rivé sur le passé, ayant à préparer les Journées d'été qui devaient se dérouler fin août dans l'école. Je devais notamment dépouiller une enquête faite auprès des militants sur la pratique de l'enseignement programmé, thème dont M. Berteloot devait animer les travaux.

D'autre part, il s'agissait aussi pour nous de passer de vraies vacances familiales dans une région déjà connue de nos enfants et qui allait devenir notre lieu de vie pour un temps indéterminé. C'est avec ma famille que j'étais allé rencontrer Élise dans les Hautes-Alpes pour prendre ses derniers conseils et consignes avant les Journées d'Études.

J'avais promis aussi d'animer à Vaugrigneuse, près de Paris, la conclusion d'un séjour pédagogique d'enseignants québécois qui s'était déroulé depuis juillet à Mende et à Clermont-Ferrand. A mon retour à Vence, j'appris que Maurice Berteloot venait d'être hospitalisé pour infarctus. J'aurais donc seul la responsabilité de tous les travaux des journées de Vence, pour la première fois sans la présence de Freinet.

Les journées de Vence

Heureusement, il ne manquait pas de camarades chevronnés et dévoués pour aider à faire face et, finalement, la défaillance, heureusement très temporaire, de Berteloot ne fit que renforcer la solidarité que je sentais se tisser depuis le congrès.

Dans la synthèse des réponses des militants sur les bandes enseignantes, j'avais été frappé par les critiques, feutrées mais nombreuses, de la première série des 100 bandes du *Cours de calcul*, publiées de façon un peu précipitée en 1964, du fait de l'impatience de Freinet à occuper le créneau de l'enseignement programmé. Il pouvait sembler sacrilège de remettre en

question ce travail impulsé par lui, mais l'ICEM avait fait mieux depuis avec « *L'atelier de calcul* » et nous devions avoir le courage de rectifier nos erreurs précédentes.

Je proposai donc de travailler en petits groupes pour éplucher toutes ces bandes et noter les modifications qui devraient intervenir dans les rééditions ultérieures. Au moment de la synthèse, le constat était net : on ne pouvait se contenter de remanier quelque peu les cent bandes publiées, il fallait repartir sur de nouvelles bases grâce à l'expérience acquise depuis. Je me réjouissais de nous voir aborder avec enthousiasme un chantier allant au-delà de ce que nous avons réalisé autour de Freinet. Effectivement, ce projet fut rapidement mené à bien. Il en fut de même pour de nouvelles bandes de français, plus approfondies que les premières publiées.

Un courrier d'Élise nous informa qu'elle venait d'apprendre que l'exposition prévue à l'IPN sur les méthodes naturelles se ferait dans des vitrines le long des couloirs. Comme il n'était pas question pour elle de laisser mettre sous vitrine une « pédagogie de plein vent », elle exigeait l'installation dans une grande salle, sinon de renoncer à cette exposition. Or, l'IPN ne possédait aucune salle disponible au delà de quelques heures, à cause des nombreuses réunions de travail qui s'y tenaient. Les expositions y étaient toujours présentées sous vitrine afin d'éviter une surveillance permanente pour laquelle n'existait aucun personnel. D'ailleurs, les maquettistes étaient au travail depuis des mois puisque l'inauguration était prévue au printemps prochain. Remettre en question cette exposition, préparée avec notre mouvement, risquait de nous déconsidérer définitivement. R. Ueberschlag était le plus inquiet d'une telle remise en question car il avait servi de coordinateur, désigné par Élise elle-même. Je me demandais même intérieurement si celle dernière ne voulait pas lui faire payer ainsi son refus d'accepter la responsabilité suprême qu'elle lui avait offerte.

Après discussion générale, la réponse unanime fut de ne pas renoncer à l'exposition entreprise. Pour apaiser Élise, les responsables parisiens s'engageaient en outre à rechercher la possibilité d'une exposition d'art enfantin pendant la même période (cette dernière se tint effectivement plusieurs semaines à l'École Normale d'institutrices des Batignolles). Je fus chargé de téléphoner à Élise le résultat de nos réflexions. Celle-ci me répondit d'un ton assez sec : « *C'est toi qui choisis.* » En réalité, je ne choisissais rien moi-même. Devais-je comprendre que j'aurais dû choisir entre elle et tous les responsables réunis ? Pour moi, il n'y avait aucun choix à faire. On ne réunit pas autant de militants pendant leurs vacances pour ne pas tenir compte de leur avis unanime.

Les journées d'études avaient été très vivifiantes, car tous les participants repartaient confiants et déterminés avec des projets précis dont je peux dire qu'ils furent menés à bien.

Restait pour notre famille à remonter à Rouen pour effectuer notre déménagement. Le camion ne pouvait le livrer à Cannes que trois jours après le chargement. Comme les copains de l'Isère m'avaient exprimé leur souhait de me voir passer à leur stage régional de La Côte St-André, nous avons décidé d'y faire une halte en famille.

Il s'agirait ensuite de démarrer à Cannes le travail promis.

Chapitre 3

A l'épreuve des responsabilités (septembre 67 - juillet 68)

L'installation à Cannes

Notre appartement loué dans un immeuble du Cannel-Rocheville, au nord de Cannes, venait juste d'être terminé. Il avait beau être appelé 4/5 pièces, sa faible superficie se révélait insuffisante, mais il fallait se débrouiller pour tout caser, notamment les livres qui nous envahissaient.

Se cumulaient avec l'installation les difficultés du démarrage au bureau et l'inscription de nos quatre enfants dans trois établissements différents, à plusieurs kilomètres de chez nous. Avec Micheline, nous nous organisions pour les conduire ou les récupérer quatre fois par jour. Malgré les nombreuses occupations que lui donnait notre emménagement, elle vivait péniblement la situation de mère au foyer, après tant d'années d'activité pédagogique intense.

Ma priorité était de boucler *L'Éducateur*. Il fallait jongler pour combler les vides d'articles promis et non parvenus à temps. Je n'avais pas la virtuosité de Freinet pour improviser des textes comblant les lacunes. Je fis de mon mieux pour tenir jusqu'à l'obtention de collaborations plus régulières.

Pour moi qui n'avais plus travaillé dans un bureau depuis 1952, quand j'aidais au secrétariat de Freinet, cette sédentarité m'était d'autant plus pesante que, dans ma classe, je restais rarement assis, préférant me trouver aux côtés des enfants qui avaient besoin d'aide ou de proximité. Une anecdote me révéla ma difficulté de d'adaptation. Le jour où mes enfants voulurent voir mon bureau, je sortis de mon tiroir une boîte de pastilles. En se servant, ils s'aperçurent qu'elle était largement entamée et, peut-être par jalousie, me demandèrent qui avait mangé les autres. Quand je leur répondis que c'était moi, "*Oh! tu retombes en enfance?*" répliqua l'un d'eux. Je pris conscience en effet que je trompais mon enfermement au bureau par le recours aux sucreries. Heureusement, je n'étais pas fumeur, sinon je crois que j'aurais doublé ou triplé ma consommation de tabac. Inutile d'ajouter que la remarque ironique de mes enfants suffit à me détacher du recours aux pastilles.

Improvisation pour un congrès de médecine naturiste

Élise m'avait demandé de la représenter dans un congrès organisé à Paris par un médecin naturiste. Elle avait appris que ce dernier avait pris contact à Paris avec Faligand pour avoir le point de vue de l'École Moderne dans une table ronde et elle avait réagi aussitôt en lui précisant que Faligand avait été exclu de notre mouvement. En réponse, le docteur l'avait invitée à venir ou à envoyer son représentant. Élise m'avait désigné pour lire son intervention mais, au dernier moment, son état de santé ne lui ayant pas permis de rédiger le texte, elle me téléphona de me débrouiller. J'avais horreur d'une telle situation. En famille, nous étions certes plus proches du régime naturiste et de l'homéopathie que la moyenne des militants, mais cela ne me donnait aucune vocation à m'exprimer sur ce sujet. Habitué désormais à faire face, je rédigeai néanmoins une intervention de simple bon sens qui pourrait être acceptée par le mouvement.

Arrivant à la tribune, quelle ne fut pas ma surprise de constater que Faligand était appelé pour intervenir au nom de l'IPEM dans la même table ronde. Je dois préciser que, fin juin, j'avais eu à régler un contentieux à propos de la parution, dans le bulletin de la commission *Éducation Spécialisée*, de citations de Faligand qui en était membre avant son exclusion, dix-huit mois plus tôt. Comme je participais moi-même à cette commission et que j'en connaissais

bien les animateurs, je pus régler le différend, sans trop insister pour savoir s'il y avait eu contretemps ou désir de provocation de certains. Mais je ne voulais pas me trouver à tout moment devant de telles situations. Faligand avait utilisé le titre de son journal scolaire pour diffuser, hors de l'ICEM, une brochure d'attaques contre Freinet, il avait été pour cette raison exclu du mouvement en avril 1966. Mon rôle était d'éviter désormais toute ambiguïté.

Je n'avais que quelques secondes pour décider de ma réaction. Faligand s'était vu offrir la parole en premier et il présentait son "mouvement" (en réalité, une poignée d'enseignants) comme l'un des plus modernistes de l'époque. Je fis passer au président un mot expliquant qu'un différend grave empêchait le représentant de l'ICEM de discuter publiquement avec le responsable de l'IPEM et je quittai discrètement la tribune.

Élise ne me dit jamais ce qu'elle avait pensé de ma réaction improvisée, mais j'étais décidé à m'en tenir aux décisions collectives prises par le mouvement. On ne pouvait pas me demander de régler un contentieux interne, puis d'oublier le conflit devant des personnes extérieures. Je publiai dans *L'Éducateur* le texte de mon intervention non prononcée et un chapeau expliquant mon comportement. J'ignore si tout le monde apprécia, mais chacun savait désormais que j'appliquerais les décisions prises.

Des échanges réguliers avec Élise

Élise faisait parvenir fréquemment des notes manuscrites, généralement non datées, dont j'ai gardé un bon nombre, sans avoir eu le temps de garder un double des réponses qu'elle exigeait immédiates, par téléphone ou par écrit (parfois sur la feuille des questions). Il n'existait pas encore de photocopieur dans nos bureaux et ce n'est qu'après avoir sérieusement étudié les matériels que j'en fis louer un. J'appréhendais un peu les entretiens téléphoniques car on entendait parfois très mal (les secrétaires auxquelles Élise dictait parfois une lettre à dactylographier attribuaient cela à la fatigue de son bras qui éloignait le combiné de sa bouche), or elle avait horreur de devoir répéter une phrase mal comprise.

Je préférais les entrevues à Vence, car elles facilitaient des nuances que seule permet une conversation directe. Quand elle revint de Vallouise, tardivement à cause de problèmes de santé, je prenais souvent un moment pour me rendre à l'Auberge, au rendez-vous qu'elle me fixait, avec les documents qui appelaient son point de vue. Comme je lui avais dit, le rappel qu'elle traçait de l'attitude de Freinet était toujours précieux.

Le problème, c'est qu'elle ne percevait le mouvement qu'à travers des contacts individuels, généralement épistolaires. Si elle se sentait considérée comme étrangère par la majorité des militants, cela provenait du fait qu'elle refusait de rencontrer plus de trois personnes à la fois. Or un mouvement n'est pas constitué seulement d'individualités.

Elle ne manquait certes pas de clairvoyance dans l'analyse qu'elle faisait de tel ou tel militant, même si elle ne le connaissait que par des échos indirects. Quand elle avait passé chacun au crible de sa critique impitoyable (l'une était autoritaire, l'autre trop englué dans le terre-à-terre, un troisième se payant de grandes phrases, un quatrième versatile), j'aurais pu repartir découragé de ne pouvoir m'appuyer sur aucun responsable de l'ICEM (hormis elle). Heureusement, j'avais appris de Freinet que la vertu essentielle du travail d'équipe est de compenser les insuffisances individuelles, de permettre à chacun de se transcender grâce aux qualités complémentaires des autres. Si bien que les analyses les plus acerbes, mais pas vraiment inexacts, ne suffisaient pas à me démoraliser. Au contraire, elles m'encourageaient à amplifier le brassage collectif qui permettrait de tirer le meilleur de chacun.

Prise de distance avec l'école Freinet

Peu après son retour à Vence, Élise me parla de l'école Freinet, en rapportant les paroles d'un grand élève qui regrettait "l'époque d'avant". En soupirant, elle semblait partager ce point de vue. Je lui répondis que les enfants qui avaient connu "Papa Freinet" ne pouvaient que regretter son absence. Mais je lui rappelai aussi, pour avoir enseigné à l'école, que nous avions tous le sentiment que la grande époque de l'école Freinet remontait à la période d'avant-guerre quand Freinet et elle en assuraient à temps plein l'animation.

Alors que Freinet se retrempait, dès qu'il en avait le temps, au milieu des enfants, Élise n'assistait même plus, comme auparavant, à la réunion hebdomadaire de coopérative. Ne quittant plus l'Auberge, elle ne connaissait la vie de l'école et de l'internat qu'à travers des visites individuelles d'adultes ou d'enfants qu'elle faisait parler.

A l'issue de notre conversation, je tirai la conclusion personnelle qu'il valait mieux limiter mes contacts avec l'école Freinet, afin de ne pas faire interférer les problèmes délicats du démarrage. Il était préférable qu'une sorte de coupe-feu empêche des conflits de se propager d'un secteur à l'autre, comme cela s'était passé en 64-65 avec Pons et Bonbonnelle. Je me contenterais désormais d'accompagner au Pioulier des visiteurs, généralement étrangers. Mon regret d'être privé du contact avec les classes fut d'ailleurs rapidement estompé par le manque de temps disponible.

Je précise que nous restions en contact avec Maurice Berteloot qui venait souvent à Cannes et prit par la suite l'habitude de participer à nos réunions d'équipe.

Un emploi du temps surchargé

Le secrétariat de l'ICEM et la préparation de l'*Éducateur*, de *Techniques de Vie* et des dossiers pédagogiques auraient presque suffi à occuper mes journées. S'y ajoutait l'organisation de la frappe des bulletins de commissions (l'écriture de certains des auteurs m'obligeait parfois à faire la lecture à haute voix du manuscrit devant la dactylo, pour qu'elle ne me dérange pas à de multiples reprises pour demander la signification de tel ou tel mot indéchiffrable ; je disais en plaisantant que mon séjour à Cannes me préparerait à la lecture des grimoires anciens).

A cela s'ajoutaient les relations extérieures qui m'obligeaient à de fréquents déplacements. Ainsi, au dernier trimestre de 1967, en plus de la réunion trimestrielle du CA de l'ICEM, j'avais participé à une réunion à Paris du comité de liaison des mouvements d'éducation nouvelle (désormais appelé CLEN), au congrès de l'OCCE à Colmar, à celui, sur la côte adriatique, du MCE, le mouvement italien membre de la FIMEM. Bien que Linarès fût chargé du secteur international, Élise me demanda d'aller avec lui. Chaque voyage représentait chaque fois deux nuits dans le train et il fallait reprendre le travail au bureau presque en descendant de la couchette.

J'étais venu à Cannes pour assumer et j'assumais autant que je le pouvais. Mais c'était toujours insuffisant aux yeux d'Élise qui gardait en mémoire la puissance de travail de Freinet à mon âge, en oubliant que je n'avais ni son tempérament, ni son expérience. Une lettre du 17 novembre 67 montre son attitude :

Cher Barré,

Notre collaboration hâtive et superficielle doit être mise au point. Il m'est difficile de donner hâtivement un conseil çà et là si je ne suis pas au courant du mouvement de fond dont témoigne la correspondance et tes contacts avec camarades et personnalités et les événements que vous mettez en train. Je ne voudrais pas être celle qui pond un article nécessaire sans liaison avec tous ces événements. Mon nom n'a quelqu'importance que si je continue dans la ligne de Freinet.

Mon impression est que je ne sers pas à grand chose si ce n'est à donner l'illusion de la continuité.

Je pense d'ailleurs que tu risques, toi aussi, de jouer le rôle superficiel du bureaucrate. Nous ne pourrions vivre que par contact étroit avec la masse, en vivant les problèmes de masse qui doivent alimenter en théorie ou en pratique l'essentiel de l'Éducateur. Ton absence du mouvement pendant de nombreuses années nécessite un recyclage profond et je t'avoue que, n'étant pas dans le bain et très prise par ailleurs, je ne puis guère t'aider si les choses continuent ainsi.. On ne sent d'ailleurs dans l'équipe de Cannes aucune cohésion et c'est un peu grave en ce qui concerne la CEL comme l'ICEM.

Suit une énumération de tâches :

- Les dossiers: Il faut les avoir vus avant de donner ton accord. Es-tu sûr que P. puisse faire un dossier sur la Coopération ?(...)Dès à présent, écris aux camarades pour que tu puisses avoir la copie à l'avance. Il ne faut pas laisser baisser le niveau de l'édition, surtout étant donné son importance dans la pratique pédagogique.

- L'Éducateur: Il faut, je te l'ai dit, parler de la programmation à nouveau. Revois Beaugrand pour les bandes surtout. Et prends contact permanent avec le second degré.

- Les B.T. : Tu dois les superviser, comme le faisait Freinet. Mets-toi d'accord avec Bertrand. Il faut un très gros travail sur la BT Picasso.

- La FIMEM :Il faut tout de suite voir avec Linarès de faire un prochain N° plus copieux et culturel

En définitive il faudrait pour bien faire

1 - Me relever dans chaque courrier les faits importants et me les communiquer dans les délais nécessaires. Tu dis un mot de tes intentions et j'indique rapidement mon opinion. Ainsi je ne perds pas mon temps, je suis au courant et tu prends conscience des faits essentiels et pour les revues et pour le mouvement.

2 - Ne jamais répondre une lettre qui engage le mouvement sous ton nom personnel. Je t'ai déjà fait cette recommandation que tu as oubliée avec Kuchly au sujet des CEMEA. Tu sais qu'un argument élevé contre ta venue à Cannes était que tu étais fonctionnaire CEMEA et que tu risquais de faire le jeu CEMEA. Kuchly qui tient à sa subvention peut avoir une telle opinion. Indique donc avant d'expédier la lettre que tu dois lire à l'équipe: "Après accord d'Élise Freinet, Pour l'équipe de Cannes". Ainsi tu es à couvert de toute attaque.

Peut-être ces réflexions peuvent te paraître sans grand poids. Je te les fais dans l'esprit et l'intérêt du mouvement, de ton autorité et de l'affection que j'ai pour toi. Bon courage.

Élise

P.S. J'aimerais revoir le dépliant du congrès. Il doit être riche, contenir en promesses tous les travaux du congrès. Fais prendre copie. Je réponds de suite, par téléphone si nécessaire.

J'avais évoqué l'apprenti nageur que l'on jette du haut du grand plongeur. Désormais j'étais dans le bain, mais j'avais la sensation de recevoir sans cesse des projectiles divers à attraper, ce qui m'empêchait de nager en droite ligne. Les vœux de courage ne m'étaient pas inutiles pour affronter toutes ces difficultés, surtout s'il me fallait endosser les responsabilités des autres camarades, tout en étant suspect d'être coupé du mouvement et (ou parce que) fonctionnaire CEMEA.

Relativisons ces derniers reproches. Tout le monde savait que, pour raisons familiales, j'avais été absent de nombreuses rencontres nationales de l'ICEM entre 54 et 64, mais j'étais bien inséré dans mon groupe départemental et plusieurs commissions. J'avais toujours suivi avec attention l'évolution du mouvement et entretenu une relation constante avec Freinet. Pour ce qui est des CEMEA, je ne leur consacrais que certains moments de vacances et c'est

Freinet qui avait utilisé mes relations dans ce mouvement pour amorcer des collaborations. Si tout cela était un si lourd handicap, pourquoi n'avoir pas désigné à ma place quelqu'un qui fût exempt de cette tare ?

Par ailleurs, je n'avais aucune intention d'empiéter sur les domaines de compétence de mes camarades de l'équipe de Cannes. Néanmoins, nous ne vivions pas cloisonnés dans chaque secteur. Par exemple, Bertrand s'étant trouvé brutalement en panne d'un SBT, j'avais proposé un choix de textes des *Misérables* sur Jean Valjean à la sortie du bain. J'avais exploité pour l'*Éducateur* mes contacts récents avec les Canadiens et les Italiens, sans pourtant me substituer à l'action de Linarès.

Je signalais régulièrement à Élise les éléments importants trouvés dans le courrier. Encore fallait-il être d'accord sur les critères d'importance. Je me souviens de sa colère en apprenant dans quel hypermarché Beaugrand et son groupe avaient accepté d'exposer des dessins d'enfants de la région : celui des "Coopérateurs de Champagne". Beaugrand croyait naïvement qu'une coopérative était préférable à un magasin de type Carrefour. Erreur : les Coopérateurs, c'était presque l'OCCE dont elle avait décidément l'obsession.

Pour le cas Kuchly, ancien militant en conflit avec le groupe ICEM depuis qu'il manifestait son autoritarisme d'inspecteur, j'avais simplement empêché qu'il utilise l'étiquette ICEM pour tenter d'accaparer une subvention de stage décrochée par les CEMEA.

Je n'avais aucune intention de m'abriter sans cesse derrière Élise, ni même l'équipe de Cannes, chaque fois que j'appliquais une décision collective. Je signalais simplement : *M. Barré, secrétaire du comité directeur de l'ICEM*. Élise était libre de signer ses propres décisions à condition d'en assumer la responsabilité. Je ne voulais ni m'en servir comme paravent, ni qu'elle m'utilise pour faire exercer ses propres volontés.

Je ne dis pas que je recevais de telles admonestations avec sérénité. Pourtant elles ne me sapaient pas le moral. Je savais (et j'avais affirmé clairement à Élise aussi bien qu'à mes camarades) quelle stratégie je poursuivais en acceptant de venir à Cannes : partager au maximum les responsabilités. Je n'avais pas pour objectif de renforcer mon autorité personnelle. N'ayant aucune expérience de la conduite d'un mouvement, je me contentais de pratiquer la seule chose que je savais un peu faire, appliquer les principes de la pédagogie Freinet : inciter à l'expression, faire la synthèse, encourager les initiatives, organiser l'action collective dans la durée, vérifier les avancées réalisées et les faire connaître. Voyant que les militants réagissaient positivement à cette stratégie, je sentais qu'il fallait continuer dans cette voie. Les critiques me rendaient vigilant mais n'altéraient pas ma détermination.

Changement de lieu du congrès de 1968

A Tours, il avait été prévu que le congrès de Pâques 68 se tiendrait à Grenoble. Or les Jeux Olympiques d'hiver devant s'y tenir un peu plus tôt, M. Pellissier nous informa que les autorités universitaires locales étudiaient l'hypothèse de mettre les élèves en vacances pendant les Jeux pour libérer des places d'hébergement, en récupérant à Pâques les jours de classe supprimés. Nous ne pouvions prendre le risque de nous trouver à cette période sans locaux disponibles.

La décision fut prise rapidement de transférer le congrès à Pau pour 68 et de reporter à 69 celui de Grenoble. Il n'existait à Pau qu'un lycée central pouvant héberger seulement le pré-congrès et les travaux de commissions. Pour les grands rassemblements, on ne pouvait utiliser que deux halls d'exposition, l'un qui serait organisé en stands et petites expositions (comme dans une foire commerciale), l'autre pour les plénières.

Cette disposition particulière amena à renforcer le travail préparatoire et à transformer le pré-congrès habituel en véritables journées d'études réservées aux travailleurs des commissions.

Des initiatives constamment remises en cause par Élise

En janvier 68, des contacts pris par M. Pellissier aux rencontres de profs de maths de Chambéry montrèrent à la fois l'intérêt de ces profs pour nos recherches, mais aussi la nécessité de passer à une étape supérieure en amplifiant le recyclage mathématique de nos camarades. Après discussion au sein de l'équipe (où Poitrenaud possédait une expérience de prof de math), je fis au comité directeur une proposition de groupes d'animation locale autour d'un animateur un peu plus compétent en math moderne. Ces groupes se rencontreraient une fois par mois pour confronter leurs expériences en mathématiques, consignées par l'animateur. Tous ces travaux seraient ensuite confrontés au niveau national et des spécialistes pourraient donner des conseils permettant d'aboutir à un approfondissement qui se traduirait par des éditions, tel un "atelier de mathématique" prolongeant l'actuel atelier de calcul.

Ceci n'était qu'une proposition qu'Élise s'empressa de sabrer pour la limiter à deux ou trois équipes et éviter que *"les mathématiques ne deviennent la tarte à la crème du mouvement"*. Des camarades matheux, au premier et au second degré, saisirent malgré tout la balle au bond et s'organisèrent pour l'échange des expériences qui seul permettrait un bond en avant.

Un peu plus tard, une note non datée me reprocha le fait que Linarès qui (étant monté la voir à l'Auberge) ne semblait pas connaître la circulaire au comité directeur qu'elle m'avait demandé de diffuser, y compris à l'équipe (ce que j'avais fait) et elle concluait :

- Pourquoi n'avez-vous pas à Cannes trouvé 1/2 heure pour discuter de ces choses si importantes ?

- pourquoi l'équipe n'existe plus ?

Comprends, mon cher Barré, que loin de vouloir compliquer ton rôle, je veux t'aider à le remplir et que dans un secteur humain où l'on fait tant de cas de la Coopération, on la sous-estime tellement sous sa forme la plus haute à l'intérieur même de l'équipe dirigeante.

Personnellement, j'ai un nom qui m'oblige à certaines démarches et j'ai aussi des devoirs envers l'œuvre de Freinet et ma fidélité à son souvenir. Ce sont les raisons qui me font intervenir. Mais ce faisant, je vous redis que je ne vous oblige en rien à me suivre.

Affectueusement quand même.

Élise

Certes, elle ne m'obligeait à rien, sinon à vérifier que chacun avait lu ses circulaires, sans attendre notre réunion hebdomadaire où nous avions à traiter aussi de toute la marche du mouvement et de l'entreprise.

Pourfendeur de la psychanalyse ?

Partant de mon apport aux *Aspects thérapeutiques de la pédagogie Freinet*, Élise s'était mis en tête de me confier le livre d'un psychanalyste lacanien avec mission de le démolir et, plus largement, toute la psychanalyse. Voulant éviter un conflit inutile, je fis le gros dos. Je ne me sentais aucune compétence dans ce domaine et n'avais aucune intention de pourfendre la psychanalyse dont j'avais vu, avec Françoise Dolto, ce qu'elle pouvait apporter pour certains enfants. Ma seule compétence était l'éducation et j'avais souligné que, si la pédagogie peut avoir un rôle prophylactique et même des effets thérapeutiques, il ne doit pas y avoir

confusion des missions. J'étais décidé à m'en tenir là et, à chaque rappel, je me contentais d'énumérer mes autres travaux urgents.

Les effets inattendus de certaines acceptations de responsabilité

Catherine Dasté, fille d'un célèbre couple de théâtre (Jean et Hélène Dasté), avait décidé de monter une pièce pour enfants, *Jérôme, la tortue et l'arbre sorcier*, créée à partir d'une histoire inventée par la classe de Nicole Athon à Sartrouville. Le succès de la pièce laissant présager des bénéfices, Catherine Dasté voulait qu'un contrat en bonne et due forme soit établi, mais Nicole répondait que, sans la pédagogie Freinet, cette histoire ne serait pas née dans sa classe et elle tenait à ce que le contrat soit signé par l'ICEM.

Je fus donc invité à voir la pièce à Paris, au Cirque d'Hiver, et à rencontrer Catherine Dasté. Un contrat fut établi où je signais en tant que secrétaire de l'ICEM. Tout étant réglé, la Société des Auteurs dramatiques m'informa que je figurais personnellement au fichier des auteurs. J'eus beau dire que je n'étais là qu'au titre de représentant de l'ICEM, on me répondit qu'un auteur est toujours une personne ou plusieurs collaborateurs, mais jamais une personne morale. Je trouvais qu'il aurait été plus normal que, puisqu'il fallait une personne physique, ce soit l'institutrice et non moi, mais on ne pouvait plus revenir sur le contrat signé.

Dès que je reçus un chèque de droits d'auteur, je le fis suivre à Nicole car j'aurais trouvé scandaleux de tirer le moindre profit. C'était à la coopérative de sa classe d'en profiter. Je fus moins heureux quand on m'informa du montant à déclarer au fisc avec mes revenus. Je ne pouvais redemander un remboursement partiel pour la part d'impôt. Je me mis donc d'accord avec Nicole pour décompter cette somme et préventivement la part d'impôt dans les prochains droits d'auteur. Mais désormais, je ne signerais plus de contrat qui me mettrait directement en cause. Il y eut d'autres collaborations fécondes entre Nicole et Catherine Dasté, mais je n'y fus plus mêlé juridiquement.

Un peu plus tard, une autre aventure fut liée aux objecteurs de conscience. Élise avait insisté pour que l'ICEM signe une convention pour accueillir des objecteurs voulant travailler à l'École Freinet. Pas de problème, je signai la convention comme représentant de l'ICEM. Mais un peu plus tard, elle changea d'avis concernant l'école. Un objecteur, ayant appris que l'ICEM avait signé la convention, était prêt à travailler au secrétariat de Cannes mais, devant l'impossibilité d'être logé, se mit au service d'une association humanitaire du Var. On m'avait demandé d'accorder le bénéfice de la convention à deux jeunes gens de Loire-Atlantique que le groupe départemental prendrait en charge. De même le groupe de l'Isère, quelques mois plus tard, pour un autre jeune.

Lors d'une rencontre avec Marcel Gouzil, celui-ci se montra très ennuyé par le comportement des deux objecteurs de Nantes qui ne montraient aucune envie de rendre un quelconque service à l'ICEM départemental. Ils vivaient tous les deux avec la même fille dont il se demandait si elle ne se prostituait pas pour les entretenir. J'avais hâte que leur contrat d'un an soit terminé avant que l'ICEM ne se trouve cité dans un éventuel procès en proxénétisme et que j'y sois mêlé comme signataire de la convention leur ayant épargné le service militaire.

Le statut des objecteurs ayant été modifié unilatéralement par l'État, de nombreuses associations résilièrent leur convention à la demande des objecteurs eux-mêmes. Je fus vivement interpellé par des militants pour n'avoir pas encore résilié la convention signée par l'ICEM. Je répondis que j'attendais la fin imminente du contrat du jeune de l'Isère. Je fis aussitôt la résiliation demandée, ce qui ne m'empêcha pas de recevoir des demandes d'autres départements pour couvrir de nouveaux objecteurs. Déterminé à ne plus me trouver impliqué

dans de telles affaires, je répondis que les associations départementales pouvaient signer, en toute responsabilité, de nouvelles conventions.

La préparation du congrès de Pau

Élise voulait que le congrès soit placé sous le signe du contrôle et j'avais, à sa demande, écrit une analyse critique du Quotient Intellectuel. Elle exigeait aussi que je réalise une exposition sur les *Invariants* de Freinet et j'avais mis dans le coup le groupe ICEM des Alpes-Maritimes, ce qui me donna l'occasion de mieux connaître ces camarades dans le travail, même si ce fut au prix de plusieurs parties de nuits.

Je tenais surtout à ce que soit bouclée au congrès la version réactualisée de la Charte de l'Ecole Moderne. Personnellement je trouvais celle de 1950 encore valable, mais puisqu'on avait décidé de la réviser, il fallait terminer sans tarder son actualisation. J'avais demandé à tous les groupes d'envoyer leurs propositions et prévenu que leurs représentants au congrès auraient à voter à Pau le texte (provisoirement) définitif.

La veille de notre départ, je reçus un appel téléphonique d'un service ministériel (je ne sais plus si c'était des Affaires étrangères ou de l'Éducation nationale) me demandant si le responsable de la recherche pédagogique polonaise pourrait assister au congrès de l'ICEM, car je sentais qu'on ne savait pas vers qui l'adresser pendant la quinzaine des congés de Pâques. Je répondis que sa venue à Pau ne posait pas de problème et que la semaine suivante, je pourrais l'accueillir au siège de l'ICEM puisque je reprenais le travail dès mon retour à Cannes. Il ne restait plus qu'à charger la voiture, un break familial ayant remplacé la 2 CV décidément trop exiguë, et à nous rendre en famille à Pau.

Le congrès de Pau

Pendant le pré-congrès, transformé en Journées d'études, je pus vérifier l'efficacité des travaux lancés à Vence, six mois plus tôt. Nous avons aussi bouclé en plusieurs séances de travail un texte cohérent pour la Charte que nous proposerions les jours suivants au vote de l'ensemble des congressistes. Certains regrettaient qu'on ne se soit pas calé davantage sur le texte d'origine (mais dans ce cas, pourquoi l'actualiser ?), d'autres auraient souhaité revenir encore une fois vers "la base". Mais la plupart étaient satisfaits du résultat.

Élise, ayant appris qu'Ueberschlag avait qualifié de "*caprice d'une vieille dame*" sa tentative de faire annuler l'exposition de l'IPN, s'estimait gravement outragée. Les mêmes responsables de l'ICEM qui avaient accueilli avec étonnement la volonté d'Élise de promouvoir ce camarade à la présidence, confièrent à Beaugrand et moi le soin de régler le contentieux. Ce qui ne fut pas compliqué, Ueberschlag écrivit une lettre mêlant excuses, affection et respect. L'essentiel était pour lui la décision que nous avions prise en août de poursuivre le projet d'exposition qui devait se concrétiser dans quelques semaines.

Le congrès lui-même se déroula bien, à part quelques plénières un peu trop longues qui avaient parfois tendance à dégénérer vers la fin. Le texte de la Charte fut approuvé à l'unanimité et j'avais pris toutes dispositions pour en faire rapidement une large diffusion, au sein du mouvement et au-dehors.

Madeleine Porquet voulait en finir avec ces congrès trop nombreux et elle avait rédigé dans l'urgence, sur la nappe en papier de notre dernier repas, un vœu proposé au CA pour faire du prochain congrès une rencontre limitée aux seuls militants responsables.

Premières conversations avec Alexander Lewin

Au congrès, j'avais rapidement accueilli notre hôte, responsable de la recherche pédagogique en Pologne, que j'avais confié aux animateurs de la FIMEM. Au retour à Cannes, je pus l'accompagner à l'école Freinet et avoir plusieurs longues conversations avec lui. Il connaissait encore peu Freinet, mais il avait l'intention de faire une étude comparée de son action avec celle de Pestalozzi et de Korczack. Si je connaissais un peu l'œuvre de Pestalozzi, j'ignorais encore tout du pédagogue polonais Korczack, dont j'appris plus tard qu'A. Lewin avait été l'un de ses jeunes collaborateurs. L'amitié nouée à cette occasion avec lui ne fit que renforcer le soutien officiel au groupe Freinet polonais, animé par Halina Semenovicz.

Les événements de Mai 68

Sans prévoir l'ampleur que prendrait le mouvement, je sentais depuis des mois la montée de la contestation étudiante. Sur ma suggestion, Élise avait, en se réclamant de l'action de Freinet, envoyé un télégramme de soutien au colloque d'Amiens dont on sait qu'il fut un avertissement clair sur la contestation qui se développait dans les universités.

Quand se produisirent les premières manifestations de rue, je sentis qu'on assistait à un mouvement de fond. Me trouvant à Paris le 8 mai pour une réunion du CLEN, j'étais persuadé que nous aborderions ce sujet. Surpris que mes interlocuteurs des autres mouvements, tous Parisiens, n'éprouvent pas le besoin de modifier l'ordre du jour, j'en conclus que mon recul provincial me faisait surévaluer la portée des événements de la capitale. Dès mon retour à Cannes, l'ampleur désormais nationale du mouvement montrait que je ne m'étais pas trompé.

J'avais proposé à Élise un texte de communiqué de soutien qu'elle modifia et qui fut aussitôt diffusé aux syndicats étudiants et enseignants et à la presse.

De plusieurs villes universitaires, nos camarades nous écrivaient avec émotion les contacts pris avec les étudiants en révolte. Élise à qui j'avais apporté ces témoignages ne croyait pas à la portée révolutionnaire de ces événements, car il n'existait pas d'alternative politique. Je partageais son analyse, renforcée par mes contacts syndicaux et politiques locaux. La hantise de ces responsables était de se trouver débordés et je les sentais le pied sur le frein. Élise avait rédigé une lettre mettant en garde nos camarades contre les illusions. Tout en partageant son point de vue, je trouvais ce texte tellement démobilisateur qu'après l'avoir fait taper et reproduire, j'hésitais à l'envoyer tel quel à des camarades qui n'avaient jamais vécu une telle ferveur. Je me donnais une nuit de réflexion pour en rediscuter avec Élise. Le lendemain matin, le mouvement avait pris un nouveau tournant : postes et transports étaient en grève. Plus d'état d'âme, la lettre ne serait pas arrivée à destination.

Les échos téléphoniques que je pouvais recevoir montraient nos camarades au cœur de l'action. Alors que la plupart des entreprises étaient en grève, la CEL fonctionnait (au ralenti à cause du manque d'approvisionnement et de moyens d'expédition). Il n'y avait, en effet, aucune contestation sociale dans notre coopérative. Constatant que notre entreprise serait bientôt la seule à ne pas faire grève, mes camarades de l'équipe me demandèrent d'être l'interprète de nos militants, actionnaires et clients de la CEL eux-mêmes actuellement en grève, pour demander aux travailleurs d'être solidaires de leur action en participant au mouvement social national. Ce qu'ils firent aussitôt.

Allégé du travail de secrétariat, je participais aux groupes de contestation des enseignants locaux. J'étais souvent sollicité à Nice par des normaliens, des lycéens, certains groupes d'étudiants, parfois même de parents ouvriers, désireux d'entendre parler d'un autre type de pédagogie. Je veillais à profiter des réapprovisionnements en carburant pour ne pas rester en panne sèche, comme nous l'entendions dire pour les Parisiens. Sans cesse sur la brèche, je

faisais souvent un détour par Vence pour informer Élise afin qu'elle ne reste pas coupée de cette énorme ébullition.

Elle était sensible à ce militantisme qui lui rappelait sans doute les grandes heures du Front Populaire. Je ne l'avais jamais sentie aussi proche de mon action. Malgré notre scepticisme du début, nous nous demandions, comme tous les Français, si le régime gaulliste n'allait tout de même pas s'effondrer.

L'après-mai 68

Ce fut ensuite la reprise en main que l'on connaît. Dès que les communications furent rétablies, je fis le maximum pour rassembler des informations sur l'action de nos militants. Dans les jours qui précédaient le départ en vacances, je voulais publier quelques témoignages à chaud pour assurer le travail de suite pendant l'été et dès la rentrée.

Déjà nous savions que, loin d'avoir été démobilisés par l'absence de consignes nationales, nos camarades avaient pris de nombreuses initiatives qui montraient leur cohésion autour de la charte récemment diffusée.

Nous avons pu réunir un CA à Paris, juste avant les vacances, et visiter la toute nouvelle exposition de l'IPN qui, après avoir été contestée par Elise, tombait à point nommé. Les Journées de Vence (fin août) seraient l'occasion de nous remobiliser pour la rentrée.

Dans les Alpes-Maritimes, avec le groupe départemental que je connaissais maintenant très bien, nous avons réussi à installer à Nice une petite exposition de travaux divers, au local de la Fédération des Œuvres Laïques qui resterait ouvert tout l'été pour cause de coordination des centres de vacances. De plus, chaque fin de semaine, un débat serait organisé dans différentes Maisons des Jeunes du département et un roulement d'intervenants avait été organisé. Tout en prenant un peu de repos largement mérité, nous avons prouvé que notre mouvement était capable de rester sur la brèche après le coup de barre à droite des élections.

Chapitre 4

La fêlure

(août 68 - mars 69)

Premiers désaccords

Quand Élise était partie à Vallouise pour l'été, nous semblions dans le même état d'esprit pour la conduite à tenir après les événements de mai.

Alors que la CEL était fermée pour les congés annuels de juillet, Élise avait demandé la création, pour la rentrée prochaine, d'une édition de l'*Éducateur* destinée au Second degré. Nous en avions discuté en équipe dès la réouverture, début août. On ne pouvait improviser en quelques semaines une revue supplémentaire pour laquelle nous n'avions aucune réserve d'articles et un potentiel d'abonnés très problématique (une tentative antérieure avait dû être interrompue faute d'un nombre suffisant d'abonnés). La CEL lançait pour la rentrée 68 les premières BT2, destinées aux adolescents de lycée, ce qui représentait déjà un pari économique loin d'être gagné d'avance. Si cela ne provoquait pas un trop gros déficit, nous préparerions une édition Second degré de l'*Éducateur* pour la rentrée 69.

Dans l'immédiat, nous pouvions sortir plusieurs dossiers pédagogiques pour les secondaires. Nous étions d'accord au sein de l'équipe sur cette stratégie : donner, dès maintenant, le maximum de place au Second degré dans les revues existantes et prendre quelques mois pour envisager la suite avec les meilleures chances de réussite.

Pierre Rauscher (le fils de l'ancien directeur de l'école Freinet et membre de l'équipe CEL) ayant dit qu'il monterait à Vallouise pour le week-end avec notre réponse sur ce problème, je lui avais confié une lettre où j'informais Élise des actions que nous avions organisées tout au long de l'été dans les Alpes-Maritimes et où je lui proposais d'aller la voir avant l'ouverture des journées de Vence. Elle confia sa réponse du dimanche 4 août au même intermédiaire :

Cher Barré,

Pierrot me donne ton mot. C'est très bien d'avoir maintenu les contacts pendant ces vacances car il ne faudrait pas que tout ce qui a été fait soit perdu.

*Je le regretterais d'autant plus que cet *Éducateur* du second degré qui aurait pu nous situer à l'avant-garde de l'action dans le secondaire et à l'avant-garde de l'unité des enseignants ait été ainsi sabré sans étude préalable et sans la moindre initiative venue de qui que ce soit. Ne dis pas que la décision n'a pas été prise à la légère car on ne liquide pas un projet sans l'avoir étudié dans tous ses aspects, techniques, financiers, culturels et surtout sans en référer à celle qui en a l'initiative et qui se sent apte à faire avancer, coûte que coûte, les choses nécessaires.*

Enfin, pour conclure, je ne prendrai plus désormais d'initiatives concernant le mouvement car cette lutte contre l'inertie est trop démolissante. Voir couper court à tant de projets mis en route est épuisant pour mes ressources physiques et morales.

Je continuerai bien sûr à aider dans la mesure de mes devoirs vis-à-vis de Freinet. Je pense toutefois assumer une rubrique sur le tâtonnement expérimental pour que ne soit pas continuée la salade russe actuelle.

J'ai en ce moment fort à faire avec les éditions et les éditeurs et il est temps que je me mette sérieusement au travail après avoir perdu beaucoup de temps avec des visites, correspondances, articles sans grand rendement.

Malgré le plaisir que j'aurais à te revoir, je te demande, ainsi que je l'ai demandé à quelques camarades, de ne pas venir me voir. Je dois fournir un gros coup de collier pendant ce restant de séjour ici et ma santé n'est pas fameuse.

En cette fin d'année scolaire, j'ai fait mon possible pour une réorganisation CEL et ICEM à Cannes. J'aurais voulu me consacrer au secondaire où nos camarades sont à un niveau supérieur de compréhension et qui ont, sans effort, des collaborations pratiques valables qu'il suffit de situer théoriquement. C'est fichu, tant pis !

Je n'ai plus aucune illusion sur la valeur des dossiers et leur parution nécessaire. Ce sera désormais votre unique affaire. Excuse mon pessimisme mais après ces deux ans on serait découragé à moins.

Je t'embrasse affectueusement

Élise

Il ne faisait aucun doute pour elle que notre réaction aussi rapide ne pouvait être que bâclée, comme si elle ignorait que le lancement d'une nouvelle revue ne s'improvise pas à quelques semaines de la rentrée scolaire. A de nombreuses reprises, elle prétendait réorganiser le travail de la CEL et de l'ICEM à Cannes, comme si c'était cela que nous attendions d'elle, nous qui voulions justement la libérer des problèmes d'intendance (qu'elle méconnaissait gravement) pour qu'elle se consacre aux travaux plus théoriques.

Les Journées d'été de Vence 68

A la mi-août, les participants des journées de Vence arrivaient très motivés par l'élan de mai. Beaucoup avaient participé très activement aux grèves et quelques-uns, comme Madeleine Porquet à Brest, avaient même cru un moment à la révolution et à la chute du régime gaulliste. Cette dernière avait contribué à l'organisation de cantines gratuites pour que les enfants ne soient pas privés de leur repas principal du fait des grèves.

La plupart de nos militants étaient persuadés que "plus rien ne serait jamais comme avant". Nous étions unanimes pour vouloir exploiter au maximum l'élan de mai, justement parce que ce n'était pas pour nous un simple feu de paille, mais la confirmation de notre combat de toujours.

Une anecdote illustre l'atmosphère de ces journées de retrouvailles. M. Porquet avait affirmé : *Che Guevara a dit : "Si la révolution ne change pas l'homme, la révolution ne m'intéresse pas". J'ajoute pour ma part que, si l'éducation ne change pas l'homme, l'éducation ne m'intéresse pas.* Une enseignante portugaise, passant l'été en France, avait demandé l'autorisation d'assister à nos journées et était accueillie à bras ouverts comme implicitement antifasciste (sinon pourquoi serait-elle venue chez nous ?). Elle disparut soudain sans prévenir personne et nous commençons à nous inquiéter de sa disparition inexplicable quand on m'appela au téléphone comme responsable de notre groupe. C'était la secrétaire du consulat du Portugal à Marseille qui venait de recevoir la visite d'une jeune femme très choquée et se demandait, avec un peu d'inquiétude, ce qui avait bien pu se passer entre elle et nous. Il s'agissait de notre Portugaise. Je pus rassurer la secrétaire : il ne s'était rien passé d'autre que des discussions passionnées sur les événements de mai, ce qui calma son inquiétude. En fait, l'enseignante (manifestement proche du régime Salazar) était allée nous dénoncer, comme elle l'aurait fait aux autorités de son pays, pour mettre un terme à nos dangereux agissements révolutionnaires. Elle ignorait que le consulat du Portugal n'avait d'autre rôle que de favoriser les échanges commerciaux et nullement de se mêler des problèmes intérieurs français. Heureusement, aucun d'entre nous n'avait communiqué des noms de camarades portugais proches de l'ICEM, car cette enseignante les aurait volontiers

fait mettre en prison à son retour. On n'est jamais trop prudent avec des inconnus venant d'un pays totalitaire.

Un texte d'Élise, prévu comme leader de *L'Éducateur* de septembre, avait été envoyé de Vallouise, puis dactylographié et distribué aux participants. Il traçait des perspectives d'avenir qui apparemment ne coïncidaient pas réellement avec celles qu'entrevoyaient les responsables et militants qui avaient vécu, sur le terrain scolaire, universitaire, voire ouvrier, le mouvement de mai. Les divergences portaient notamment sur nos futures relations avec l'administration et les universitaires qui, sauf exceptions, semblaient peu favorables à un dialogue avec les mouvements pédagogiques.

Une chose était de revendiquer, plus fort que jamais, des effectifs inférieurs à 25 par classe, le droit de constituer des équipes pédagogiques, de participer à la formation initiale et continue des enseignants ; une autre de nous illusionner sur une collaboration dont nous avons peu à espérer, sinon pour servir d'alibi à la politique de reprise en main du pouvoir gaulliste, après le coup de barre à droite des récentes élections.

Je n'ai pas retrouvé le texte initial du leader prévu, mais la réaction d'Élise (le 22 août) aux remarques des militants et à la réponse collective, pourtant très enveloppée, rédigée par Madeleine Porquet au nom de tous les participants, donne une idée du décalage :

Chers camarades,

Je n'ai, cela va de soi, aucune susceptibilité d'auteur. J'aurais aimé que tous ensemble, vous tous qui avez été dans le bain, fassiez un leader de circonstances qui préface des leaders d'action plus adaptés aux événements. Mais quels seront les événements ?

C'est devant le flou de l'avenir immédiat que je me suis abstenue de prendre position de façon nette vis-à-vis de l'administration et des universitaires "bon teint".

1 - Vis-à-vis de l'administration car, que cela plaise ou non, elle représente l'autorité du moment et vous êtes des fonctionnaires soumis à cette autorité. Ce qui était valable en mai n'est plus licite aujourd'hui. Voyez l'attitude nouvelle et spécialement administrative des recteurs.

Ce passage relatif à l'administration n'a rien de positif : "Il est vraisemblable d'espérer"... "On peut raisonnablement penser". C'est à dessein que j'ai ouvert une porte que, bon gré, mal gré, nos camarades seront appelés à franchir par ordre administratif. Quand la lutte ne va pas de l'avant, elle va en arrière inévitablement et vous savez que Sauvageot a dit que la rentrée ne serait pas une rentrée de barricade. L'administration conservera donc ses prérogatives du moment.

Je suis d'avis qu'on laisse le texte tel qu'il est, car il témoigne d'un désir de travail dans tous les cas. Il est par ailleurs suffisamment combatif.

2 - Les Universitaires

L'ouverture des Universités reste la grande surprise. Une charte sans actes qui la concrétisent n'est qu'un voeu pieux appelé à être reconsidéré, enrichi ou appauvri par les événements. C'est l'action à venir qui va décider de son contenu, l'action au sein des universités et vous n'ignorez pas l'action militante de l'union des étudiants gaullistes revendiquant une représentation démocratique au sein des universités dont ils sont majoritaires.

Il y a 70 associations d'étudiants. Les minorités agissantes resteront-elles extrémistes ? Là est la grande question qui va décider des événements à venir.

Je suis d'avis qu'avant de discuter de la charte de la convention nationale des universités, il faut attendre pour voir de quoi il retourne. Aussi bien ce ne sont pas là nos problèmes immédiats.

3 - Mais en ce qui nous concerne, il faut dans le numéro d'octobre définir clairement et avec autorité nos tâches les plus urgentes qui ne sont que la suite des actions de mai. Il faut y réfléchir car il faut, face au désarroi qui règne dans toute l'échelle enseignante, faire la preuve que nous ne sommes pas désorientés, loin de là, car nous savons où nous allons. L'œuvre de Freinet est un monument dont vous ne soupçonnez ni l'ampleur, ni la prédestination politique, sociale et culturelle. Je m'occupe de mettre en chantier plusieurs (brochures) B.E.M. de grande actualité dont il faudra hâter l'édition.

4 - Les jeunes. Ils resteront jeunes aussi longtemps qu'ils n'auront pas de responsabilités. Alors ils sont simplement critiques et mauvais critiques. Ce sont les jeunes qui ontensemencé le Lot-et-Garonne, le Tarn-et-Garonne, les Landes, le Nord, etc. Notre mouvement doit prendre en considération leurs problèmes quels qu'ils soient, favorables ou non. C'est avec eux qu'il faut compter pour un avenir très immédiat. Nos "40 ans" font le maximum et ils ne peuvent se recycler sans contact avec la vie montante.

5 - La Réorganisation des groupes départementaux peut simplifier la question des jeunes. Il faut en effet s'y atteler fermement. Il est indispensable de fixer les limites et possibilités du régionalisme si vous voulez que les revues continuent à paraître. Je me suis toujours demandé comment des responsables sont d'une telle désinvolture vis-à-vis des éditions. Pour ma part je ne puis plus m'y consacrer et je demande avec insistance la relève.

6 - L'exposition de l'I.P.N. et les tables rondes (prévues par les camarades parisiens). Je n'ai pris aucune responsabilité dans cette manifestation. Par ailleurs, je ne connais pas le climat parisien, les contacts avec des personnalités mais je pense que, à la faveur de la libre expression qui est la base de la méthode naturelle, l'on pourrait faire appel à des écrivains, des artistes, des musiciens, des étudiants et bien sûr à ces valeureux assistants (d'université) et aussi aux journalistes de l'ORTF, sans mettre à l'écart les autorités administratives favorables. Mais j'ignore dans quel climat se déroule l'exposition et quels engagements ont pu être pris. De toutes façons la méthode naturelle au primaire est ouverte sur le social et sur une psychologie de sensibilité.

7 - Coopération. Nous verrons les réactions qu'ont pu susciter mes lettres. Sans engager le mouvement, je puis cependant parler de l'Ecole et de l'Institut Freinet. Mais il y aurait des créations formidables à faire dans une collaboration loyale, hors des petits fonctionnaires de base de l'O.C.C.E., avec les responsables nationaux ouverts vers l'avenir.

*De toutes façons, il faut que vous preniez vos responsabilités communautaires et que vous vous recycliez pour un travail et une lutte plus unitaires sinon, nationalement, ce sera la fin du mouvement. C'est grave et moi, je n'y puis rien. Affectueusement.
Élise Freinet*

Les responsables du mouvement se trouvaient dans une curieuse situation : une personne qui, sans bouger de chez elle, n'avait connu les événements de mai qu'à travers les échos que nous lui en donnions ou qu'elle avait lus ensuite dans la presse, faisait la leçon aux militants qui les avaient vécus en première ligne.

Est-ce parce que je venais d'avoir 40 ans ? Elle (qui en avait 70) désignait notre génération comme totalement dépassée, sans un recyclage auprès des jeunes que, contrairement à elle, nous n'avions cessé de côtoyer, avec encore plus d'intensité depuis quelques mois.

Participation à deux stages militants avant la rentrée scolaire

Les militants quittaient Vence pour animer des stages dans leur région, juste avant la rentrée scolaire. Pour ma part, il s'agissait de deux consécutifs. En mai, des amis de Savigny-sur-Orge avaient promis un stage aux enseignants de leur ville sans se rendre compte que tous les animateurs de leur région s'étaient déjà engagés par ailleurs. Ils m'avaient lancé un S.O.S. et j'avais décidé de les aider à démarrer. Comme nous avions prévu de participer ensuite au stage de Rouen avec les camarades de mon ancien groupe, nous avons placé nos enfants dans la famille en Normandie. Ce qui nous permit, à Micheline et moi, non seulement de renforcer l'encadrement de ces stages mais de sentir l'ambiance dans des régions différentes.

Création d'une commission ministérielle pour le Premier Degré

Début octobre, Louis Legrand, responsable de la recherche pédagogique à l'IPN, prit contact avec Lucien Reuge, directeur d'école à Choisy-le-Roi et l'une des chevilles ouvrières du groupe ICEM d'Ile-de-France. Une commission officielle venait d'être créée sur l'enseignement du Premier Degré et Legrand y souhaitait la présence de l'ICEM. Reuge nous informa en même temps qu'Élise. Celle-ci désigna immédiatement Reuge pour la représenter. Nous lui faisons valoir que, compte tenu des discussions de Vence, il vaudrait mieux poser d'abord le problème au Comité Directeur. Elle refusa toute discussion.

Craignant de violentes critiques des responsables de l'ICEM, s'ils se voyaient mis devant le fait accompli, je décidai, en accord avec mes camarades de Cannes, d'informer le Comité Directeur le 11 octobre, dans la lettre où je devais leur préciser quel jour nous devions tenir notre réunion du premier trimestre scolaire.

Chers camarades,

Nous vous demandons dès maintenant de réserver votre journée du 10 novembre pour une réunion du Comité directeur à Paris.

Nous venons d'apprendre qu'une commission vient d'être créée pour l'enseignement du premier degré et qu'elle se réunira chaque semaine à l'IPN et au lycée Montaigne. Élise Freinet tient à ce que la pédagogie Freinet soit représentée au moins aux premières réunions de cette commission.

L'équipe de Cannes croit surtout à la nécessité de publier un ensemble de propositions sur la modernisation de l'enseignement. Je vous envoie un premier brouillon de ce texte en vous demandant vos critiques. Je vous demande de réagir très rapidement car le temps presse, la commission devant se réunir à partir du 17 octobre.

Merci et bien amicalement.

Michel Barré

En effet, nous avons évoqué, pendant les Journées de Vence, une telle action revendicative. J'avais pris des notes qui me permettaient de rédiger un premier brouillon. Je pensais que cette perspective d'action ferait baisser la tension que je craignais, après la véhémence des discussions de cet été.

Je reçus rapidement des compléments à mon brouillon qui permirent de rédiger par la suite un dépliant sur *Les revendications pédagogiques de l'ICEM*. Peut-être à cause de cette proposition positive, aucune réaction hostile à la décision d'Élise ne vint des membres du Comité Directeur. Madeleine Porquet me déçut beaucoup en m'affirmant le contraire de ce

qu'elle disait en août sur l'attitude envers le ministère. Je savais désormais qu'elle obéissait inconditionnellement à Élise.

En revanche, cette dernière avait très mal pris mon initiative. Elle envoya ce mot à l'équipe de Cannes le 18 octobre :

Il aurait été normal que j'aie la lettre de Barré accompagnant l'envoi de son rapport aux membres du Comité. Ceci aurait évité l'impression d'un conflit entre Barré et moi. J'adresse ci-joint la mise au point nécessaire à l'explication de mon attitude vis-à-vis de notre présence à la sous-commission nationale. Je demande que cela soit fait aujourd'hui même.

Et je demande aussi que tout problème engageant le mouvement me soit communiqué puisqu'aussi bien je suis sensée être présidente...

Je dis cela sans acrimonie mais pour sauvegarder autant que possible l'autorité de Cannes qui est une autorité d'équipe. E.F.

Voici ce texte au comité directeur et aux responsables parisiens :

DEVONS-NOUS ETRE PRESENTS A LA SOUS-COMMISSION ?

Je n'ai pas désigné Reuge pour assister à la sous-commission de l'Enseignement. C'est Legrand qui l'a sollicité comme représentant de l'ICEM.

Voici ce que j'ai téléphoné à Reuge, en le laissant libre de sa décision.

- On ne peut récuser une commission à l'heure actuelle sans savoir pour quelles raisons on la récuse. Il faut donc y être au moins une fois pour voir et asseoir les raisons de notre refus.

- Reuge se trouvera en présence de tous les faux disciples de Freinet (Faligand, Oury, Fontvieille, etc.) et de ceux qui le démarquent dont Legrand. La seule façon rapide de situer le débat est d'aller à la réunion avec le livre L'Ecole Moderne Française et de dire : "La rénovation de l'Enseignement, la voici consignée pour tout ce qui regarde l'Ecole Moderne. Ce petit livre représente un demi-siècle d'expérience pédagogique, une armée d'éducateurs militants prêts à apporter leur concours dans l'indépendance à la rénovation de l'École publique."

- En partant des bases de l'œuvre de Freinet, nous pouvons apporter notre aide à la rénovation de l'enseignement dans tous les chantiers que sont nos classes.

- Compte rendu de la séance serait fait dans l'Éducateur.

Reuge a été d'accord : "Avec l'Ecole Moderne Française, a-t-il dit, j'y vais."

Pourquoi suis-je intervenue contre l'avis de Cannes, mais sans imposer mon point de vue ?

1 - Il faut avoir une ligne de conduite qui, en toutes circonstances, suit la charte votée à Pau : Indépendance vis-à-vis de l'administration mais collaboration possible sans compromission.

2 - Pourquoi l'ICEM qui a accepté l'exposition de la Méthode Naturelle à l'IPN et qui, si je n'étais intervenue, mettait à la disposition de l'IPN les noms et adresses de tous nos responsables départementaux et de commissions, pourquoi l'ICEM n'a-t-il pas craint la compromission avec l'Éducation Nationale ? Pourquoi trouve-t-il normal que des tables rondes exclusivement pédagogiques s'instaurent avec des notoriétés de l'E.N.?

Ce sont là des compromissions d'autant plus graves que l'on accepte par surcroît que l'exposition IPN soit mise à notre disposition (après son décrochage à l'IPN).

L'École Emancipée aurait plus à dire là que sur la présence courageuse d'un représentant oppositionnel à une sous-commission lors d'une première séance.(...)

Le condensé de la Réforme établi par Barré ne peut apporter que des occasions de discussions de la part d'adversaires qui peuvent se targuer de connaître Freinet mieux que lui. (...)

Ma pensée est qu'il faut profiter de la sympathie de l'administration pour notre travail mais être fermes et critiques pour tout ce qui est une violation des Instructions Ministérielles que nous regardons comme une garantie de nos droits. Nous sommes dans une période où il faut lutter dans la légalité si possible.

*Tout cela, je l'ai dit dans le leader que vous avez approuvé à Vence.
Amicalement Élise Freinet*

L'inversion de position s'accroissait. L'exposition de l'IPN, conçue début 67 par les militants ICEM autour d'Ueberschlag, au départ avec la bénédiction d'Élise, devenait une compromission plus grave que la participation à une commission officielle décidée par le ministère après mai 68. Précisons que les adresses des responsables de départements et de commissions, largement diffusées dans nos revues, étaient destinées seulement aux visiteurs de l'exposition désireux de prendre contact à la base.

Sans doute Élise regrettait-elle, plus intensément que jamais, l'absence de Freinet en ces circonstances historiques. On la sentait décidée à prendre les rênes, à sa place, d'une main de fer, sans tenir compte des avis des responsables du mouvement. Elle qui répétait sans cesse qu'elle était mal acceptée, semblait croire qu'il lui suffirait de se recommander des jeunes pour imposer son autorité personnelle.

Pour bien marteler sa volonté, elle écrivit à l'équipe de Cannes :

Réunion du 21 octobre

Notre participation à la sous-commission de l'enseignement primaire

Nous participons donc.

Je suis contre le topo de Barré (sur les revendications). L'École Moderne Française a un passé, une armée, un Maître. Ça suffit. On ne discutera pas Freinet. On démolira Barré ou Reuge.

Reuge ne doit pas discourir mais proposer nos chantiers : Venez voir à la base. Ce doit être l'attitude de tous nos camarades dans les sous-commissions locales.

Là-dessus se greffent obligatoirement ce que nous voulons : les stages courts, les horaires, la divulgation des œuvres de Freinet, les classes-témoins à délimiter, etc.

Il ne faut plus sortir des rails et tout remettre en question à la réception d'une lettre alarmante (voir celle de Nadeau).

Je prends la responsabilité de la présence de Reuge à la sous-commission dans la mesure où il le jugera utile et dans l'esprit d'indépendance de la charte. A la base, chacun prend ses responsabilités. (...) *E.F.*

Peu après, elle remettait cela :

Pour le leader de l'Éducateur de décembre, il faudrait parler une fois encore de notre attitude militante, face à la masse des éducateurs, face à l'administration, face au passé de notre mouvement. Mon impression est que vous prenez à Cannes - du moins Barré dans ses réactions spontanées - une attitude de gauchisme : c'est, à mon avis, un aspect de la maladie infantile de l'École Moderne. Je vous demande de relire mon article d'octobre, approuvé par les camarades de Vence et par d'autres absents, dont Le

Bohec. Cet article a été pesé par moi, phrase à phrase car je le sentais décisif pour le présent qui allait éclore avec les sous-commissions que j'annonçais et qui sont maintenant en place. On ne réagit pas idéologiquement à l'appui de documents occasionnels (lettre d'un étudiant, article E.E.) mais en raison d'un vaste militantisme répondant aux problèmes de la masse. Ce dont il faut se préserver, c'est :

- de nous couper de la masse des enseignants : s'ils sont dans les sous-commissions, il faut y aller pour refaire ces sous-commissions à notre profit,

- de nous mettre en opposition avec les revendications syndicales qu'il faut accepter, mais en allant plus loin ; ainsi tenter de lier la question des stages courts faits dans les classes aux discussions de bla-bla-bla faites en sous-commissions = travail d'abord,

- de nous opposer systématiquement aux officiels, sans prendre la position nette qui a toujours été la nôtre et qui hélas! a été escamotée à Pau mais qui figure à Nancy : indépendance, droit de critique et si nécessaire de refus de collaboration,

- de prendre une attitude de refus antérieur à l'expérience et qui ne peut relever que du fanatisme : Reuge assiste à une réunion de l'IPN, Octobon (responsable du groupe des Alpes-Maritimes) est reçu par l'IA. Est-ce à dire qu'ils vont se vendre ? Ce sont là occasions magistrales de poser notre mouvement face aux demandes administratives sur le plan national et départemental et de nous permettre de prendre une décision d'ensemble pour le mouvement,

- d'éviter de mettre nos camarades inspecteurs dans des situations difficiles, de risquer de les couper de nous, alors que leur action peut amplifier notre mouvement, ainsi il en est aussi pour les inspecteurs sympathiques et, en ce moment, il en est plus que l'on croit.

Heureusement, à la base, nos camarades sauront, je crois, réagir dans l'esprit large de leur militantisme habituel. La lucidité du jeune Octobon pourrait nous être un exemple ! Plus de mandarinat !

Plus de décisions adultes (sic) !

Écoutons la voix des jeunes !

C'est seulement eux qui doivent nous orienter quand nous les voyons à la hauteur d'un réel militantisme sans œillères. C'est bien dommage que l'on ne puisse discuter !

Bref pour finir, il me faudrait :

- les décisions prises par les enseignants aux propositions de réunions de sous-commissions

- J'aimerais que Linarès qui a l'instinct militant de la masse puisse répondre.

A moins qu'il ait l'occasion de monter (me voir).

Élise

Est-il nécessaire de rappeler que je n'avais pas mes idées personnelles mais celles émises en réunions de travail par les responsables du mouvement ? Je ne pouvais m'empêcher de penser à la hantise de Freinet de voir tout se figer après sa mort, comme il l'avait observé pour Decroly et Montessori. Plutôt que de brandir *L'École Moderne Française* en guise de petit livre rouge, c'était bien l'ICEM de 1968 qui devait être présent dans le combat.

Commença alors une période que je qualifiais ironiquement "des gardes rouges", en pensant à la révolution culturelle chinoise. Élise nous reprochait sans cesse d'être des mandarins qui voulaient empêcher l'expression militante des jeunes. Ce qui était entièrement faux car, fidèles à l'attitude de Freinet envers nous, vingt ans plus tôt, nous leur donnions la parole le plus souvent possible. Mais Élise était la première à bloquer leurs réactions ou leurs articles, pas assez élaborés à son gré. Elle aurait voulu des jeunes à sa dévotion, dont elle

pourrait orienter à sa guise les paroles et les écrits, sans se rendre compte qu'ils seraient les premiers à la contester sans ménagement, puisqu'ils n'étaient pas retenus, comme nous, par l'affection (ni pour Freinet qu'ils n'avaient pas connu, ni pour elle qu'aucun militant ne voyait jamais).

L'annulation unilatérale de la réunion du comité directeur

Il faut croire pourtant qu'elle n'était pas certaine que les responsables du comité directeur (les mêmes dont elle avait proposé la désignation en mars 67) l'approuvaient dans ses décisions. Peut-être par crainte qu'ils ne subissent ma funeste influence, elle décida inopinément, le 4 novembre, de supprimer la réunion du 10 à Paris. Refusant de m'associer ou de m'opposer à cette décision unilatérale, je me contentai de répercuter les arguments d'Élise :

Chers camarades,

Lors de sa réunion hebdomadaire, l'équipe de Cannes a reçu d'Élise Freinet une communication téléphonique concernant le caractère prématuré de la réunion du 10 novembre, alors que nous n'avons pas suffisamment d'éléments sur les congrès régionaux (souhaités par M. Porquet pour limiter l'ampleur du congrès national).

Voici le texte de cette communication :

"Je suis contre la convocation prochaine du Conseil d'Administration pour les raisons suivantes :

1°- aucune raison impérieuse n'exige actuellement la réunion extraordinaire du C.A. Toutes ces questions peuvent être réglées par correspondance ou téléphone, ou être reportées au C.A. de Noël.

2°- la fatigue imposée inutilement à des responsables déjà surmenés par leur travail professionnel et militant et qui, par surcroît, ont à sacrifier des jours de relâche en famille.

3°- les frais énormes occasionnés par ces déplacements à la CEL qui doit faire à des charges écrasantes occasionnées par l'ICEM, le transfert à La Bocca, les conséquences d'une dette qui doit être soldée au plus vite,

4°- les habitudes de bureaucratie qui coupent de plus en plus Cannes de la base.

Elle opposait à ces dépenses inutiles une proposition d'aide, sous forme de prêts ou de dons, à des jeunes désireux de s'équiper, ainsi qu'en faveur des objecteurs de conscience et de l'association "Terre des hommes". Elle ajoutait :

Les réunions du comité directeur, nécessaires la première année après l'absence de Freinet, n'ont plus de raison d'être actuellement, étant donné les réunions réglementaires des CA et étant donné aussi l'indécision qui préside à toutes les réunions du comité directeur.

La question la plus urgente est celle du congrès. C'est la base qui décidera puisque c'est elle qui est appelée, en liaison avec les responsables régionaux, à préciser ses possibilités à introduire une nouvelle forme de congrès.

Élise Freinet

J'ajoutais sans commentaire au nom de l'équipe de Cannes :

En considération de ces arguments, nous annulons la prochaine réunion.

Je m'attendais à une réaction immédiate et unanime des responsables affirmant que c'était à eux de décider de l'urgence, ou non, de nous réunir. Précisons que cette réunion trimestrielle, décidée en août, n'était nullement extraordinaire mais statutaire et que l'on évitait

soigneusement de la placer près de Noël pour d'évidentes raisons familiales, curieusement invoquées par Élise pour le 10 novembre.

Aucun écho ne parvint dans les jours immédiats. Beaucoup de responsables réagirent néanmoins, la semaine suivante, en réclamant une réunion du Comité directeur, indispensable pour prendre les décisions concernant notamment le congrès de Pâques à Grenoble. Il ne restait plus d'autre solution que de la placer juste avant Noël, ce qui semblait donner raison à Élise, sauf sur le plan des dépenses car, pour revenir de Paris à Cannes, la nuit précédant le réveillon, il ne resta d'autre ressource aux "mandarins" de l'équipe que de prendre, dans un train bondé, un wagon-lit de 1ère classe au lieu des habituelles couchettes de 2de.

Un "drame" à l'école Freinet

Le 6 décembre, Élise se plaignait à Clem Berteloot que le couvercle en plastique de la machine à laver la vaisselle ait été brisé, en l'absence de la cuisinière. Elle affirmait que cet acte ne pouvait être l'œuvre d'un élève, mais de la malveillance d'un adulte. Le coupable implicitement désigné ne pouvait être que l'éducateur d'internat recruté par Maurice Berteloot. Le samedi 14, elle en appelait par écrit à notre intervention :

ECOLE FREINET

En octobre dernier, j'entretenais l'ICEM et les instituteurs de l'école Freinet de mon désir de voir s'instituer une équipe dirigeante comprenant tous les travailleurs et grands élèves. Cela non forcément en raison de mai 68, mais en raison d'une tradition vieille de 35 ans.

Cette proposition n'a pas été suivie d'effet, pourquoi ? Personne ne s'est cru obligé de m'en informer. Bref, "les choses étant ce qu'elles sont", nous en arrivons à une période d'affrontements si violents que les événements qui en découlent méritent un examen sérieux.

Je précise que je n'ai eu aucun accrochage avec les Berteloot puisque j'ai délibérément accepté, en toute philosophie, cette mise à l'écart que j'aurais aimée cependant moins spectaculaire.

Aucun heurt donc,

- ni sur le plan pédagogique puisque j'ignore tout du fonctionnement des classes, des travaux et de l'esprit qui en découle;

- ni sur le plan administratif puisque le livre légal des visites, des stages, des relations avec inspecteurs ou notoriétés n'est jamais soumis à mon examen;

- ni sur le plan des rapports possibles avec les enfants puisque, depuis le départ de Rauscher (le père de Pierrot, prédécesseur de Berteloot), aucun enfant ne m'a rendu visite et que j'ignore tout des enfants actuels;

- ni sur le plan humain - cela va sans dire - si l'on veut bien ne pas faire intervenir ce qui dort en chaque être après la lucide constatation des réalités négatives dépassant le quotient d'alerte.

Le conflit, puisqu'il faut l'appeler par son nom, ne relève donc pas, en apparence, des rapports Berteloot - Élise Freinet. Il se situe sur le plan des faits, dans les rapports : Berteloot - Personnel et plus spécialement : ménage Berteloot - ménage Barelli.

Nous sommes arrivés depuis 2 à 3 jours à une impasse dont la dignité humaine a à souffrir. C'est pourquoi, recherchant des yeux neufs, des consciences claires, dégagées d'un climat moral si détérioré, je demande à Barré, ancien instituteur de l'École Freinet, et à Linarès, père d'élève, tous deux membres du comité Ecole Freinet, de mener une enquête, de la mener humainement, avec toute la discrétion voulue pour que

l'autorité apparente des responsables reste en place. Ce sera, je l'espère, l'occasion d'établir le dialogue entre tous les travailleurs, chacun étant situé au niveau de sa propre conscience ; chacun étant responsable d'un travail sans boycottage venu de pratiques relevant du vandalisme ou de pressions moralement plus graves encore.

Au point où j'en suis, j'estime que je n'ai de compte à rendre à personne et que je n'ai pas à descendre à un niveau de discussion qui serait une offense à mon passé. Je reste cependant à la disposition de Barré et de Linarès pour essayer d'élever les débats pour sortir de l'ornière et convoquer l'école, non certes sur le chemin de plaine, mais dans un sentier où les cahots soient moins tragiques et démoralisants et où pourra être sauvegardée la dignité de chacun.

Élise Freinet

J'avoue que, tout en connaissant bien les capacités de dramatisation d'Élise, je craignais une crise grave. Je me demandais pourquoi, malgré l'opposition qu'elle me manifestait depuis plusieurs mois, elle me demandait d'aller enquêter à Vence, mais je ne pouvais refuser mon aide, notamment en pensant aux enfants qui vivaient en permanence à l'internat.

Pendant le trajet en voiture, je m'étais mis d'accord avec René Linarès sur la conduite à tenir : nous écouterions individuellement chaque membre du personnel, je proposais de noter ce que chacun dirait et de le faire signer s'il reconnaissait l'authenticité de ses paroles. Nous ferions ensuite la synthèse et déciderions des conclusions.

Incontestablement, il existait un contentieux entre le personnel de service et le personnel éducatif (enseignants et moniteurs), mais sur les conseils de Baloule, la fille d'Élise, une réunion générale avait eu lieu le lundi précédent qui avait nettement fait baisser la tension. On était loin du climat tragique évoqué. Il s'agissait de simples malentendus dont je présentais qu'Élise les avait plutôt attisés qu'apaisés dans les conversations, toujours individuelles, qu'elle avait avec l'un ou l'autre.

Ayant terminé la consultation de chacun, je proposai à Linarès de signer, moi seul, le rapport de conclusion qui, en situant le problème à son véritable niveau, ne satisferait sûrement pas celle qui avait exigé notre intervention. Voici ce texte :

Nous avons, comme prévu, demandé à tous les membres du personnel ce qu'ils pensaient du malaise (et de l'incident du couvercle cassé).

Chacun a pu s'exprimer librement en sachant par avance que ses paroles seraient consignées et communiquées à Maman Freinet. Pour éviter toute interprétation de ma part, j'ai relu la déposition de chacun avant qu'il ne la signe.

Il apparaît nettement qu'il existe deux groupes distincts ayant une interprétation différente des mêmes faits. Il est certain que le personnel de service s'était concerté par avance (Paulette et la lingère avaient préparé un papier). Tous sont venus tour à tour dans la cuisine sans qu'il ait été nécessaire de les faire appeler. C'est une simple constatation que je n'interprète pas.

Par contre, si les instituteurs s'attendaient à notre venue, les moniteurs n'avaient absolument pas l'air de savoir ce que nous venions faire. Notamment, la monitrice Véronique avait tendance à nous parler de son travail, comme elle le fait probablement avec les visiteurs.

Malgré le clivage qui s'est opéré dans le personnel, malgré les interprétations du moindre geste et de la moindre parole, le climat semble susceptible d'être rétabli si chacun recherche les explications franches plutôt que les racontars.

M. Barré

J'avais joint le texte signé de chaque témoignage dont j'avais gardé photocopie.

La seule réaction à ce rapport fut une carte d'Élise nous informant assez sèchement qu'elle ne recevrait personne pour la présentation des vœux de nouvel an.

Par la suite, elle refusa toute conversation directe en se retranchant derrière le travail qu'elle devait fournir pour les rééditions de textes de Freinet.

Des éditions décidées par Élise sans concertation avec la CEL

Certains articles de Freinet étaient regroupés pour être publiés dans la collection BEM et ils avaient droit à la priorité absolue, même si cela devait retarder d'autres dossiers prêts. Ce fut le cas pour *Appel aux parents* rassemblant des textes d'avant-guerre.

Plus gênante fut la réédition sans préavis, chez Maspéro, de *Naissance d'une Pédagogie Populaire* dont la CEL venait de réimprimer le premier volume, récemment épuisé, de la version précédente. Il en fut de même pour *L'École Moderne Française* qui fut réédité dans la petite collection Maspéro sous le titre *Pour l'École du peuple*, avec l'ajout des *Invariants* parus en BEM.

Sur le principe, on ne pouvait que se réjouir de voir ces textes sortir du cadre interne du mouvement. Néanmoins, la CEL gardait sur les bras ses propres éditions non épuisées, alors qu'Élise lui demandait de commander au nouvel éditeur un nombre significatif d'ouvrages. Il en fut de même, lors de la publication chez Delachaux-Niestlé des deux volumes de *La méthode naturelle*, quand la CEL dut s'engager à en diffuser plusieurs milliers d'exemplaires.

Porté au pilori comme briseur de grève

Après la grève du 11 mars 69, je reçus ce mot manuscrit d'Élise, accompagné d'une dénonciation devant l'équipe et le triumvirat renouvelé : M. Porquet, Beaugrand, Deléam :

Barré,

Je suis dans l'obligation de t'épingler pour ton abstention - explicitée auprès du personnel - à la grève générale du 11 mars.

Je trouve inadmissible une attitude aussi désinvolte, aussi peu soucieuse de la ligne d'action sociale. J'imagine que tu es conscient que ta présence dans l'équipe de direction t'impose une attitude d'unité excluant tout anarchisme.

Tu aurais grand intérêt à relire "Naissance d'une Pédagogie Populaire" que tu as lu, jadis (en 1949), "comme un roman" alors que tu étais militaire et que tu as oublié aujourd'hui.

Crois-moi désolée d'avoir, à l'appui de ton incartade, à prévenir des actes semblables dans le mouvement.

Explication mais non justification de cette mise au pilori : une conversation qu'elle avait eue avant la grève avec Pierre Rauscher qui était désormais le seul membre de l'équipe à la rencontrer, sans qu'il se rende encore compte qu'elle l'utilisait comme agent de renseignement et, le jour où elle le pourrait, comme ferment de discorde.

Voici les faits : j'avais été consulté le dernier sur cette grève que les syndicats voulaient nationale pour 24 heures, en cherchant à la dépolitiser au maximum par des revendications propres à chaque branche ou chaque entreprise (beaucoup réclamaient l'échelle mobile des salaires que notre coopérative pratiquait depuis des années) et j'avais écrit en face de mon nom : *"En souvenir de mai 68, contre une grève qui ne dure que 24 h."* Pierrot s'était dit surpris que je ne sois pas systématiquement pour la grève.

Sans même attendre la journée de grève en question, Élise était apparemment pressée de me harponner par le texte suivant, connu par nous le 13 :

Equipe de Cannes (copie à M. Porquet, Beaugrand, Deléam)

Par égard au passé social, politique et humain du Mouvement et tout spécialement au rôle historique de la Pédagogie Freinet, notre engagement social et politique dans l'actualité antigauilliste, je considère comme de mon devoir de protester contre le comportement de Barré, non gréviste dans la journée de grève nationale du 11 mars :

1 - S'ABSTENIR DE FAIRE GREVE, alors que, pour la première fois, le rassemblement des masses ouvrières et étudiantes est décrété par les grandes centrales syndicales unies sur un mot d'ordre d'action commune, est une faute sociale et syndicale que ne devrait pas commettre un travailleur conscient de la situation actuelle.

- C'est une faute aussi particulièrement en ce qui concerne le mouvement car elle s'inscrit contre le contenu et l'esprit de la Charte de l'École Moderne qui précise nos engagements.

- Mais c'est plus encore une faute de Barré en tant que membre responsable de l'équipe dirigeante.

2 - JUSTIFIER SON ABSTENTION PAR ECRIT auprès des employés, c'est exercer une pression inadmissible sur eux. C'est là un délit syndical contre lequel je m'élève avec énergie. Je demande que cet écrit soit soumis à l'équipe de Cannes si cela n'a pas été fait. J'en demande copie moi-même.

3 - DE TELS FAITS DOIVENT ETRE PORTES A LA CONNAISSANCE DES C.A. car ils sont un danger et pour l'unité et pour l'esprit du Mouvement. Il est indispensable qu'une prise de position ferme soit incluse dans les statuts pour que, dans l'avenir, l'équipe responsable reste solidaire des engagements pris et qu'aucune action personnelle soit ostensiblement menée auprès du personnel.

4 - L'ÉDUCATION DU PERSONNEL DES ENTREPRISES DOIT ETRE COMMENCEE DES A PRESENT :

Toute l'équipe dirigeante est composée d'instituteurs, il va de soi que l'éducation sera faite dans les meilleures conditions. je demande donc que soient reprises les propositions que je faisais en juin dernier lors de la réorganisation de l'équipe de Cannes :

- installation d'une bibliothèque avec un responsable,

- séance d'information sur le tas, à Cannes comme à La Bocca. On pourrait dès à présent, chaque vendredi soir, prévoir une demi-heure qui pourrait se prolonger pour les employés désireux de s'instruire. Ainsi serait peut-être promue une sélection d'employés les plus dévoués à l'entreprise.

- Pourquoi deux délégués des employés ne seraient-ils pas invités à Grenoble ?

5 - EN CONCLUSION : Une fois de plus, je suis dans l'obligation d'apporter des critiques. Je ne veux rien dramatiser, ni instaurer un tribunal quelconque. Je sais que le manque de maturité politique et syndicale de Barré est responsable de sa désinvolture syndicale et que, ce faisant, il n'y chez lui aucune arrière pensée. Mais de tels manquements sont trop graves pour qu'on ne les prévienne pas dans l'avenir.

Ou le mouvement reste fidèle à son idéologie, ou il la transgresse par des actes personnels relevant d'une minorité qui, sous son aspect soit gauchiste, soit conformiste, compromettrait l'avenir.

Élise Freinet

Les choses étaient maintenant claires, elle semblait décidée à me larguer au congrès tout proche. Néanmoins, elle avait mal choisi le terrain et elle me mit dans l'obligation de rectifier les faits pour ceux qui avaient reçu son texte :

Chers camarades,

J'ai été très surpris d'apprendre par la lettre d'Élise que j'avais été non-gréviste le 11 mars, d'autant plus qu'un simple coup de téléphone aurait suffi pour rétablir cette erreur d'information. Je précise que j'ai été, avec Pierre Rauscher, le seul membre de l'équipe à participer au défilé commun (et l'un des rares de l'entreprise).

Je reconnais avoir exprimé mon point de vue personnel à la fin d'une consultation sur l'éventualité et les modalités d'une grève dans l'entreprise. J'ai donné mon point de vue le dernier pour n'influencer personne, en précisant d'ailleurs que je respecterais la décision de la majorité, ce que j'ai fait.

On m'a présenté une feuille avec 2 colonnes (pour ou contre). J'ai estimé ce mode de consultation un peu sommaire et j'ai écrit ce que je pensais : «En souvenir de mai 68, contre une grève qui ne dure que 24 H». J'ignore qui a déduit que j'étais non-gréviste, c'est en tout cas une erreur.

Certes, on pourrait dire que l'équipe de Cannes, ayant responsabilité de direction, doit éviter toute pression et rester dans la neutralité. Si nous avons respecté cette neutralité en mai 68, il n'y aurait pas eu grève à la CEL : si l'on considérait alors celle-ci comme une grève purement revendicative sur les problèmes de salaires, elle était peu justifiée chez nous. A l'époque, nous avons fait valoir qu'il s'agissait de solidarité avec tous les travailleurs et notamment les enseignants engagés dans une lutte plus importante qu'une revendication de salaire.

Avant la grève du 11 mars, il était possible de rester neutre (même en faisant grève). Comme on m'a demandé mon point de vue, je l'ai donné, je ne me suis ni "abstenu" ni dérobé et je suis prêt à endosser mes responsabilités.

A mon point de vue, on a dénaturé le sens de la grève de mai en la restreignant au problème des salaires. Toute grève générale de 24 H ne peut avoir une efficacité que si elle s'inscrit dans une perspective. Or tout est fait pour masquer ces perspectives. Que chaque secteur prenne la décision de grève en fonction de ses revendications propres, c'est normal; mais une grève de solidarité me paraît alors sans objet et sans efficacité. Perdre 8 heures de travail sans efficacité à 15 jours du congrès me paraît regrettable. C'est mon point de vue personnel, je ne prétends pas qu'il soit juste et je n'ai pas songé un instant à l'imposer aux autres, mais il est honnête et le contraire d'irresponsable.

Une faible majorité s'étant dessinée pour la grève, je m'y suis rallié et ai invité le personnel de l'ICEM à s'y rallier, ce qu'il a fait.

Si je dois désormais influencer les employés dans un autre sens, je demande qui m'indiquera quelle est chaque fois la bonne voie : quelqu'un de l'équipe ? la position de la FEN ? celle de la CGT, de la CFDT qui ne sont pas toujours d'accord dans les mouvements, tant s'en faut.

Même si je respecte par discipline, au sein de l'entreprise, ce qui aura été demandé par les instances du mouvement, je garderai néanmoins la liberté personnelle d'intervenir comme je l'ai fait au sein de la manifestation du 11 mars à Cannes. Au mépris des décisions préalables, le service d'ordre (à majorité CGT) a imposé un style de manifestation silencieuse avec haut-parleur en fin de cortège. A plusieurs reprises, un groupe d'une trentaine de jeunes gens a tenté de lancer des slogans : «Nice-Matin menteur, Banquiers profiteurs» selon les immeubles que nous dépassions. Le service d'ordre les faisait taire. Lorsqu'ils ont entonné : «A bas l'état policier», un des membres du service d'ordre s'est rué pour les expulser de la manifestation, espérant recevoir

l'aide de ses camarades. L'un des premiers, je suis intervenu pour m'opposer à cette expulsion et des camarades se sont joints à moi en criant : «Unité d'action».

Je dois dire, en m'en félicitant, que la majorité des instituteurs présents étaient membres du groupe Ecole Moderne et qu'ils ont eu la même réaction.

Le problème est donc posé : ou la neutralité du suiveur (même en faisant grève intramuros) ou le militantisme, mais un militantisme qui verra chaque jour se poser des problèmes complexes et parfois dramatiques.

Personnellement j'ai choisi.

Bien amicalement

M. Barré

Ne voulant pas aggraver le conflit, je n'avais pas ajouté à quel point je trouvais scandaleux qu'Élise envisage de sélectionner les "meilleurs éléments" de l'entreprise d'après leur docilité vis-à-vis de l'orientation idéologique de la maison. Ils avaient été embauchés sur la base de leur engagement à réaliser un travail précis, la CEL n'avait pas acheté leur conformisme comme dans les sociétés totalitaires.

Par ma réponse immédiate, j'avais coupé court à la calomnie et je reçus aussitôt deux lettres de Beaugrand et Deléam m'affirmant qu'ils n'avaient jamais douté de mon militantisme. Mais je savais que je pouvais m'attendre au pire au congrès de Grenoble.

Chapitre 5

Un nouveau président désigné par Élise Freinet (mars 69-avril 70)

Mon rapport général sur les décisions à prendre pour l'ICEM

Au congrès de Grenoble qui ne réunissait que des responsables et travailleurs de commissions, certaines décisions devaient être prises pour l'avenir du mouvement dans les mois et les années à venir. J'avais fait lire le brouillon de mon rapport introductif aux membres de l'équipe de Cannes. En voici le texte :

Voici donc ouvert ce congrès de travail qui marquera une étape dans la vie de l'ICEM. Pour la première fois en effet, sont réunis les principaux travailleurs de l'Ecole Moderne, sans autre souci que l'avenir du mouvement. Nous n'aurons ni exposition à accrocher (l'équipe dauphinoise ayant accompli cette lourde besogne pendant les mois précédents), ni grandes séances pour un public nombreux et pas toujours attentif (les tables rondes seront plutôt des occasions de rencontrer les interlocuteurs nouveaux, hors de nos circuits coutumiers).

Nous n'aurons rien d'autre à faire pendant ces 3 jours ½ que de travailler, de nous confronter, de définir les objectifs prochains de notre mouvement et de nous donner les moyens d'y parvenir.

Je ne vous cache pas que j'attache une très grande importance à ce congrès de militants, de responsables, que je considère comme les Etats Généraux de l'Ecole Moderne. Aujourd'hui, une nouvelle législature commence et, comme il est d'usage en pareil cas, je viens remettre mon mandat entre vos mains. Je précise que, maintenant comme il y a deux ans, je suis à la disposition de l'ICEM, à un poste ou à un autre, mais la question est secondaire. Ce qu'il vous appartient de faire, parce que vous êtes les seuls en mesure de le faire, c'est de définir avec discernement et avec résolution les objectifs de l'ICEM et, lorsque vous les aurez définis, de vous donner les moyens de les atteindre, de désigner parmi vous les responsables qui, dans chaque secteur, auront mandat d'oeuvrer à leur application.

Ce que nous devons refuser, ce que pour ma part je refuserais d'accepter, c'est un mandat en blanc qui, sous le paravent de la confiance, marquerait un abandon de responsabilité. Il n'est pas question de formuler un oui massif et général, pas même un accord de principe, mais un engagement. Quelle que soit la confiance (nécessaire) que vous ayez en vos responsables, il serait inconcevable de les laisser isolés et démunis devant les aléas multiples de l'action.

Où serions-nous si le vent de contestation qui souffle depuis Mai s'arrêtait aux portes d'un mouvement qui l'a si souvent provoquée ? Nous avons voulu un congrès de travail, d'approfondissement, donc de remise en cause responsable. Que ce soit dans le choix des priorités, des moyens, dans le choix des articles d'un bulletin ou d'une revue, nul ne peut trancher seul sans risquer de faire perdre aux autres le sens de leur responsabilité et de leur engagement.

Certes, la place très particulière de Freinet et sa personnalité exceptionnelle ont pu masquer aux yeux de certains l'attention qu'il témoignait aux échos de la base. Responsable incontestable du mouvement qu'il avait créé, il était toujours prêt à

assumer pleinement ses responsabilités, même s'il les avait prises avant qu'on ne les lui donne.

Si Freinet avait parmi nous, je ne dis pas un remplaçant, mais un équivalent, nous n'aurions aucune question à nous poser. L'évidence se serait imposée, indiscutable aux yeux de tous. Ceux qui me connaissent savent que j'ai trop de respect devant le génie de Freinet pour avoir cru un instant qu'il était possible de continuer dans sa lancée, avec son style, ou d'être le bras séculier d'une pensée tout entière animée par son œuvre.

La dialectique de Freinet est essentiellement une imbrication étroite de la pensée et de l'action. Nous devons compter sur tous ceux qui pourront nous aider à approfondir sa pensée (je pense en premier lieu à Elise Freinet), mais son action militante ne peut se réaliser par personne interposée. L'œuvre théorique de Freinet appartient désormais au patrimoine international, mais un autre volet de son œuvre (et il n'est pas indigne du premier) ne survit que là où est mise en œuvre sa pédagogie, jusque dans la plus humble des classes Freinet.

Il serait vain de chercher un successeur unique de Freinet et, par voie de conséquence, de se limiter à une sorte de régence transitoire. C'est pourquoi nous devons nous orienter, c'est en tout cas mon choix personnel, vers une direction résolument collégiale qui se donnerait les moyens d'exécuter les décisions collectives sans qu'elles puissent être remises en cause.

Aucun responsable ne pourrait prendre l'engagement d'appliquer la décision commune, s'il ne se sentait soutenu, à la moindre difficulté, par ceux-là même qui lui ont donné mandat.

Nous aurons à prendre, dans de nombreux domaines, des décisions importantes qui ne devront pas être des vœux pieux. Nous aurons à définir l'action de notre mouvement après Mai 68. J'ai exprimé déjà un point de vue qui est celui d'un certain nombre de camarades. Aucune intégration n'est possible dans une réforme technocratique, octroyée ou imposée par le ministère, même si elle reprend, pour des raisons tactiques, des bribes de la pédagogie Freinet (comme il utilise certaines images filmées chez Nicole Athon dans la séquence que l'on sait). Pour qu'une réforme soit la nôtre, il ne suffit pas qu'elle reprenne quelques procédés détachés de leur contexte, mais qu'elle respecte intégralement l'esprit de notre charte.

Cela signifie-t-il que nous condamnons par avance toutes les initiatives ministérielles ? Sous le Second Empire, le ministre Victor Duruy avait amorcé certaines réformes scolaires, certes limitées. Le but n'était évidemment pas l'instauration de la démocratie, mais le réajustement de l'école aux besoins nouveaux du capitalisme. Cette nouvelle politique scolaire ne pouvait trouver son aboutissement que par la chute de l'Empire, mais les hommes de progrès savaient qu'il fallait profiter de toutes les occasions de faire éclater au grand jour les vérités essentielles.

Toutes les occasions que nous donneront les réformes actuelles doivent être exploitées, non pour cautionner ces réformes et le régime qui les applique, mais pour faire progresser les idées contenues dans notre charte, pour nous situer par rapport aux luttes syndicales et au mouvement étudiant.

Jusqu'à présent, nos camarades sont souvent intervenus, à titre personnel, dans les commissions issues des conférences pédagogiques. Nos groupes départementaux ou régionaux ont organisé des stages en période scolaire, mais souvent à la sauvette, à la merci des contretemps, des limitations. Disons franchement que nous avons été parfois exploités avec mauvaise foi. C'est pour éviter de laisser nos camarades démunis devant

ces problèmes de stages en accord avec l'administration que nous avons proposé de créer un organisme consacré aux seuls problèmes de la formation des éducateurs. J'ai préparé un brouillon de statuts qu'une commission pourrait mettre au point.

Les enseignants des classes Freinet qui seuls, en ouvrant leurs classes, témoignent valablement de la permanence de la pédagogie Freinet, seraient membres de cette association, excluant tout risque de noyautage progressif. Cette association proposerait à l'administration l'organisation de stages, moyennant des crédits et des autorisations. Par contre, nos camarades refuseraient toute participation individuelle à des stages auxquels l'association ne participerait pas.

Il est essentiel, en effet, d'affirmer l'Ecole Moderne comme une force pédagogique qui est loin d'être reconnue par les officiels, par la grande presse (voir les articles consacrés aux écoles de R. Gloton dans le XXe arrondissement). Nous devons tout faire pour obtenir cette reconnaissance de facto. Dans ce but, je propose notamment l'organisation, en mai ou juin, d'une Journée nationale d'action de l'Ecole Moderne qui, dans tous les départements, permettrait de mesurer et de faire mesurer la force de notre implantation. Des manifestations (expositions, débats, classes ouvertes, conférences de presse, dépôt de motion auprès de l'administration, des sections syndicales) feraient prendre conscience que nous sommes le seul mouvement à pouvoir mobiliser simultanément autant de monde sur des problèmes d'éducation.

Je propose une campagne publique des revendications de l'Ecole Moderne (j'ai préparé un brouillon qui, là encore, devrait être débattu en commission). Ces revendications devraient être présentées au Ministère comme plate-forme d'une véritable réforme pédagogique, aux syndicats, aux parents d'élèves. Nous avons vigoureusement riposté à la séquence télévisée sur la rénovation. Cette action devrait servir d'exemple chaque fois que, dans un journal, une revue, à la radio, à la télévision, des mises au point sont nécessaires. Il faut éviter tout téléguidage national qui fait perdre le bénéfice d'une réaction immédiate et tous nos camarades doivent se sentir mobilisés pour la sauvegarde de notre pédagogie, sans agressivité inutile, mais avec la détermination de gens sûrs de ce qu'ils font.

Avec notamment les délégués départementaux et régionaux, nous devons étudier les moyens de faire progresser nos groupes, sans surmener les animateurs, sans faire piétiner les camarades au niveau de l'initiation.

Les classes Freinet (qui acceptent les visites de collègues) sont les pierres angulaires de nos groupes. Certains camarades sont encore timorés parce qu'ils ne pratiquent pas à 100% la pédagogie Freinet. Qu'ils relisent Freinet, ils oublieront leur complexe d'infériorité, ils oseront témoigner de ce qu'est l'application honnête, même timide, de la pédagogie Freinet. Ce sont ces exemples courants qui sont indispensables aux camarades qui veulent démarrer. S'ils peuvent aller plus loin, faites leur confiance, ils vous dépasseront. L'essentiel, c'est qu'ils aient pris le départ, peut-être après avoir visité votre classe. Nous devons envisager des liaisons entre les classes Freinet, peut-être par Techniques de Vie.

Avec la création, annoncée dans tous les départements, d'écoles expérimentales, nous avons, pour la première fois, le moyen d'obtenir le regroupement de classes Freinet dans des unités scolaires homogènes. Il est essentiel que nos camarades fassent le maximum pour mettre sur pied des projets précis d'établissements expérimentaux.

Il faut penser à la formation continue des cadres du mouvement. Ce problème préoccupait beaucoup Freinet, les dernières années. Se former dans le sens de le sens

de la pédagogie Freinet, cela ne peut se faire que dans la confrontation. Techniques de Vie pourrait servir d'échange entre les camarades et ne plus être seulement, comme trop souvent, à usage centrifuge (du centre vers les groupes).

Nous aurons à résoudre le problème du congrès de 1970. Aucun des groupes sollicités ne s'est révélé en mesure d'organiser un congrès de plus de 1500 personnes, ce qui serait la norme d'un congrès ouvert. C'est donc le style et l'implantation du prochain congrès qu'il faudra définir. Jusqu'à présent 2 congrès régionaux ont eu lieu, à la satisfaction des régions concernées. Il faudra faire le point sur ce problème, envisager les possibilités, étudier des formules qui ne surmènent pas les organisateurs.

Nous aurons également à prévoir les Journées de Vence.

Selon l'ampleur que nous voudrions donner à ces manifestations, nous devons prendre des garanties financières. Un budget prévisionnel de l'ICEM devra être établi dans ses grandes lignes. Etant donnée l'imbrication ICEM-CEL, il est difficile de prévoir un budget précis des charges. L'augmentation de la subvention CEL, découlant de la progression des ventes, nous donne de plus grandes facilités financières. Nous avons évité toute utilisation empirique des sommes perçues et nous proposons un budget de 21 millions d'anciens francs pour ouvrir des secteurs nouveaux ou élargir des secteurs existants. Je précise que cette somme est appelée à couvrir des dépenses nouvelles, le reste du budget étant globalement reconduit.

Un secteur important à développer est celui des documents. Guérin et la commission audiovisuelle sont prêts à un gros travail. Nous avons maintenant un banc de reproduction qui permettra de reproduire un tas de documents. Chaque commission devra donc choisir tous les documents à diffuser, notamment les séries de documents révélateurs. Un document isolé, comme une pièce de collection, perd beaucoup de sa valeur. Il faut prévoir les choix en fonction des buts recherchés :

- une démonstration claire,*
- un témoignage vivant,*
- ou dans d'autres cas :*
- rencontre avec un cas exceptionnel,*
- occasion de réflexion.*

Nous devrions avoir de nombreux sujets, un grand nombre de séries courtes, claires, précises.

Nous en arrivons à nos éditions. Nos revues se portent bien, les unes atteignent en ce moment un palier du fait de la création des nouvelles collections (BTJ et BT2) :

BT : 14000 abonnés payants

SBT : 5000

BTJ a la plus forte progression : plus de 8500 (chiffre doublé en 2 ans)

BT2 (qui démarre) : 2500 ; elle a l'avenir devant elle, si nous savons le ménager

BT Son progresse lentement, mais régulièrement

Art enfantin : 3500

BEM : 1300 souscripteurs

L'Educateur : 8000 abonnés. Il progresse régulièrement (des études comparatives ont montré que l'envoi de 10 dossiers à tous les abonnés coûterait moins cher que celui de 4 dossiers par série d'abonnés et cela permettrait de passer des sujets intéressants tout le monde).

Il faut analyser l'intérêt que présentent nos revues pour les nouveaux, la masse des adhérents et les responsables du mouvement. Chacun devrait y trouver son compte.

Cette étude ne pourra être détachée de la recherche des moyens : équipes de collaborateurs, comités de lecture prenant en compte chaque secteur de la revue. Il est impossible qu'un choix sérieux se fasse dans la précipitation, avec une part de hasard et de subjectivité qui en ferait une censure involontaire, mais effective.

Dans tous les domaines, il faudrait rechercher l'équipe d'animation où chacun puisse avoir la responsabilité d'un secteur, mais en se sentant également responsable de tout le travail, ceci est notamment valable pour nos commissions. La répartition des tâches ne peut être du travail en miettes, pas plus que l'unité d'action n'implique un animateur unique et isolé.

Cette année, certaines commissions sont restées en léthargie du fait de la défaillance d'un responsable. C'est le signe de la mauvaise répartition des tâches dans la commission. Celles qui ont trouvé des styles efficaces et divers dans leur animation mériteraient une étude attentive et pourraient en inspirer d'autres. Je pense notamment à la commission Audiovisuelle, à l'Etude du Milieu, à l'Enfance Inadaptée et au Second Degré.

Comme vous le voyez, il ne suffira pas de quelques jours de congrès pour résoudre toutes ces questions, mais votre dynamisme et votre engagement permettra de préparer l'avenir avec enthousiasme et lucidité. Bon travail à tous.

Michel Barré

Menace confirmée contre moi

L'attaque injustifiée d'Élise contre mes "inconséquences militantes" me faisait supposer qu'elle avait décidé de se débarrasser de moi, puisque je n'étais pas assez souple pour inciter le CA à se plier à toutes ses décisions.

L'arrivée d'un texte à dactylographier, pour être remis aux membres des CA ICEM et CEL, réunis avant le début du congrès de Grenoble, ne me surprit donc pas. Voici ce texte par lequel elle décidait unilatéralement de sa succession à la présidence :

Pendant la période si éprouvante qui a suivi le 8 octobre 1966, j'ai - par la force des choses - assuré une charge qui m'était confiée, non eu égard à ma personnalité, mais pour que demeure encore un nom qui était à lui seul un porte-drapeau et un signe de ralliement. Bien qu'une telle tâche me fût particulièrement cruelle, j'ai essayé de minimiser les impuissances venues de l'absence d'un guide exceptionnel par son efficacité intellectuelle et le rayonnement de sa personnalité. Il fallait une sorte d'appui moral pour que soit dominé ce désarroi de tant de bons travailleurs qui, efficaces hier encore, étaient rendus à l'évidence de leurs propres dimensions.

Tout au long de cet intérim, dans tant de domaines que je croyais connaître pour en avoir évalué les données sous la présidence de Freinet, tout au long de cette mise au pied du mur qu'exigent les faits, j'ai pris conscience des difficultés innombrables qui s'attachent à la fonction de présidence de l'ICEM. Il ne saurait s'agir d'un rôle honorifique accordé par complaisance à un prête-nom ou concédé à un arrivisme en apparence débonnaire. Il s'agit d'une acceptation de réelles responsabilités et - il faut le dire - de réelle autorité dominant les risques d'une illusoire démocratie où chacun se met à l'aise dans des fonctions personnelles mais où les vrais responsables tissent la chaîne de l'unité organique du mouvement. C'est dire que la fonction de responsabilité ne s'improvise pas, mais qu'elle se gagne au sein de la masse, dans la force cohérente de la multitude dont elle vit les besoins et les désirs pour leur chercher une solution.

Cependant, il faut une personnalité qui, en dernier ressort, se porte garante de la bonne marche des événements. Il serait plus juste de dire qu'il faut, selon la loi organique du troupeau, deux personnalités devenues souvent interchangeables. C'est en tandem que les chefs de file sont présents dans le triangle des oiseaux migrateurs, dans le flot vivant des troupeaux sauvages, dans les bancs démesurés des poissons ou le mince convoi des chenilles processionnaires.

Pour avoir moins de risque et plus d'efficacité, nous placerons donc un tandem à la présidence, un tandem d'authentiques praticiens, sans prétention de mandarinat, qui prenant les problèmes à la base, savent en trouver la solution et porter cette solution au plan de la généralisation démonstrative. D'abord faire, puis après dire ; c'est là la simple et vaste tactique réalisée dans le style qui fut celui de Freinet.

Il va de soi que, réfléchissant depuis longtemps à la grave succession d'une présidence double, j'ai pensé à des camarades solides de conviction et de rendement, susceptibles de l'assumer. Je dois dire que le choix pourrait en être fait dans une assemblée assez rassurante de nos leaders. Mais comme il faut choisir, je vous propose deux camarades éprouvés : DELEAM et REUGE et vous donne les raisons de mon choix.

Pourquoi DELEAM ? Sa compétence pédagogique, sa valeur praticienne de solide travailleur, modeste et sobre de paroles et d'attitudes, son expérience du passé, sa lucidité face au présent sont des raisons qui justifient amplement un choix. Cependant, d'autres considérations entrent en ligne de compte : Deléam en effet - de par la suppression de son école de village - entre dans l'équipe de Cannes. Il sera donc intimement lié à un secrétariat qui doit être réorganisé, épaulé, sorti des dangers de bureaucratie qui, inévitablement, menacent ceux qui ont déserté leur école. Par ailleurs, Deléam restant en contact avec la base de sa région, travaillant en réel praticien dans cette région qu'il n'abandonne pas, apportera sans cesse à Cannes, comme à moi-même, la voix de la base. Non seulement la voie pédagogique sera par lui préservée mais aussi les valeurs sociales et civiques pour que s'affirment tous nos engagements garantis par notre Charte de l'Ecole Moderne.

J'ai nommé REUGE et nous évoquons en sa personne le solide et persévérant militant tirant de l'ornière, avec l'aide des plus fidèles camarades, le char embourbé dans les marécages parisiens et lui donnant solide assise. Reuge, c'est l'école de ville, devenue aujourd'hui réalité de presque tout l'enseignement primaire et c'est aussi la fonction enseignante dans la région parisienne. Paris n'est pas la France, nous le savons bien, mais Paris vit de la province et il faut que la pédagogie Freinet y soit défendue non par des discours mais par de réelles actions pédagogiques, par une présence humaine des écoles de banlieue redevenues populaires, à mi-chemin de la province et de la capitale.

La présence de Deléam et de Reuge aux discussions de la sous-commission de l'IPN - où déjà ils ont travaillé en tandem - a permis à nos deux camarades d'affirmer l'autorité de la Pédagogie Freinet. L'un et l'autre ont pu mesurer de près toutes les difficultés rencontrées pour garantir l'authenticité de notre œuvre collective. Ils ont pu prendre conscience de la relativité de certaines sympathies administratives, plus attentives aux ordres venus des sommets qu'à la nécessité d'une éducation de masse et ils ont donc conclu à l'obligation qui est la nôtre de garder en main le destin de notre propre cause.

Mon choix expliqué sur un plan plus spécialement pédagogique et civique, je voudrais préciser un autre aspect du destin de la pédagogie Freinet. L'œuvre de Freinet qui centre les meilleures créations de nos écoles, porte en elle une efficacité intellectuelle et des pouvoirs culturels qu'il nous faut préserver d'une exploitation abusivement technique que menace sans cesse la scolastique. Il y a dans tous les aspects de la libre expression des enfants et des maîtres la voie ouverte vers une culture de rénovation de la vie sociale et spirituelle ; par les vertus de l'expérience humaine du peuple, le TRAVAIL sera indissociablement lié à la notion de CULTURE dans une profusion de biens, de pensées, d'espérances dont l'ÉDUCATION DU TRAVAIL nous annonce le noble et nouvelle synthèse. Dans cette période d'agitation permanente où inconsidérément on démolit sans penser à reconstruire, les pierres d'angle posées par Freinet sont appelées à étayer les solides constructions d'un avenir qui est déjà tout proche. La Révolution, dès à présent, consiste à tirer de l'individu le plus grande somme de valeur humaine pour justifier l'ordre nouveau dont l'éducation est la démarche essentielle. Ce sont ces vérités primordiales que devrait promouvoir l'INSTITUT FREINET mis déjà en place spirituellement par Freinet lui-même. J'ai songé à Madeleine Porquet et à Favry pour veiller sur ces biens naturels que je vais essayer de garantir par la création de l'INSTITUT FREINET qui centralisera tous les écrits de Freinet rassemblés dans des synthèses auxquelles je me suis consacrée.

Vous exposant les raisons de mes démarches pour élargir le champ des responsabilités que je ne saurais seule assumer, je pense me situer dans la ligne qui fut celle de Freinet : celle de ne jamais suspendre la vie et pour cela de faire avancer tous les problèmes à la fois, dans les démarches de ce tâtonnement expérimental qui est d'abord science de vivre. " Tout est à repenser, écrivait Freinet dans un numéro de Techniques de Vie en 1963 (n° 21-22) et nous nous y employons. Nous le faisons comme en une synthèse permanente pour laquelle nous avons peut-être le tort de ne pas isoler les problèmes à discuter. Nous menons de front toutes les questions parce qu'ainsi va la vie et je ne pense pas que la méthode en soit mauvaise si nous en jugeons par les importants résultats obtenus et par toutes les pistes, grosses encore d'obsédantes inconnues où nous nous engageons avec la cohorte des chercheurs inquiets de l'armée sans cesse grossissante de l'Ecole Moderne."

C'est dans cette voie de l'action nécessaire que nous devons rester, en essayant de trouver une solution aux problèmes qui nous dominent et que je sou mets à vos lucides réflexions.

25 mars 1969

Élise Freinet

Première réaction des CA

Du fait de la décision prise à Pau, pour la première fois, le congrès était réservé exclusivement aux militants désignés par leur commission ou leur groupe départemental, à l'exclusion des nouveaux venus. J'avais donc décidé de rappeler que c'était sous leur autorité que je me plaçais, en leur remettant mon mandat. De ce fait, je n'acceptais implicitement d'être congédié que par leur décision collective et non par celle unilatérale d'Élise.

Dans mon intervention d'accueil aux membres des CA, je leur lus, avant que nous ne lisions et commentions la lettre d'Élise, le texte d'ouverture que je destinai aux congressistes.

Concernant la remise en jeu de mon mandat, Ueberschlag fut le premier à répondre que, compte tenu du travail que j'avais accompli depuis deux ans, il n'était pas question, à son avis,

que l'ICEM se prive de ma présence à Cannes. Il fut chaleureusement appuyé par la plupart des autres responsables.

Lorsqu'on aborda la lecture du texte d'Élise, tous comprirent mieux le sens de ma remise de mandat mais ajoutèrent qu'un changement à la présidence ne changeait rien à leur soutien vis-à-vis de moi.

Concernant les désignations faites par Élise, Reuge s'empressa de répondre qu'il était prêt à accepter les missions qu'on lui confierait sur Paris, mais que ses responsabilités de directeur d'école ne lui permettaient pas d'envisager autre chose et surtout pas une co-présidence de l'ICEM.

On se tourna alors vers Deléam qui s'affirma disponible. Quelqu'un ajouta que la fonction lui imposait de résider à Cannes et Deléam se déclara d'accord. La chose semblait donc entendue: Barré travaillerait désormais en liaison avec Deléam et non plus avec Élise Freinet.

J'ajoutai, pour ma part, qu'une insinuation d'Élise me choquait : celle d'avoir déserté ma classe, alors qu'on m'avait demandé de la quitter pour me mettre à plein temps au service du mouvement. Plutôt que d'être suspecté de désertion, je préférerais reprendre une classe. Ce fut un tollé : il n'en était pas question ! Bien sûr, une telle insinuation était insultante, tout comme l'allusion sibylline à "un arrivisme en apparence débonnaire".

Personne ne fit de commentaire public sur la comparaison avec les troupeaux et les meutes sauvages, plus appropriée pour un régime totalitaire que pour un mouvement coopératif. Le double leadership n'existe d'ailleurs pas dans le monde animal, hormis parfois sous la forme d'un couple dominant (est-ce ainsi qu'elle avait perçu son militantisme aux côtés de Freinet ?).

Les responsables se mirent rapidement d'accord pour raccourcir en plusieurs endroits le texte d'Élise qui serait lu publiquement aux congressistes et imprimé plus tard (dans *L'Éducateur* 8-9 de mai-juin 69). Le reste de la réunion fut consacré à la préparation du déroulement du congrès.

Des congressistes moins dociles que prévu

A la plénière d'accueil des congressistes, j'intervins, juste après les organisateurs locaux, en lisant mon rapport remettant, comme prévu, mon mandat en jeu, et rappelant les principales décisions à prendre pendant ce congrès. Je ne sais plus quel membre du comité directeur insista sur la confirmation dans mes responsabilités au secrétariat de l'ICEM, ce qui sembla ne soulever aucune objection.

Le texte (raccourci) d'Élise fut ensuite lu, si ma mémoire est bonne, par Madeleine Porquet qui annonça le désistement de Reuge et l'acceptation de Deléam d'assurer désormais la présidence. Cette annonce fut accueillie probablement avec étonnement, car on ne sentit ni approbation, ni contestation. L'assemblée passa ensuite aux prévisions de travail pour l'après-midi et les jours suivants.

A la reprise, après le repas de midi, deux camarades du comité directeur arrivèrent, un peu affolés, dans le bureau de secrétariat où je me trouvais. On n'avait jamais vu une telle effervescence dans les couloirs d'un congrès ICEM, alors que les salles de commissions restaient presque vides. Dans les discussions revenait le leitmotiv : "*Mais qui prend les décisions à l'ICEM ? Élise Freinet toute seule ?*" Très peu de militants semblaient décidés à entamer les travaux prévus. C'était presque mai 68, revécu un an après, avec une bien plus grande diversité des âges.

Je voulais demander l'avis du nouveau président, mais j'appris qu'il était parti en excursion sur le terrain avec sa commission "Etude du Milieu". En son absence, il me revenait la responsabilité de faire une proposition : réunir les congressistes en plénière et, pour que tous

puissent s'exprimer, leur suggérer de discuter par groupes de six. Ensuite les secrétaires de chaque petit groupe rapporteraient leurs réflexions devant l'ensemble. C'était à mon avis le seul moyen d'orienter en positif les discussions, sans donner prise aux manipulations verbales de quelques-uns. Les membres du comité directeur approuvèrent ma proposition et tous les congressistes acceptèrent ce mode de fonctionnement.

Des petits groupes étaient disséminés partout, dans différents coins de l'amphi et les salles de commissions voisines. J'allais d'un endroit à un autre pour vérifier que, dans chaque groupe, quelqu'un prenait des notes pour rapporter en plénière. Un copain organisateur qui craignait l'implosion du congrès, dit en me croisant : "*J'admire ton calme.*" Ce calme était très relatif. J'ignorais ce qui sortirait de tout cela, mais, comme dans une classe lors des moments d'ébullition, il n'y avait rien de mieux à faire que de libérer la parole.

Au bout d'une trentaine de minutes, je sentais que chacun avait pu dire ce qui lui semblait essentiel, je proposai donc de revenir en plénière pour écouter les rapporteurs des groupes. Ce fut accepté sans contestation, car nous étions entre militants responsables. D'emblée, trois camarades n'appartenant pas aux CA proposèrent de tenir le secrétariat de synthèse ; c'était une façon de prouver à tous la totale indépendance de cette synthèse.

Je me contentais de donner tour à tour la parole aux rapporteurs. Surprise : il s'agissait souvent de jeunes militants, mais parfois aussi de vétérans. On sentait la volonté de faire entendre la voix de tous ceux, jeunes et moins jeunes, sur qui reposait la vie réelle du mouvement. On était loin du clivage entre générations dont nous menaçait Élise depuis des mois.

Je ne peux résumer toutes les réflexions et revendications. Le problème du lieu où sont prises les décisions revenait souvent, ainsi que le besoin d'échanger plus librement dans *Techniques de Vie*. Il y avait également des demandes plus ponctuelles qui étaient soigneusement notées. A l'issue de cette séance, on sentait tout le monde détendu, rassuré et confiant dans l'avenir. Oui, nous étions capables de discuter entre nous avec passion, mais avec un sentiment très fort d'appartenance à un mouvement majeur et responsable.

J'eus l'impression que la confiance que mes camarades m'avaient témoignée depuis deux ans se trouvait encore renforcée par mon initiative de donner la parole à tous, sans aucun filtrage. Je crois que si Deléam avait pu participer, dans le même état d'esprit, à cette réunion improvisée, il aurait fait l'objet d'une acceptation explicite qui aurait évité des ambiguïtés ultérieures.

Une confirmation dans mes responsabilités

Le reste du congrès se déroula normalement, sans tension particulière. Le travail s'était déroulé efficacement et les participants ne manquaient aucune occasion de me manifester leur confiance pour la suite.

J'aurais oublié une petite anecdote si des camarades ne me l'avaient rappelée des années plus tard, preuve qu'ils lui avaient trouvé une signification. Lors d'une soirée, la troupe théâtrale de Catherine Dasté venait jouer une nouvelle pièce pour enfants, écrite avec la classe de Nicole Athon-Delvallée à Sartrouville. On avait placé dans les premiers rangs les enfants des congressistes. Retardé comme souvent par des détails de coordination, j'étais arrivé au dernier moment et n'avais trouvé de place que sur un strapontin de devant, à moins que ce ne fût sur les marches.

A un moment du spectacle, survenait un petit orchestre en costumes chinois. Effrayé par l'insolite des costumes et de la musique, un petit de trois ans se leva en pleurant pour chercher à rejoindre ses parents. Voulant éviter le bouleversement de la représentation, je le pris au

passage sur mes genoux en lui chuchotant à l'oreille que ces gens-là n'étaient pas méchants et en anticipant sur tout événement scénique qui pourrait l'affoler. Il resta calme et attentif jusqu'à la fin du spectacle. Je n'avais rien fait d'autre que réagir en père de famille et en ancien directeur de colonie maternelle, habitué à rassurer les petits loin de leurs parents. Il faut croire que cela ne semblait pas aller de soi, puisque certains camarades s'en souvenaient comme d'un événement notable : le secrétaire de l'ICEM était un homme capable d'apaiser un petit enfant (même s'il n'avait pas su rassurer une vieille dame).

La présence d'Élise en embuscade

Après le congrès, Élise se rendit compte que, en dehors de la nomination de Deléam, ses intentions n'avaient pas été exaucées. Elle tenait à la parution dans l'Éducateur du texte par lequel elle se retirait de la présidence (le CA avait décidé que ce serait le texte "raccourci") et elle rappelait sans cesse qu'elle restait gérante des revues et "garante de leur tenue".

Un exemple entre mille de ma mise à l'écart systématique : j'avais écrit, pour l'Éducateur, une rapide analyse des récentes collections de poche, très bon marché, consacrées à l'art et aux artistes (on rééditait notamment les textes d'Élie Faure qu'Élise citait souvent). Estimant probablement que c'était là sa chasse gardée, elle me l'avait renvoyée avec cette annotation : *Trop tard pour les étrennes. Il faut cette fois que la rubrique marque mieux la Culture du peuple et choisir mieux les comptes rendus critiques. L'information après.* Et elle avait ajouté au crayon rouge : *Inutile pour la culture.*

Elle avait dû subir, comme un affront, une réclamation de la commission Second Degré regrettant que le document de Janou Lèmery sur "*La formation de la personnalité*" ait été amputé de son texte d'introduction et exigeant qu'il soit rajouté. Je ne suis pas certain qu'elle assumait sa responsabilité d'avoir censuré elle-même ce texte qu'elle jugeait "trop sentimental". Il était tellement plus facile de laisser suspecter une erreur des services techniques chargés de l'édition.

On la sentait désireuse de montrer à tout moment qu'après son abandon de la présidence, elle restait malgré tout "la patronne". Elle venait d'accorder à une Mexicaine l'autorisation de traduire le livre de Freinet sur les méthodes naturelles. Etant détentrice des droits d'auteur, cela ne posait aucun problème. Elle s'était fait piéger par un jeune universitaire italien qui avait obtenu d'elle une autorisation de traduction pour un éditeur de Rome, en se recommandant de son "cher ami" Aldo Pettini (responsable du MCE, mouvement italien membre de la FIMEM). Ce dernier prétendit n'avoir jamais entendu parler de lui et rappela que le MCE avait son propre éditeur, la Nuova Italia.

Les choses devenaient plus gênantes quand Élise distribuait de telles autorisations pour des brochures BT, n'ayant pas Freinet pour auteur et dont seule la CEL détenait les droits. Ce fut le cas à cette époque avec un Argentin.

Une militante toulousaine lui ayant raconté par écrit son conflit avec un ancien militant de l'ICEM, devenu responsable du SNI local, Élise, avant de faire la moindre enquête, adressa immédiatement à ce dernier une véritable mise en demeure, comme si elle oubliait son retrait de la présidence. Tout se passait comme si elle avait décidé d'agir désormais à sa guise avec tous ceux qui s'adresseraient directement à elle, sans avoir de compte à rendre, puisqu'elle n'avait plus de responsabilité institutionnelle. J'avais hâte que la présence à Cannes de Deléam permette de clarifier la situation.

Une mise au point assez ferme

Début août, à la réouverture de nos bureaux avec Deléam, Madeleine Porquet assistait à notre première réunion d'équipe, porteuse d'une lettre d'Élise qui, une fois de plus, avait décidé seule de la réorganisation des services. Prenant prétexte de la compétence de Deléam dans la production de certaines BT, elle lui attribuait la haute main sur l'ensemble des chantiers. Bertrand qui se voyait dépossédé de ses responsabilités réagit vivement ; il écrivit même une mise au point destinée à être lue la semaine suivante aux participants des Journées de Vence. Au cours de notre réunion, j'avais critiqué l'attitude d'Élise qui se retirait de la présidence et prétendait régenter l'organisation des services avec lesquels elle n'avait aucun contact direct depuis des années. Le soir, j'éprouvai le besoin de m'exprimer plus complètement par écrit :

Aux membres de l'équipe + M. Porquet

Cannes, le 7 août au soir

Après notre réunion de ce matin, j'éprouve le besoin de préciser ma pensée pour préparer celle de mercredi prochain. Je le fais surtout en pensant à Deléam car je me rends bien compte du malaise, mêlé de stupeur que peut lui laisser notre réunion. J'essaie de m'exprimer encore plus profondément, ainsi il comprendra mieux et surtout il saura qu'aucune arrière-pensée ne demeure, en plus de ce qui est dit.

Celui qui arrive à Cannes (et j'ai été dans cette situation, il y a deux ans) ne se sent pas accueilli à bras ouverts, malgré la sympathie réelle des autres camarades, parce que, il faut le dire franchement, il est présenté par Élise, non comme celui qui va donner plus d'efficacité à l'équipe, mais comme celui qui va pouvoir remettre tout en ordre, nettoyer enfin l'écurie d'Augias. Ce camarade arrivant (j'ai été dans ce cas) qui n'est pour rien dans cette situation, souffre pourtant au départ jusqu'à ce que, les véritables relations s'étant établies dans le travail, la camaraderie profonde puisse s'établir.

Je veux donc rassurer Deléam : nous sommes heureux de bénéficier de sa réelle compétence. Si l'absence de bureau le handicape (les travaux de son futur bureau n'étaient pas encore terminés du fait des congés), je suis prêt à lui abandonner le mien et à m'installer provisoirement ailleurs en attendant l'achèvement des travaux. Nous devons faire le maximum pour que Deléam se sente à l'aise au sein et à la tête de l'équipe, à la condition qu'il ne soit pas présenté, à son corps défendant, comme celui qui va "mettre en marche" ce qui était totalement défectueux.

S'il s'agit de renforcer ce qui existe, notre vœu le plus cher est de travailler avec Deléam, mais s'il s'agit d'un changement total d'orientation, on ne peut la mener avec la même équipe qui referait les mêmes erreurs. Un souci de clarté et d'efficacité devrait amener des changements de personnes.

J'ai posé, clairement je pense, la question au congrès, prêt à accepter très sincèrement la réponse. Je ne voudrais pas quitter le CA de Vence sans que soit défini mon rôle (en tenant compte, si possible, de ce que je sais faire et malheureusement de mes limitations). Je suis venu à Cannes sans l'avoir sollicité ni même proposé, sans avoir posé d'exigence et sans être nourri d'ambition, c'est donc sans amertume, sans la moindre trace de chantage, mais avec fermeté et entêtement que je demande : "Ai-je quelque chose à faire à Cannes? Quoi avec précision ? Quelle pourra être ma marge d'initiative ?"

Il ne suffit pas de me répondre amicalement : "Mais bien sûr, tu as ta place !", encore faut-il qu'elle soit un peu efficace. En tant que militant du mouvement, je ne veux pas que l'on paie quelqu'un d'inefficace, car c'est être inefficace que d'écrire des

articles qui ne servent à rien, que d'avoir des contacts extérieurs sans pouvoir prendre aucun engagement, que d'être à la merci de telle ou telle décision imprévisible.

Ce qui m'a déçu, une fois de plus, dans notre réunion de ce matin, c'est que, Deléam ayant préparé et distribué une proposition d'ordre du jour, nous n'ayons discuté que de 3 points posés par Élise.

1) Le premier manquait d'éléments précis dans le bilan comme dans les perspectives. S'il s'agit vraiment de la remise en route complète du service, le problème est d'une telle ampleur qu'il ne peut être traité au CA de Vence. Deléam n'aurait pas trop de six mois pour l'étudier. Toute discussion improvisée serait alors oiseuse.

2) Si nous pouvons contribuer à la création de l'Institut Freinet, seule Élise peut en définir les bases et c'est seulement face à un projet précis établissant les liens entre ICEM-Institut-école Freinet que nous pouvons discuter valablement. De même, seule Élise peut définir les normes de l'école dont elle a, seule, la responsabilité.

3) La question des critiques de livres permet d'aborder le problème de l'Éducateur, mais tangentiellement et il faut que le vrai problème soit posé : l'Éducateur sera-t-il une revue fermée sur elle-même ou une revue ouverte ? Il n'est pas possible d'é luder la question.

Malgré l'affection et l'admiration que je porte à Élise, j'estime qu'en nous cantonnant à l'étude des problèmes posés sous cet angle, sans souci des éléments précis et concrets, nous gaspillons une part de notre énergie et, si cela n'avait été l'occasion d'un échange sincère, je dirais que c'était du temps perdu.

Déjà l'an dernier, alors que nous venions de vivre les événements de mai, nous avons fait du commentaire de texte sur une lettre d'Élise qui ne les a vécus que du Pioulier (on ne peut le lui reprocher).

Je souhaite qu'il soit répondu clairement à un certain nombre de questions et que l'on se tienne à leur application, qu'il n'appartienne à personne de supprimer des réunions de CA décidées par les responsables eux-mêmes.

Personnellement, j'aimerais revenir de Vence le 20 août avec une réponse précise aux problèmes suivants :

- Prise en charge du mouvement par la CA élargi
- Priorités données au sein de l'ICEM
- Incidences sur le budget
- Attributions des membres de l'équipe
- Campagne de revendications de l'ICEM (projet de journée nationale)
- L'Éducateur - comment renouveler le dialogue ?
- Relations avec les autres mouvements (projet de l'AEERS)

C'est seulement si des décisions sont prises auxquelles on se tiendra ensuite que je reviendrai rassuré et optimiste.

M. Barré

Le travail des Journées de Vence

Des réponses furent apportées par les responsables aux différentes questions évoquées précédemment, dont une réaction frileuse et négative sur le projet de journée nationale d'action et un accord prudent de participation au projet d'animations pédagogiques organisées dans les départements à l'instigation de l'AEERS, sous l'impulsion du mathématicien Lichnerowicz.

Les travaux habituels suivaient leur cours, notamment sur les bandes programmées. Je dois ajouter qu'un "spécialiste" de la programmation avait proposé, dans une lettre à Élise Freinet,

ses services professionnels (évidemment payants) et qu'elle l'avait invité à Vence sans demander l'avis de personne. Les militants des chantiers étaient embarrassés d'avoir à traiter ce problème qu'ils n'avaient jamais posé, certains d'entre eux ayant des contacts (gratuits) avec d'authentiques spécialistes quand ils avaient besoin de conseils. Bien entendu, aucune suite ne fut donnée, mais on aurait pu économiser cette inutile perte de temps.

Un projet mort-né d'Institut Freinet

Pas question d'empêcher que des heures soient consacrées au projet d'Élise sur l'Institut Freinet. Invités par elle, des représentants du Mouvement Coopératif étaient venus apporter un soutien moral au projet, avec la promesse d'un apport financier en fonction de la reconnaissance par l'Etat, matérialisée généralement par une subvention. En effet, seule la reconnaissance officielle du futur établissement, qu'on leur décrivait de portée internationale, leur semblait la garantie de sérieux du projet dont nul n'était encore en mesure de préciser quels seraient ses liens avec l'école Freinet (propriété de la famille Freinet), avec l'ICEM, avec la CEL, propriétaire du terrain proche de l'école dont Élise semblait disposer à sa guise pour la construction des futurs locaux.

Dès qu'elle apprit cette exigence, courante en matière de subventionnement par des organismes de cette importance, Élise déclara qu'elle ne demanderait jamais une reconnaissance officielle et le projet passa aux oubliettes. Les militants qui, par respect du souhait de Freinet, avaient passé des heures à tenter de rendre possible la mise sur pied de l'Institut, eurent le sentiment d'avoir gaspillé leur temps.

Le fonctionnement de l'équipe élargie

Deléam avait pu intégrer son bureau neuf qui se révélait le plus spacieux et le plus clair de la maison, à tel point qu'il devint le siège habituel de nos réunions d'équipe. Sans tenir compte des remaniements décrétés par Élise, Bertrand avait été confirmé dans ses responsabilités concernant les collections BT. Deléam l'épaulait dans sa spécialité : l'histoire et l'étude du milieu. Je continuais d'être chargé des relations extérieures, en liaison avec le président chaque fois qu'il en découlait des décisions (ce fut notamment le cas pour certaines collaborations avec l'OCCE). Je pris pour cela le titre de secrétaire général.

Nous préparions en collaboration les n° de l'Éducateur et des dossiers pédagogiques, mais lui revenait la tâche délicate des relations avec Élise qui rappelait à tout propos que son titre de gérante des revues lui donnait des devoirs et des droits sur ce qui y était publié. On admet très bien que le gérant, civilement responsable en cas d'atteinte grave à la loi, refuse de laisser passer des textes pouvant l'entraîner devant les tribunaux. Mais, notamment dans un mouvement coopératif, il ne peut se substituer au comité de rédaction qui pourrait très facilement cesser sa collaboration bénévole. Nous avons réussi à mettre sur pied deux comités de rédaction (puisque, comme promis en 68, la CEL publiait désormais une édition Second Degré de l'Éducateur). Je tenais à ce que leur travail soit respecté, il était possible de réagir à leurs propositions, mais il me paraissait exclu de n'en pas tenir compte.

Je dois dire que l'estime réciproque qui nous liait me permettait de travailler sans heurt avec Deléam. Principal problème : le choix par Élise du texte de Freinet qui démarrait chaque numéro. Je me souviens qu'un jour elle avait choisi un texte d'avant-guerre où Freinet encourageait à utiliser des techniques appartenant à différents courants d'éducation nouvelle. C'était à l'époque une preuve de son ouverture d'esprit et de son éclectisme, mais dans le contexte présent, cela prenait une allure complètement obsolète. Dans l'impossibilité de convaincre Élise de modifier son choix, Deléam n'avait eu d'autre ressource que d'intituler son

propre édito "*Aller plus loin*", en montrant que nous devions dépasser quotidiennement les propositions faites naguère par Freinet.

Problèmes de représentation de l'ICEM

A la rentrée scolaire 69, le gouvernement avait changé et Olivier Guichard remplaçait Edgar Faure à l'Éducation Nationale. A la première réunion du CLEN, Louis Cros voulut nous rassurer : le projet de l'AEERS était maintenu. Seul léger changement: le nouveau ministre exigeait que ce soit sous la coordination de l'Inspection Générale. Or je n'avais obtenu un accord prudent des responsables de l'ICEM qu'avec la promesse de l'autonomie du projet par rapport au ministère.

Surpris par l'absence de réaction des autres représentants de mouvements, j'annonçai qu'il ne faudrait pas compter sur l'ICEM si notre participation militante devait dépendre de l'administration centrale. L.Cros cherchait un appui auprès des autres participants qui finirent par dire que, si on consultait les militants, ils risquaient de manifester le même refus : ils avaient confiance dans l'action de Lichnerowicz, mais pas du tout en l'inspection générale dont lui, L.Cros, était l'exception progressiste (ce qu'il dut reconnaître).

Ce qui m'avait frappé, c'est que je connaissais assez bien les positions des militants pour pouvoir traduire immédiatement leurs réactions sur des problèmes que nous avions étudiés.

Problèmes de la fusion SATF-CEL

Dix ans plus tôt, pour résoudre le problème lancinant de sa dette envers la famille Freinet, la CEL avait décidé, devant l'impossibilité de la rembourser en argent, de lui donner des machines, en l'occurrence des fondeuses de caractères "monotype", pour solde de tout compte. Charge à Freinet de constituer une société anonyme *Techniques Freinet* (la SATF) qui deviendrait fournisseur de la CEL en lui livrant des polices de caractères d'imprimerie pour les classes, mais aussi la composition des textes des revues éditées par la coopérative. Freinet continuait à toucher de la CEL un salaire justifié par son rôle d'animation. A sa mort, ce salaire avait été reporté sur Élise.

Rien n'empêchait la SATF de travailler aussi pour d'autres clients que la CEL, mais la généralisation de l'offset incitait de plus en plus d'imprimeurs à préférer la photocomposition à la typographie. A la fin des années 60, le contexte économique mettait en péril la survie de minuscules entreprises de ce type, d'autant plus que les locaux qu'elle occupait étaient frappés d'expropriation pour le percement d'une nouvelle route. La seule issue positive était le rachat amiable par fusion de la SATF par la CEL.

Des négociations avaient commencé en septembre 1969 entre Élise Freinet et le CA CEL. Je n'y étais pas mêlé, mais j'en avais des échos au sein de l'équipe. La CEL s'engageait à racheter à un prix honorable le matériel usagé de la SATF qui serait transféré dans ses ateliers de La Bocca, ainsi qu'à reprendre intégralement le personnel, ce qui représentait un gros effort. Mais on sentait Élise désireuse d'obtenir davantage et elle ne cessait de modifier les termes de l'accord.

Une anecdote illustre l'ambiance des négociations. Le CA de la CEL s'était réuni à Cannes à la Toussaint 69 pour régler ce problème. Le matin du deuxième jour, j'étais venu pour présenter un rapport sur un autre sujet. Quelqu'un proposa d'en terminer auparavant avec le problème de la fusion CEL-SATF et d'autres protestèrent en disant : "*C'est ça, on va se fatiguer à trouver une solution et une nouvelle lettre d'Élise va remettre en question ce que nous avons décidé.*" A ce moment, la porte s'ouvre et Maurice Beaugrand arrive de Vence,

car il a passé la nuit à l'école Freinet. Quelqu'un lui crie en manière de plaisanterie : "*Allez ! Sors la lettre.*" Beaugrand, un peu interloqué de cet accueil inattendu, plonge la main dans sa poche et en sort une lettre qu'Élise lui avait effectivement demandé de venir prendre à l'Auberge avant de rejoindre notre réunion. Fou rire général.

Finalement, le CA avait accordé le maximum, c'est-à-dire le rachat prévu, le maintien à Élise du salaire qu'elle percevait depuis la mort de Freinet (celui d'un PEGC en fin de carrière) et le même avantage à sa fille Baloulette, sa vie durant. Celle-ci ayant alors 40 ans, cet engagement de dépense risquait de dépasser très largement, à lui seul, le montant du rachat. L'accord fut signé par tous les intéressés.

R. Poitrenaud m'ayant demandé par la suite ce que je pensais de cet accord, je répondis qu'habituellement celui qui récupère d'une entreprise le remboursement de son capital ne continue pas à en percevoir aussi les intérêts. Lui-même trouvait excessifs les avantages accordés par le CA, mais quelques anciens avaient fait valoir que Baloulette avait été sacrifiée dans sa jeunesse par le militantisme de ses parents et que les sommes accordées lui permettraient de construire une maison proche de celle de sa mère et d'y vivre sans problèmes financiers.

Mais c'était compter sans l'escalade continuelle d'Élise qui, devant les concessions accordées, devait se dire qu'elle n'avait pas exigé suffisamment. Juste avant la réunion du CA du 1er février 70, elle fit diffuser une nouvelle lettre exigeant, en plus, un pourcentage sur les ventes de la CEL, ce qui correspondait à un "droit imprescriptible" sur l'œuvre de Freinet (dont elle touchait par ailleurs les droits d'auteur des livres, diffusés en majorité par la CEL). M. Porquet, absente du CA pour raison de santé, m'avait adressé le 28 janvier (pourquoi à moi qui ne faisais pas partie du CA CEL ?) une lettre confirmant son inconditionnalité :

Michel,

Je reçois à l'instant copie de la lettre d'Élise au CA. Inutile de te dire que je suis tout à fait d'accord avec elle. Ma lettre au CA, envoyée hier, avant de recevoir celle d'Élise, en fait foi.

Toutefois, celle d'Élise étant beaucoup plus précise que la mienne, je te demande de donner mon point de vue au CA : je suis totalement d'accord avec les demandes d'Élise:

1) Label Techniques Freinet ajouté à la CEL.

2) Mensualités à Élise et Baloule leur vie durant, égale à la mensualité du directeur général CEL.

3) Droits d'auteur (pourcentage sur les ventes CEL) reconnus à Élise et Baloule en vue de la création de l'Institut Freinet.

4) Remboursement des sommes dues à la famille Freinet, comme le souhaite Élise : en deux fois et avant la fin 70.

5) J'ignorais que le traitement d'Élise avait été supprimé depuis octobre dernier (à sa demande pour que tout soit réglé dans le cadre de la fusion). Il est indispensable de lui verser d'urgence, la mensualité votée en octobre et le rappel d'octobre à maintenant. Je demande qu'on vote sur ces différents points et qu'on compte mon vote comme je l'indique ici.

Bien amicalement à toi et à tous.

Madeleine

Cette fois, l'esprit de conciliation du CA avait atteint ses limites. A l'unanimité des présents, il refusa de remettre en question une nouvelle fois les accords signés. Camille Février, président du CA CEL, eut la délicate mission de mettre le point final à la négociation.

M. Porquet, indignée de n'avoir pas été suivie, exprima son cinglant désaveu. Février, accusé par elle d'avoir répondu à Élise une lettre insultante, était tellement écœuré qu'il donna sa démission.

La révolte de l'équipe de Cannes

Nous étions conscients que, si nous ne réagissions pas fermement, nous risquions de voir les plus fidèles compagnons se retirer découragés devant les perpétuelles escalades d'Élise Freinet. Au cours de notre réunion d'équipe, nous décidâmes d'envoyer une très ferme mise au point aux instances du mouvement, avant l'ouverture du congrès de Charleville :

*Aux camarades du CA de la CEL
et du CD de l'ICEM*

Lundi 16 mars 1970,

Oui, chers camarades, si nous ne réagissons pas et ne prenons pas toutes nos responsabilités, notre mouvement est en grand danger de voir l'idéal d'amitié et de fraternité sur lequel il repose, laisser place au "temps du mépris".

Depuis trois ans, face à Élise Freinet qui se considère comme le seul garant de la pensée de Freinet, nous avons essayé de donner à la vie du mouvement un sens toujours plus coopératif. Cela nous a valu d'être considérés, parfois publiquement, comme des mini-mandarins que la force des habitudes paralyse, des petits boutiquiers, des dilettantes, des amateurs... Nous avons supporté d'être accusés d'arrivisme, de mensonge, de falsification, d'escroquerie.

Nous l'avons supporté, le plus souvent en silence, croyant, sans doute à tort, mieux préserver l'unité du mouvement et le respect attaché au nom de Freinet.

A Grenoble, nous avons tenté de réagir. Nous avons cru que la partie était gagnée parce que nous avons réussi à rattraper quelques-uns de ceux qui se préparaient à nous quitter ou à travailler en marge.

Nous sommes à quelques jours du congrès de Charleville où hélas ! les défections seront nombreuses et le problème se pose à nouveau, plus grave que jamais.

Ce matin, deux lettres sont tombées, peu avant notre réunion hebdomadaire et plusieurs d'entre nous qui, d'habitude, subissent avec patience les sarcasmes qu'on leur adresse, n'ont pu contenir leur révolte.

Tout d'abord une lettre de Madeleine Porquet dans laquelle Camille Février est accusé de lèse-majesté. Ce camarade qui a assuré l'épineux devoir d'écrire à Élise Freinet ce que ressentaient les membres du CA réunis à Paris le 1er février, se voit accusé d'avoir adressé une réponse insultante.

Par ailleurs, la lettre de Marcelle Drillien, que nous avons jugée lucide et courageuse, nous revient avec le simple commentaire : "Pauvres, pauvres camarades..."

Si, dans notre mouvement, les mots n'ont pas la même valeur selon les personnes auxquelles ils sont adressés ; si, lorsqu'ils circulent dans un sens, les mots qui ne sont que de "fraternelles admonestations" deviennent, quand ils circulent en sens contraire, des insultes outrageantes ; si les "vaillants camarades de la base" ne sont plus que de "pauvres, pauvres camarades" naïfs et irresponsables, quand ils refusent de croire aveuglément, alors, oui, nous n'avons rien compris à Freinet et il est grand temps de retourner à nos primaires occupations.

Nous sommes venus à Cannes pour servir, c'est vrai. Mais à la condition de rester des hommes : non pas des domestiques aux yeux baissés, mais des hommes responsables conservant le sens du courage et de la dignité...

M. Barré - M.Ed. Bertrand - R. Linarès - M. Menusan - R. Poitrenaud

On remarque que F. Deléam ne figure pas parmi les signataires, non par refus de sa part, mais du fait qu'il était depuis des semaines à Charleville pour mettre la dernière main à la préparation du congrès. Une fois de plus, son absence involontaire à un moment déterminant sera considérée par certains comme une défaillance.

Une raison supplémentaire de ma rébellion personnelle

Un camarade des Pyrénées-Orientales se trouvait en butte à une cabale de certains parents d'élèves de son village et n'avait pas obtenu le soutien de son inspecteur. Prévenue par une militante de longue date, Élise nous enjoignit, Linarès et moi, de nous déplacer à Perpignan, puisque Deléam ne pouvait le faire. Sur place, nous avons rencontré les responsables départementaux du SNI qui nous avaient assuré qu'ils protégeraient au mieux les intérêts de notre collègue qui n'avait commis aucune faute professionnelle. Nous étions revenus rassurés de ce soutien syndical et nous nous demandions même s'il était indispensable de déplacer deux membres de l'équipe pour cela.

Mais Élise, qui avait reçu plusieurs éléments du dossier, avait décidé d'en faire "son affaire" et d'y consacrer un numéro complet de l'Éducateur. Je précise qu'au plus fort de l'affaire de St-Paul, Freinet ne l'avait jamais fait. Mais aucun argument n'avait prise sur la décision d'Élise, même pas celui de bouleverser le travail des comités de rédaction, primaire et secondaire, qui commençaient à fonctionner régulièrement. Alors qu'elle nous reprochait naguère de n'avoir pas fait le maximum pour le Second Degré, elle était prête à repousser le n° sur lequel comptaient ces militants pour le congrès.

Je n'avais pas l'autorité nécessaire pour empêcher la gérante officielle de faire imprimer "son" numéro spécial, mais je maintins, avec l'accord de la CEL, la parution des numéros normaux affublés d'un n° bis. J'étais décidé à ne plus accepter d'ukases venant bouleverser les plannings coopérativement établis.

J'ajoute que, comme responsable des relations extérieures, j'avais en plus à gérer la protestation véhémement du syndicat des inspecteurs départementaux, indigné du ton injurieux utilisé par Élise à l'égard de leur collègue des P.-O. Manifestement, plutôt que de renforcer la position de notre camarade, elle aggravait la situation.

La riposte d'Élise Freinet à l'équipe de Cannes

N'ayant pas l'habitude des coups en dessous, nous avons envoyé à Élise une copie de notre texte. Après avoir cherché en vain à désolidariser Linarès, dont nous étions suspectés d'avoir extorqué la signature, elle fit envoyer aux membres des CA la réponse suivante :

"N'insulte pas qui veut"

En réponse à la lettre de l'équipe de Cannes adressée aux membres des deux CA CEL et ICEM et qui stigmatise en termes violents et décisifs l'autoritarisme de Majesté d'Élise Freinet, je dirai simplement ce que "j'ai dit" et ce que "je n'ai pas dit" car il semble que nous soyons là sur des griefs de paroles et non sur des griefs d'actes.

Pour commencer, je demanderai à Menusan, à Barré, à Linarès qui m'ont adressé des voeux affectueux pour le 1er janvier et au nom de leur famille, pourquoi ils se sont cru astreints à ce geste de fausse politesse alors qu'ils nourrissaient à mon endroit une telle rancoeur ? Linarès, lundi même au téléphone - après sans doute avoir signé la lettre de véhémement protestation à mon égard - insistait-il pour avoir de ma main un message pour la FIMEM ? Poitrenaud venu sur mon invitation me visiter vers la mi-février à Vence, ne m'a-t-il pas fait ses critiques hostiles à ma personne et à mon

comportement, au lieu de se mettre d'accord sur mes propositions pour l'avenir possible de la CEL ?

Je n'ai pas eu de relations de travail avec Bertrand depuis son installation dans le domaine des BT. En quoi ai-je pu lui prouver ma superbe et mon autoritarisme ?

Je n'ai eu aucun contact de collaboration réelle avec Barré depuis l'arrivée de Deléam. Comment aurais-je pu le traiter en domestique qui n'a qu'à se soumettre ou à se démettre ?

Je ne suis intervenue en rien dans le "défoulement" de Techniques de Vie, comment ai-je pu par mon silence décourager les camarades d'initiatives qui avaient le champ libre ?

Je n'ai pas écrit un seul article pédagogique depuis près de deux ans, comment aurais-je pu faire croire que je me considère comme garante exclusive de la pensée de Freinet ?

Je ne fais pas partie du Comité de Lecture créé en dehors de moi à Vence. Je n'ai donc pu de quelque façon m'opposer à certains articles ou établir une censure personnelle ?

Dans le passé, il m'est arrivé de n'être pas d'accord avec les écrits de certains camarades (3 à 4 fois environ), j'ai alors toujours écrit pourquoi les articles ne pouvaient pas passer. Je n'étais du reste pas seule à décider puisque Barré était lui aussi responsable.

Il est exact que j'ai taxé de mandarins, dans une critique familière, ceux qui dans leur bureau ne s'ouvraient plus aux vrais problèmes de la base. Et cela surtout lorsqu'ils étaient contre le numéro spécial sur l'affaire Got.

Il est exact que, dans de très longues discussions sur la CEL entre Poitrenaud et Menusan, j'ai dit : que nous étions tous des amateurs en la matière. J'ai même écrit que Freinet lui-même était un amateur dont il compensait les manques par des qualités que nous n'avions pas. Qui pourrait dire que nous ne sommes pas des amateurs ? Où sont nos études ? Où sont nos diplômes ? Où est notre expérience quand l'on pense que Poitrenaud n'a même pas quatre années d'expérience de direction CEL ?

J'ai dit et écrit que les procédés commerciaux employés à la CEL étaient ceux de petits boutiquiers : qu'il ne suffisait pas de changer l'outillage, il fallait changer l'esprit. Je tiens à la disposition d'un jury d'honneur toute la discussion que j'ai eue à ce sujet avec Poitrenaud et Menusan. Ni Barré, ni Linarès, ni Bertrand n'étaient concernés dans cette reconsidération de la gestion CEL.

J'ai écrit tout dernièrement que des falsifications étaient apparues dans le contrat CEL-SATF.

J'ai relevé ces irrégularités dans une lettre que j'adressais à Poitrenaud pour qu'elle soit lue au CA du 1er janvier. Cette lettre n'ayant pas été lue, les camarades n'ont pu être informés et donc statuer sur les problèmes qu'ils avaient à résoudre. Il était plus facile d'ironiser sur les diverses lettres d'Élise Freinet. Mais ainsi naissait la profonde incompréhension des camarades dont M. Drillien nous a dans sa lettre donné la mesure. J'ai écrit hâtivement, et je m'en excuse, "Pauvres, pauvres camarades" non pas dans un sens péjoratif qu'on a voulu y voir, mais avec une sorte de pitié attristée pour tant de bonne volonté de compréhension dépensée en pure perte. J'ai d'ailleurs dit que je ne tenais en rien les membres du CA responsables de ce refus de non recevoir.

Je laisse à qui de droit la responsabilité des griefs d'escroquerie que je n'ai jamais prononcés si ce n'est à l'endroit de celui qui fut chassé de la CEL.

Je ne sais si "le temps du mépris est venu". Ce ne sera pas celle qui inlassablement a toujours demandé de faire appel aux travailleurs de la base qui l'aura instauré. J'ajouterai à ces considérations générales quelques précisions personnelles :

Je n'ai jamais que je sache eu d'incidents avec Menusan dont je me suis fait un plaisir de favoriser l'installation à Cannes pour un retour que je souhaitais.

Je n'ai même pas eu d'affrontements avec Linarès qui n'a pu prendre pied dans l'équipe de Cannes que par mon insistance personnelle

Il est exact que j'ai eu des heurts avec Bertrand pendant les quelques mois que j'ai travaillé avec lui. Mais qui n'a jamais eu de heurts avec Bertrand ? Ne lui ai-je pour ma part adressé que des critiques ?

Il est exact que j'ai harcelé Barré pour sa lenteur, sa pagaille administrative. Ai-je donc été la seule à constater ces manques ? Qui, mieux que moi, s'est réjoui de ses aptitudes littéraires et oratoires ?

Il est exact que j'ai affronté à maintes reprises la politique personnelle de Poitrenaud. Mais qui a osé le faire en dehors de moi ? Qui l'osera désormais ?

Voilà le linge sale lavé en famille. Je n'ai pas l'impression, en ce qui me concerne, d'avoir noirci beaucoup d'eau, ni d'avoir éclaboussé de mes gerbes d'eau sale ceux qui, tant bien que mal, m'ont aidée à passer ces années difficiles que, tant bien que mal, j'ai essayé de maintenir au niveau le plus haut ; je n'étais pas Freinet et vous le saviez bien.

Je n'interdis à personne de me juger, même sévèrement, et de me condamner si nécessaire. Mais du moins je demande alors que l'on m'apporte les faits graves qui apparaîtraient comme nuisibles au mouvement et dont j'aurais été coupable, et non une tempête dans un verre d'eau.

Si je suis restée sur la brèche, en des temps si difficiles pour moi et pour l'ICEM, c'est que j'avais l'illusion de servir.

Il fallait me dire avant que c'était inutile, et que d'autres pouvaient assurer mieux la relève.

Quoi qu'il en soit, le travail partout reprend ses droits. "La vraie fraternité est celle du travail." Élise Freinet *Vence, ce 20 mars 1970*

On peut trouver fastidieuse la reproduction de ce long plaidoyer. Il mérite pourtant l'attention, car, après avoir souvent prétendu que nous ne formions pas une véritable équipe, puisque chacun n'était pas au courant de tous les détails des activités des autres, Élise traitait un par un le cas de chaque membre pour démontrer qu'il n'y avait aucune raison de faire toute une histoire de ses perpétuels bâtons dans les roues.

Le commissaire aux apports s'oppose aux termes de la fusion SATF-CEL

Alors qu'Élise qualifiait de falsifications les insuffisances qu'elle dénonçait dans le protocole accepté par elle à la Toussaint, elle semblait ignorer que celui-ci avait dû être déposé au tribunal de commerce pour en faire vérifier la validité. On ne peut en effet opérer une fusion d'entreprises sans contrôle administratif et un commissaire aux apports vérifie qu'il n'y a pas d'irrégularités pouvant constituer un abus de biens sociaux. Découvrant que le remboursement du capital de la SATF s'ajoutait à deux rentes à vie, dont l'une concernait une personne de 40 ans, il déclara les conditions déséquilibrées et mit opposition au projet. Le CA devait donc revoir sa copie.

Chapitre 6

La rupture

Le début du congrès de Charleville

Seuls les membres des CA connaissaient tous ces problèmes. En ouverture, Deléam proposa l'envoi à Élise d'un télégramme : *"Les congressistes de Charleville-Mézières à l'unanimité t'adressent une pensée affectueuse. Ils t'assurent de leur entier dévouement à défendre et poursuivre l'œuvre de Freinet. Fernand Deléam"*

Au cours de la plénière du soir, je compris mieux dans quelle intention Élise avait utilisé le n° spécial sur "l'affaire Got". Une minorité agissante était prête à s'embraser sur les problèmes d'inspection, systématiquement baptisés "répression". Quelques militants demandèrent si l'ICEM allait se contenter d'une déclaration écrite sur l'affaire Got et proposèrent une action spectaculaire, comme l'occupation du théâtre où se tenait notre plénière, jusqu'à la promesse par le ministère de lever toute sanction contre notre camarade (alors qu'il n'avait jamais été question de sanction). S'ensuivit une sorte de psychodrame collectif où certains se déclaraient prêts à refaire mai 68. Au milieu de ce délire verbal, très minoritaire mais communicatif, nous étions quelques-uns à regarder Got devenu de plus en plus blême. Déjà, il avait pris conscience que l'Éducateur spécial l'avait plutôt desservi vis-à-vis du syndicat local. Plus on en rajouterait, plus sa position serait compromise. L'un de nous demanda la parole pour proposer qu'on laisse Got exprimer ce qu'il souhaitait de nous. Bien entendu, tout en remerciant du soutien moral que l'ICEM lui avait apporté, il demanda qu'on évite toute action qui pourrait être utilisée contre lui dans son département. L'ébullition retomba aussitôt.

Il me paraissait plus urgent que jamais d'empêcher le renouvellement de telles décisions unilatérales d'Élise pouvant produire des conséquences incontrôlables. Je demandai la réunion des CA en fin de soirée du lendemain pour poser le problème de la responsabilité des revues. Plusieurs responsables de commissions demandèrent à participer à cette réunion dont ils présentaient l'enjeu.

D'entrée, j'expliquai comment le n° spécial m'avait été imposé, sans discussion possible, au mépris du travail des comités de l'Éducateur dont j'avais tenu à publier, malgré tout, les textes envoyés. J'étais décidé à ne pas me trouver à nouveau dans une telle situation, sinon je préférerais me démettre de ma responsabilité de l'Éducateur et même de toute autre responsabilité. Je rappelai que la lettre de l'équipe n'était pas une bouffée de mauvaise humeur que la réponse d'Élise suffisait à apaiser.

Les camarades me demandèrent quelle issue je voyais. Je répondis que, depuis qu'elle avait abandonné la présidence de son plein gré, Élise prenait prétexte de son titre de gérante des revues pour imposer ses décisions, sans avoir aucun compte à rendre à personne. Et comme on me demandait à nouveau comment faire, je proposai une motion affirmant que l'ICEM confiait au président le soin d'assumer la gérance des revues et demandait à Élise Freinet de lui remettre cette responsabilité. J'écrivis ce projet de motion que je signai et remis le stylo à qui voudrait en faire autant. Ce fut Beaugrand qui signa le premier, suivi de la très large majorité des membres du CA. Cette motion serait proposée à l'assemblée générale.

La poursuite du congrès

Après une nuit entière à parler en petit groupe du conflit avec Élise, puis à échanger sur l'avenir du mouvement majeur pour lequel nous nous démenions, il fallait continuer le travail.

Pour la première fois, un journaliste du *Monde* passait un long moment dans un congrès ICEM. Je le pilotais pour le mettre en contact avec les commissions, notamment les profs qu'il

voulait rencontrer. Bien entendu, nous n'évoquions pas les problèmes internes, mais l'article qu'il publia montra qu'il avait senti l'éclosion d'une maturité nouvelle.

Dans les commissions de travail, les travaux progressaient mieux que jamais. On ne pouvait plus se laisser tirer à hue et à dia par des initiatives intempestives, motivées par l'autoritarisme.

Une promenade interrogatoire

Micheline, qui était de longue date une amie personnelle de Madeleine Porquet, fut invitée par elle à une promenade dans la campagne. Elle se rendit vite compte qu'il s'agissait d'un véritable interrogatoire destiné à sonder mes intentions et à connaître l'opinion des autres camarades. Il n'y avait pourtant rien d'occulte, ma position était clairement exprimée et l'opinion des camarades facile à connaître pour un membre du comité directeur. Quand Micheline eut rappelé les tracasseries continues dont j'étais l'objet, elle s'entendit répondre : "Il n'y a pas beaucoup de reconnaissance !" Comme si nous devions remercier d'avoir été choisis pour subir le harcèlement d'une veuve qui ne pouvait supporter la disparition d'un être irremplaçable. Cette situation n'aurait pas été insupportable si n'était pas en jeu désormais la survie du climat de confiance et d'amitié dans le mouvement.

Une décision presque unanime

A l'assemblée générale de clôture, fut présentée le projet de motion concernant la gérance des revues. J'ajoutai qu'il ne s'agissait pas de priver Élise Freinet du droit de s'exprimer librement dans des revues qu'elle avait vu naître, mais qu'il était nécessaire que les instances du mouvement soient totalement responsables de l'évolution de ces revues. Seule question de certains : pourquoi tous les membres du CA n'avaient-ils pas signé le projet de motion ? Comme je ne voulais pas que les non-signataires essuient des reproches, je répondis qu'il s'agissait d'une initiative de quelques-uns et que c'était maintenant le moment de prendre une décision. Aucune objection publique ne fut faite et la motion fut votée à la quasi unanimité, les abstentionnistes restant discrets.

Pour ne pas rester sur une note négative, j'avais préparé une intervention sur les perspectives que nous pourrions nous donner pour faire de L'Éducateur un reflet réel de toutes les richesses de nos classes.

Par ailleurs, René Hourtic acceptait de présider la CA de la CEL afin de régler sur de nouvelles bases le problème de la fusion avec la SATF.

Réaction d'Élise

Ne pouvant s'opposer à la décision de l'AG de l'ICEM, Élise réagit de façon très gaullienne en rompant tous les ponts, refusant désormais toute publication de ses textes dans les revues dont elle cessait d'être la gérante, cessant même sa collaboration à *Art Enfantin* dont elle était l'âme.

Comme la conclusion du commissaire aux apports empêchait que son salaire, versé jusque là par la CEL, soit transformée en rente liée à la fusion de la SATF, Deléam fut chargé de lui faire signer un contrat d'honoraires en tant que conseillère pédagogique de la coopérative. Ainsi, le mouvement ne la laissait pas sans ressources régulières.

Michel BARRE